Friedrich Braunsberg.

390.

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME III.

Rochow G.S.L.

BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS.

1788.

TABLE DES MATIÈRES

DE

L'HISTOIRE

DE LA GUERRE DE SEPT ANS.

TOME I.

CHAP. I.

Des arrangemens intérieurs de la Pruſſe & de l'Autriche durant la paix. Page 13.

CHAP. II.

De la Guerre & de la Politique depuis 1746 *jusqu'à* 1756. 29.

CHAP. III.

Cauſe de la rupture entre la France & l'Angleterre; négociation de Milord Holderneſs; al-

liance de la Pruſſe & de l'Angleterre; offres de Mr Rouillé; ambaſſade du Duc de Nivernois; la France piquée; guerre déclarée aux Anglois; le Duc de Richelieu prend le Cap Breton; bateaux plats qui épouvantent les Anglois; ils font venir des Hanovriens & des Heſſois; les Ruſſes ſe renforcent ſur la frontière de la Pruſſe; les Autrichiens raſſemblent deux armées en Bohème; intelligence dans les archives de Dresde, où tout le myſtère d'iniquité ſe découvre; brouilleries avec l'Autriche; raiſons pour déclarer la guerre; première diſpoſition des troupes; projet de campagne. 59.

CHAP. IV.

Marche en Saxe; fameux camp de Pirna; entrée en Bohème; bataille de Lowoſitz; campagne du Maréchal Schwérin; ſecours de Schandau battu; priſe des Saxons; quartiers d'hiver; cordon. 84.

CHAP. V.

De l'hiver de 1756 *à* 1757. 120.

CHAP. VI.

Campagne de 1757. 139.

CHAP. VII.

De l'hiver de 1757 *à* 1758. 258.

CHAP. VIII.

Campagne de 1758. 271.

CHAP. IX.

De l'hiver de 1758 *à* 1759. 341.

HISTOIRE

DE

LA GUERRE DE SEPT ANS.

Tome I.

AVANT-PROPOS.

J'avois tracé le tableau des deux guerres que nous avons faites en Silésie & en Bohème; c'étoit l'ouvrage d'un jeune homme, & la suite de cette démangeaison d'écrire qui en Europe est devenue une espèce de maladie épidémique. Depuis la paix de 1746 j'avois renoncé à l'histoire, parce que des intrigues politiques, si elles ne mènent à rien, ne méritent pas plus de considération que des tracasseries de société; & quelques détails sur l'administration intérieure d'un État ne fourniſſent pas une

matière suffisante à l'histoire. La guerre qui survint en 1756, me fit changer de sentiment; elle avoit été préparée avec tant d'art & d'artifice; le nombre des ennemis qui nous la firent, étoit si supérieur aux forces prussiennes, qu'un sujet aussi important ne me parut pas indigne d'être transmis à la postérité. Pour cet effet, à la fin de chaque campagne je dressai des mémoires sur les événemens qu'elle avoit produits & dont j'avois le souvenir tout récent; mais ces faits se trouvant fort liés avec la politique, je fus obligé de la faire entrer dans mon plan. J'ai eu en vue dans cet ouvrage deux objets principaux: l'un de prouver à la postérité & de mettre en évidence qu'il n'a pas dépendu de moi d'éviter cette guerre; que l'honneur & le bien de l'État m'ont empêché de consentir à la paix sous d'autres conditions que celles qui l'ont fait conclure: l'autre de détailler toutes les opérations mi-

litaires avec le plus de clarté & de préciſion qu'il m'a été poſſible, pour laiſſer un recueil authentique des ſituations avantageuſes ou peu favorables qui ſe trouvent dans les provinces & dans les royaumes où la guerre ſera portée, toutes les fois que la maiſon de Brandebourg aura des démêlés avec celle d'Autriche.

Le ſuccès d'une guerre dépend en grande partie de l'habileté du général, de la connoiſſance des lieux qu'il occupe, & de l'art avec lequel il ſait tirer avantage du terrain, ſoit en empêchant l'ennemi de prendre des poſtes qui pourroient le favoriſer, ſoit en choiſiſſant lui-même les plus convenables à ſes deſſeins; la lecture de ces mémoires en fournira quantité d'exemples. Pour peu qu'on y prête attention, on appercevra le parti que les Autrichiens ont tiré de certaines poſitions, & celui que les Pruſſiens ont tiré de quelques autres. A Dieu ne plaiſe qu'on revoie une

ſeconde guerre auſſi compliquée & auſſi difficile que celle que nous venons de terminer! Il n'eſt pas probable qu'un pareil enchaînement de cauſes ramène de long-temps les mêmes conjonctures que celles où nous nous ſommes trouvés. Lorsque la Pruſſe n'aura pas à combattre contre tant de puiſſances, elle pourra toujours couvrir l'électorat de Brandebourg & la Siléſie, en entrant tout de ſuite avec l'armée en Bohème. C'eſt dans une occaſion ſemblable où les camps de la Saxe & de la Bohème, dont j'ai parlé avec détail, pourront être d'uſage, & abrégeront le travail de ceux qui conduiront les armées; car une des choſes les plus difficiles à la guerre, c'eſt lorsqu'on la porte dans quelque contrée peu connue, de ſavoir s'y orienter d'abord. On eſt ſouvent contraint de prendre des poſitions au hazard, faute de connoître les bonnes, qui ſe trouvent quelquefois dans le voiſinage; on ne fait

que tâtonner, & ſi l'on ſe campe mal, on s'expoſe aux plus grands risques; au lieu qu'en trouvant des campemens reconnus bons par l'expérience, on a jeu plus ſûr, & l'on procède plus méthodiquement. J'obſerverai cependant que les camps ſont bons ou mauvais relativement aux circonſtances; par exemple, celui de Torgau eſt admirable quand vous avez 70,000 hommes pour le remplir; il eſt défectueux, ſi vous n'avez que 30,000 hommes contre 60,000, parce qu'il vous étend trop, vous affoiblit par conſéquent, & que l'ennemi, s'il veut, pourra percer de côté ou d'autre à l'endroit que vous aurez le moins garni. Un camp eſt comme un vêtement; il ne doit être ni trop large, ni trop étroit pour celui qui le porte. Cependant, s'il faut choiſir, il vaut mieux avoir du monde de reſte qu'on ne peut placer, que d'en avoir trop peu. Il eſt d'autres camps qui couvrent une partie du terrain,

mais qui deviennent défectueux, ſi l'ennemi par ſes mouvemens change de direction; par exemple le camp de Landshut, tout admirable qu'il eſt pour couvrir la baſſe Siléſie, devient mauvais & de défenſe nulle, auſſitôt que les impériaux tiennent Glatz & Wartha, parce qu'ils le tournent tout à fait. Dans des cas ſemblables, le jugement doit dicter le parti qu'il faut prendre; il doit empêcher ſurtout que l'imitation ne devienne ſervile, & par cela même mauvaiſe; pourquoi? parce que deux hommes ne ſe trouvent jamais dans une ſituation tout à fait ſemblable. Il y aura quelque choſe de comparable dans leurs poſitions, je le veux; mais examinez-les bien, ces poſitions, vous trouverez des variétés infinies dans le détail, parce que la nature, féconde en tout ſens, ne fait pas les mêmes phyſionomies, & ne répète pas les mêmes événemens. Ce ſeroit donc mal raiſonner que de dire: Mr

de Luxembourg s'eſt trouvé dans le cas où je ſuis; il s'en eſt tiré de cette manière; donc je ferai la même choſe. Les faits paſſés ſont bons pour nourrir l'imagination & meubler la mémoire. C'eſt un répertoire d'idées qui fournit de la matière, que le jugement doit paſſer au creuſet pour l'épurer. Je le répète donc, les détails de la dernière guerre ne doivent ſervir qu'à augmenter le magaſin des idées militaires, & à conſtater quelques poſitions principales, qui demeureront fixes, tant que les pays ne changeront pas de forme, & que la nature ne ſera pas bouleverſée. Il eſt très-probable que les généraux autrichiens ne s'écarteront pas de la méthode du Maréchal Daun, (qui eſt ſans contredit la bonne,) & qu'à la première guerre on les trouvera auſſi attentifs à ſe bien poſter, qu'ils l'ont été dans celle-ci. Cela m'oblige d'obſerver qu'un général aura tort, s'il ſe hâte d'attaquer l'ennemi dans

des poſtes de montagnes, ou dans des terrains coupés. La néceſſité des conjonctures m'a forcé quelquefois d'en venir à cette extrémité; mais lorsqu'on fait une guerre à puiſſance égale, on peut ſe procurer des avantages plus ſûrs par la ruſe & par l'adreſſe, ſans s'expoſer à d'auſſi grands risques. Accumulez beaucoup de petits avantages; leur ſomme en produira de grands. D'ailleurs l'attaque d'un poſte bien défendu eſt un morceau de dure digeſtion; vous pouvez facilement être repouſſé & battu. Vous ne l'emportez qu'en ſacrifiant des 15 & des 20,000 hommes; ce qui fait une brèche cruelle dans une armée. Les recrues, ſuppoſé que vous en trouviez en abondance, réparent le nombre, mais non pas la qualité des ſoldats que vous avez perdus. Votre pays ſe dépeuple en renouvelant votre armée; vos troupes dégénèrent, & ſi la guerre eſt longue, vous vous trouvez enfin à

la tête de payſans mal exercés, mal diſciplinés, avec leſquels vous oſez à peine paroître devant l'ennemi. A la bonne heure qu'on s'écarte des règles dans une ſituation violente; la néceſſité ſeule peut faire recourir aux remèdes déſeſpérés; comme on donne de l'émétique au malade, lorſqu'il ne reſte aucune autre reſſource pour le guérir. Mais ce cas excepté, il faut ſelon moi procéder avec plus de ménagement, & n'agir qu'avec poids & meſure, parce que celui qui à la guerre donne le moins au hazard, eſt le plus habile.

Il ne me reſte plus qu'un mot à dire ſur le ſtyle que j'ai adopté. J'ai été ſi excédé du *Je* & du *Moi*, que je me ſuis décidé à parler en troiſième perſonne de ce qui me regarde. Il m'auroit été inſupportable, dans un auſſi long ouvrage, de parler toujours en mon propre nom. Du reſte je me ſuis fait une loi de m'attacher ſcrupuleuſement à la vérité,

& d'être impartial, parce que l'animosité & la haine d'un auteur n'instruit personne, & qu'il y a de la foiblesse, & de la pusillanimité même, à ne pas dire du bien de ses ennemis, & à ne leur pas rendre la justice qu'ils méritent. Si malgré moi je me suis éloigné de cette règle que je me suis prescrite, la postérité me le pardonnera, & me corrigera où je mérite d'être repris. Tout ce que je pourrois ajouter à ce que je viens de dire, seroit superflu, & peut-être qu'un ouvrage fait, comme celui-ci, pour être lu par peu de personnes, pouvoit se passer tout à fait d'avant-propos.

A Potsdam le 3 de Mars 1764.

CHAPITRE I.

Des arrangemens intérieurs de la Pruſſe & de l'Autriche durant la paix.

La paix dont jouiſſoit l'Europe permit à toutes les puiſſances de tourner leur attention ſur l'intérieur de leurs États. Le Roi commença par réformer les abus qui s'étoient introduits dans la police générale. Il travailla, à l'aide de nouveaux établiſſemens, à l'augmentation de ſes finances; il s'appliqua à raffermir la diſcipline militaire, à perfectionner les forteresſes, & à faire pour ſon armée des amas de toutes les armes & fournitures néceſſaires, dont il ſe fait dans la guerre une ſi prodigieuſe conſommation.

La juſtice, mal adminiſtrée durant le règne précédent, & qui étoit devenue très-injuſte, méritoit des ſoins, & une attention particulière. L'on s'étoit accoutumé à éluder les lois. Les procureurs faiſoient un trafic honteux de la bonne foi; il ſuffiſoit d'être riche pour gagner ſa cauſe, & d'être pauvre pour la perdre. Ces abus devenant de jour en jour plus intolérables, demandoient néceſſairement une réforme, tant pour les perſonnes des juges, des avocats & des procureurs, que pour les lois mêmes, qu'il falloit éclaircir, & dont ſurtout il falloit retrancher ces formalités, qui ne touchant point au fond de la cauſe, prolongent les procédures.

Le Roi chargea ſon grand Chancelier de Coccéji de ce travail: c'étoit un homme d'un caractère intègre & droit, dont la vertu & la probité étoient dignes des beaux temps de la république romaine; ſavant & éclairé, il ſembloit comme Tribonien être né pour la législation, & pour le bonheur des hommes. Ce ſavant juriſconſulte entreprit avec tant de zèle cet ouvrage pénible & délicat, qu'après un an d'un travail aſſidu les cours ſouveraines de juſtice,

purgées de tous les sujets qui en avoient fait la honte, furent remplies par des magistrats vertueux. Le nouveau code des lois pour toutes les provinces de la domination prussienne fut achevé, & après qu'il eut été approuvé par les États, ces lois furent promulguées. On étendit ses vues jusques sur l'avenir, & comme l'expérience des choses humaines apprend que les meilleures institutions se corrompent, ou deviennent inutiles, si l'on en détourne les yeux, & si l'on ne ramène pas ceux qui doivent les observer aux premiers principes qui en ont posé les fondemens, on régla qu'il se feroit tous les trois ans une visite générale des cours souveraines de justice, pour tenir la main à l'observation des nouvelles lois, & pour punir les officiers de justice qui auroient prévariqué: cet ordre nouveau, introduit dans la justice, raffermit le bonheur des citoyens, en assurant les possessions de chaque famille; chacun put vivre en paix à l'abri des lois, qui régnèrent seules.

Quelques soins que le feu Roi se fût donnés pour régler & arranger les finances de l'État, il n'avoit pu tout faire; il n'eut ni le temps ni

les moyens d'achever un auſſi grand ouvrage, & ce qui reſtoit à perfectionner étoit immenſe, tant pour les terres à défricher que pour les manufactures à établir, le commerce à étendre & l'induſtrie à encourager. Les premières années du règne du Roi furent données à la guerre, & il ne put tourner ſon attention ſur l'intérieur, qu'après avoir aſſuré la tranquillité au dehors. Il y avoit le long de l'Oder, depuis Swinemunde jusqu'à Kuſtrin, de vaſtes marais, qui peut-être de tout temps avoient été incultes. On forma le projet de défricher cette contrée. On tira un canal depuis Kuſtrin jusqu'à Wrietzen, qui ſaigna ces terres marécageuſes, où deux mille familles furent établies. On continua depuis Schwedt jusqu'au delà de Stettin ces établiſſemens, & douze cents familles y trouvèrent une vie aiſée & abondante; cela fit une nouvelle petite province, que l'induſtrie conquit ſur l'ignorance & ſur la pareſſe. Les fabriques de laine, qui étoient aſſez conſidérables, manquoient cependant de fileurs; on en fit venir des pays étrangers, & l'on en forma différens villages de deux cents familles chacun. Dans le duché de Magdebourg c'étoit un uſage immémo-

mémorial, que les habitans du Vogtland vinſſent y faire la récolte, après laquelle ils s'en retournoient chez eux. Le Roi leur donna des établiſſemens dans le duché, & fixa ainſi dans ſes États un grand nombre de ces étrangers. Par les différentes opérations que nous venons de rapporter, le pays s'accrut pendant cette paix de 280 nouveaux villages. Le ſoin des campagnes ne fit pas négliger celui des villes. Le Roi en bâtit une nouvelle ſur la Swine, dont elle tire ſon nom, & en fit en même temps un port, nommé Swinemunde à l'embouchure de l'Oder, en creuſant davantage le canal, & en nettoyant ce baſſin. La ville de Stettin y profita le péage qu'elle payoit autrefois aux Suédois en paſſant à Wolgaſt par la Peene, ce qui contribua beaucoup à rendre ſon commerce plus floriſſant, & y attira des étrangers. On établit dans toutes les villes de nouvelles manufactures; celles d'étoffes riches & de velours trouvèrent la place qui leur convenoit le mieux à Berlin; les velours légers & les étoffes unies s'établirent à Potsdam; Splittgerber fournit à toutes les provinces le ſucre qu'il raffinoit à Berlin. Une fabrique de baſin rendit la ville

de Brandebourg floriſſante. A Francfort ſur l'Oder on fabriqua du cuir de Ruſſie; à Berlin, à Magdebourg & à Potsdam des bas & des mouchoirs de ſoie. La fabrique de Wegely s'accrut du double. Les plantations de mûriers furent encouragées dans toutes les provinces; les perſonnes attachées aux égliſes donnèrent l'exemple aux cultivateurs & leur enſeignèrent à élever cet inſecte précieux qui originairement vient des Indes, & dont le duvet fait la ſoie. Dans des lieux où il y avoit du bois en abondance, que l'éloignement des rivières empêchoit de débiter, on établit des ferronneries, qui dans peu fournirent aux fortereſſes & aux beſoins de l'armée des canons de fer, des boulets & des bombes. On trouva dans la principauté de Minden & dans le comté de la Mark de nouvelles ſalines, qui furent raffinées. On perfectionna celles de Halle, en y conſtruiſant, pour la gradation du ſel, des bâtimens qui épargnent le bois. En un mot l'induſtrie fut encouragée dans la capitale & dans les provinces. Le Roi remit en vigueur le droit d'étappe que les Saxons avoient diſputé à la ville de Magdebourg, & par le moyen de quelques douanes

établies sur les frontières, le commerce des provinces prussiennes fut presque en équilibre avec celui de la Saxe. La compagnie d'Emden établit un négoce important à la Chine. En diminuant les droits d'exportation à Stettin, Kœnigsberg & Colberg, les revenus des douanes augmentèrent du double. Il résulta de ces diverses opérations de finances, que, sans compter les revenus de la Silésie & de l'Ost-Frise, & sans que le Roi chargeât ses peuples d'un denier de nouvel impôt, les revenus de la couronne se trouvèrent augmentés en 1756 de 1,200,000 écus; & d'après un dénombrement que l'on fit des habitans de toutes les provinces, leur nombre se monta à 5 millions d'ames. Comme il est certain que le nombre des sujets fait la richesse des États, la Prusse pouvoit alors se compter du double plus puissante qu'elle ne l'avoit été dans les dernières années de Fréderic Guillaume, père du Roi.

Les finances & la justice n'absorbèrent pas toute l'attention du Roi; le militaire, cet instrument de la gloire & de la conservation des États, ne fut pas négligé. Le Roi le surveilla de près, pour que la discipline & la subordi-

nation fussent rigoureusement maintenues dans chaque province. Les troupes se rassembloient régulièrement toutes les années dans des camps de paix, où on les dressoit aux grandes évolutions & aux manœuvres. L'infanterie s'exerçoit aux différens déploiemens, aux formations, aux attaques de plaine, aux attaques de postes, aux défenses de villages & de retranchemens, aux passages de rivières, aux marches couvertes à colonnes renversées, aux retraites, & enfin à toutes les manœuvres qu'il faut faire devant l'ennemi. La cavalerie s'exerçoit aux différentes attaques serrées & à intervalles, aux reconnoissances, ou fourrages verds & secs, aux différentes formations, & à prendre des points de vue sur des alignemens prescrits. On poussa, dans quelques régimens dont les cantons étoient les plus peuplés, le nombre des surnuméraires par compagnie à 36 hommes, & à 24 au moins: quoiqu'on ne fît aucune nouvelle levée, le nombre de ces surnuméraires faisoit sur le total de l'armée une augmentation de 10,000 combattans. Tous les bataillons, tous les régimens de cavalerie avoient à leur tête de vieux commandeurs, officiers éprouvés, pleins de va-

leur & de mérite. Le corps des capitaines étoit compoſé d'hommes mûrs, ſolides, & braves. Les ſubalternes étoient choiſis; pluſieurs étoient pleins de capacité & dignes d'être élevés à des grades ſupérieurs. En un mot l'application & l'émulation qui régnoient dans cette armée, étoient admirables. Il n'en étoit pas de même des généraux, quoiqu'il y en eût quelques uns d'un vrai mérite. Le plus grand nombre avoit, avec beaucoup de valeur, beaucoup d'indolence. On ſuivoit l'ordre du tableau pour l'avancement, de ſorte que l'ancienneté du ſervice & non les talens décidoient de la fortune. Cet abus étoit ancien; il n'avoit porté aucun préjudice dans les guerres précédentes, parce que le Roi n'agiſſant qu'avec une armée, n'avoit pas beſoin de faire beaucoup de détachemens, & que les troupes & les généraux autrichiens auxquels il eut à faire, n'étoient que médiocres, & avoient entièrement négligé la tactique. Le Roi fit une bonne acquiſition en attirant de Ruſſie le Maréchal Keith à ſon ſervice. C'étoit un homme doux dans le commerce, ayant des vertus & des mœurs, habile en ſon métier, & qui avec la

plus grande politeſſe, étoit d'une valeur héroïque dans un jour de combat. Le corps de l'artillerie avoit été augmenté. Le Roi le porta à trois bataillons, dont le dernier étoit deſtiné pour les garniſons. Il étoit bien exercé & en bon état, mais trop peu nombreux pour la profuſion d'artillerie & de bouches à feu que la mode introduiſit bientôt dans les armées. Il auroit fallu le doubler; mais comme cela n'avoit point été uſité dans les guerres précédentes, & que ces deux bataillons avoient ſuffi au ſervice qu'on en demandoit, on ne ſongea pas dabord à l'augmenter. Durant la paix on conſtruiſit les ouvrages de Schweidnitz, & l'on perfectionna ceux de Neiſſe, de Coſel, de Glatz & de Glogau. Schweidnitz devoit ſervir de dépôt pour l'armée, au cas que la guerre ſe portât en Bohème ſur cette frontière; & comme les Autrichiens avoient montré peu de capacité dans la dernière guerre pour l'attaque & la défenſe des places, on ſe contenta de conſtruire légèrement ces ouvrages; ce qui étoit dans le fond très-mal raiſonné, car les places ne ſe conſtruiſent pas pour un temps, mais pour toujours; & qui pouvoit garantir d'ail-

leurs que l'Impératrice Reine n'attirât pas quelque habile ingénieur à ſon ſervice, qui apportant avec lui un art qui manquoit à l'armée autrichienne, le lui enſeignât & le rendît commun? Mais ſi l'on fit des fautes, on eut dans la ſuite ſujet de s'en repentir, & d'apprendre à raiſonner plus ſolidement.

D'autre part on prévit qu'une armée en bon état & bien entretenue ne ſuffit pas pour faire la guerre, mais qu'il faut de groſſes proviſions de réſerve, pour l'armer, pour l'habiller, & la renouveler, pour ainſi dire; ce qui donna lieu à faire de grands amas de toutes ſortes de fournitures, de ſelles, étriers, mords, bottes, gibernes, ceinturons &c. On conſervoit dans l'arſenal 50,000 fuſils, 20,000 ſabres, 12,000 épées, autant de piſtolets, de carabines & de bandoulières; en un mot tout ce qu'il faut ſans ceſſe renouveler, & que le temps ne donne pas toujours le moyen d'avoir aſſez promptement dans le beſoin. On avoit fait fondre de la groſſe artillerie, conſiſtant en 80 pièces de batterie, & en 20 mortiers, qui fut dépoſée dans la fortereſſe de Neiſſe. Les amas de poudre à canon que l'on avoit faits, montoient à

56,000 quintaux, répartis dans les différentes places du royaume. Les magasins d'abondance étoient remplis de 36,000 winspels de farine & de 12,000 d'avoine; de sorte que par ces mesures & par ces arrangemens préalables tout étoit préparé pour la guerre qu'on prévoyoit, & qui ne paroissoit pas éloignée. Dans l'année 1755 le Roi fit même une augmentation dans les régimens de garnison. Ceux de Silésie furent portés à huit bataillons, ceux de Prusse à trois, ceux de la Marche électorale à deux; ce qui fait en tout 13 bataillons. Dans un pays pauvre le souverain ne trouve pas de ressources dans la bourse de ses sujets, & son devoir est de suppléer par sa prudence & sa bonne économie aux dépenses extraordinaires, qui deviennent indispensables. Les fourmis amassent en été ce qu'elles consomment en hiver, & le prince doit ménager durant la paix les sommes qu'il faut dépenser dans la guerre. Ce point, malheureusement si important, n'avoit pas été oublié, & la Prusse se trouvoit en état de faire quelques campagnes de ses propres fonds; en un mot elle étoit prête à paroître dans l'arène au premier signal, & à se mesurer avec ses en-

nemis. Vous verrez dans la suite combien cette précaution fut utile, & la nécessité où se trouve un roi de Prusse, par la situation bizarre de ses provinces, d'être armé & préparé à tout événement, pour ne pas servir de jouet à ses voisins & à ses ennemis. Il auroit fallu au contraire en faire d'avantage, si les facultés de l'État l'avoient permis; car le Roi avoit dans la personne de l'Impératrice Reine une ennemie ambitieuse & vindicative, d'autant plus dangereuse, qu'elle étoit femme, entêtée de ses opinions, & implacable.

Cela étoit si vrai, que dès-lors elle préparoit dans le silence du cabinet les grands projets qui éclatèrent dans la suite. Cette princesse, dévorée d'ambition, vouloit aller à la gloire par tous les chemins; elle mit dans ses finances un ordre inconnu à ses ancêtres, & non seulement répara par de bons arrangemens ce qu'elle avoit perdu par les provinces cédées au Roi de Prusse & au Roi de Sardaigne, mais même augmenta considérablement ses revenus. Le Comte Haugwitz devint Contrôleur général de ses finances. Sous son administration les revenus de l'Impératrice montèrent à 36 millions de florins ou 24 millions d'écus. L'Empereur

Charles VI, ſon père, poſſeſſeur du royaume de Naples, de la Servie, & de la Siléſie n'en avoit pas eu autant. L'Empereur ſon époux, qui n'oſoit ſe mêler des affaires du gouvernement, ſe jeta dans celles du négoce; il ménageoit tous les ans de groſſes ſommes de ſes revenus de Toſcane, & les faiſoit valoir dans le commerce. Il établiſſoit des manufactures, & prêtoit ſur gages; il entreprit la livraiſon des uniformes, des armes, des chevaux, & des habits d'ordonnance pour toute l'armée impériale; aſſocié avec un Comte Boltza & un marchand nommé Schimmelmann, il avoit pris à ferme les douanes de la Saxe, & en l'année 1756 il livra même le fourrage & la farine à l'armée du Roi, qui étoit en guerre avec l'Impératrice ſon épouſe. Durant la guerre l'Empereur avançoit des ſommes conſidérables à cette princeſſe ſur de bons nantiſſemens. Il étoit en un mot le banquier de la cour.

L'Impératrice avoit ſenti dans les guerres précédentes la neceſſité d'une meilleure diſcipline; elle choiſit des généraux actifs, & capables de l'introduire dans ſes troupes; de vieux officiers, peu propres aux emplois qu'ils

occupoient, furent renvoyés avec des penſions, & remplacés par de jeunes gens de condition, pleins d'ardeur & d'amour pour le métier de la guerre. On formoit toutes les années des camps dans les provinces, où les troupes étoient exercées par des commiſſaires inſpecteurs bien verſés dans les grandes manœuvres de la guerre; l'Impératrice ſe rendit elle-même à différentes repriſes dans les camps de Prague & d'Olmutz, pour animer les troupes par ſa préſence & par ſes libéralités; elle ſavoit faire valoir mieux qu'aucun prince ces diſtinctions auxquelles on attache tant de prix; elle récompenſoit les officiers qui lui étoient recommandés par ſes généraux, excitant partout l'émulation, les talens, & le déſir de lui plaire. En même temps ſe formoit une école d'artillerie ſous la direction du Prince de Lichtenſtein; il porta ce corps à ſix bataillons, & l'uſage des canons à cet abus inouï auquel il eſt parvenu de nos jours; par zèle pour l'Impératrice il dépenſa pour cet objet au delà de cent mille écus de ſon propre bien. Enfin, pour ne rien négliger de ce qui pouvoit avoir rapport au militaire, l'Impératrice fonda

près de Vienne un collége où la jeune nobleſſe étoit inſtruite dans tous les arts qui ont rapport à la guerre; elle attira d'habiles profeſſeurs de géométrie, de fortification, de géographie & d'hiſtoire, qui formèrent des ſujets capables; ce qui devint une pépinière d'officiers pour ſon armée. Par tous ces ſoins le militaire acquit dans ce pays un degré de perfection où il n'étoit jamais parvenu ſous les empereurs de la maiſon d'Autriche, & une femme exécuta des deſſeins dignes d'un grand homme. Cette princeſſe, qui portoit ſes vues ſur toutes les parties de l'adminiſtration, peu ſatisfaite de la manière dont les affaires étrangères & politiques s'étoient jusques-là traitées, fit choix du Comte Kaunitz ſur la fin de l'année 1755. Elle lui donna la patente de premier Miniſtre, pour qu'une ſeule tête réunît toutes les branches du gouvernement; nous aurons lieu dans ſon temps de faire connoître plus particulièrement cet homme, qui joua un ſi grand rôle; il entra dans tous les ſentimens de ſa ſouveraine; il eut l'art de flatter ſes paſſions & de s'attirer ſa confiance. Dès qu'il parvint au miniſtère, il travailla à former des alliances, & à iſoler le Roi

de Pruſſe, pour préparer les voies à ce projet que l'Impératrice avoit tant à cœur, de recouvrer la Siléſie, & d'abaiſſer ce prince; mais comme c'eſt là proprement la matière du chapitre ſuivant, nous n'en dirons pas d'avantage ſur ce ſujet.

Voilà comment ces deux puiſſances durant la paix ſe préparoient à la guerre, telles que deux athlétes, qui aiguiſent leurs armes, & qui brûlent de l'impatience de s'en ſervir.

CHAPITRE II.

De la Guerre & de la Politique depuis 1746 jusqu'à 1756.

La paix de Dresde eut le deſtin de la plupart 1746.
des traités qui ſe ſont faits entre les ſouverains; elle ſuſpendit les hoſtilités, ſans déraciner les germes de diſcorde qui ſubſiſtoient entre l'Autriche & la Pruſſe. Quelque diſſimulation qu'employât la cour de Vienne, elle avoit le cœur trop ulcéré de la perte de la Siléſie, pour

que les effets de son animosité & de sa haine ne lui échappassent point, & ne se manifestassent pas enfin. La guerre entre ces deux puissances n'avoit donc point été terminée proprement, mais elle avoit changé de forme; & quoique les armées ne se combatissent plus en campagne, les Autrichiens continuoient les hostilités du fond de leur cabinet. La ruse, l'intrigue, l'artifice, étoient les armes dont ils se servoient, pour brouiller les Prussiens avec toutes les cours de l'Europe, & pour leur susciter, s'il étoit possible, des ennemis jusques aux extrémités de notre globe: nous en rapporterons des témoignages suffisans; mais pour mettre plus d'ordre & plus de clarté dans ce que nous allons dire, nous parcourrons successivement les événemens principaux qui arrivèrent dans les différentes cours de l'Europe. Et comme après la paix de Dresde la guerre ne laissa pas de continuer entre la cour de Vienne & l'Angleterre d'une part, & la France & l'Espagne de l'autre, nous nous voyons obligés d'en faire un tableau raccourci, pour ne rien omettre de ce qui peut servir à l'intelligence de cette histoire.

Les armées impériales & alliées ne prospérèrent pas en Flandre, où elles avoient le Maréchal de Saxe en tête. A la fin de cette année ce Maréchal gagna la bataille de Rocoux. On en attribua la perte en partie au Prince de Waldeck, qui s'étoit mal posté, & en partie aux Autrichiens, qui ne soutinrent pas les Hollandois. Le Prince Charles de Lorraine, après avoir été spectateur de la défaite des Hollandois, envoya le Prince Louis de Bronswic pour couvrir leur retraite; il s'en acquitta si bien, que les alliés gagnèrent Mastricht, sans que les François, qui les poursuivoient, pussent les entamer. Guerre. Autriche & France. 1746.

Le Maréchal de Saxe ouvrit la campagne suivante par la prise de la plupart des places de la Flandre hollandoise. Louis XV se rendit en personne à l'armée. La présence du roi & de ses ministres fut un surcroît d'embarras pour le Comte de Saxe & une charge pour l'armée. Les courtisans rempliſſoient le camp d'intrigues, & contrecarroient le général; une cour aussi nombreuse demandoit par jour 10,000 rations pour les chevaux des équipages. Mais ni la cour de Versailles, ni les ennemis de la France 1747.

ne purent empêcher le Comte de Saxe de conſerver la ſupériorité durant cette campagne. Il avoit d'abord formé le projet d'aſſiéger Maſtricht; pour en impoſer à l'ennemi, il feignit d'en vouloir à Bergen op zoom. Le Duc de Cumberland s'apperçut de la feinte, ſe mit en marche & gagna promptement les environs de Maſtricht. Le Comte ſe voyant prévenu, quitta en hâte ſon camp de Malines, & ſe porta au delà de St Tron ſur les hauteurs de Henderen. Les alliés, qui ſe trouvoient dès la veille à la commanderie de Yons, négligèrent d'occuper cette hauteur importante; indécis ſur le choix de leur champ de bataille, & vacillant dans leurs réſolutions, ils mirent le feu à des villages & l'éteignirent; garnirent ces villages de troupes, qu'ils retirèrent enſuite; & après avoir embraſé le village de Lafeld le matin de l'action, ils l'éteignirent encore & y placèrent du monde, quoiqu'à 2,000 pas au devant de leur front. Ce fut à ce village où la bataille s'engagea. Le Maréchal de Saxe, témoin des mouvemens inconſéquens des alliés, crut que Lafeld étoit vuide de troupes; il ſe propoſa de s'en ſaiſir; & le trouva garni d'ennemis. L'attaque commença

ſur

ſur le champ, & à force de la renouveler & de ſacrifier du monde, les François emportèrent le village, ce qui décida l'action. Les alliés ſe retirèrent à Maſtricht, ſans que le Maréchal de Saxe les pourſuivît, parce que Mr de Clermont Tonnerre ſe diſpenſa de charger l'ennemi avec ſa cavalerie, malgré les ordres réitérés qu'il avoit reçus; cette déſobéiſſance à ſon général lui valut le bâton de Maréchal de France. Louis XV ne gagna donc proprement par cette victoire que le ſtérile avantage de camper ſur le champ de bataille, & le Duc de Cumberland, quoique battu, garantit Maſtricht d'un ſiége. Pour ne pas laiſſer néanmoins écouler inutilement la campagne, le Comte de Saxe ſe rabattit ſur Bergen-op-zoom. Il chargea Mr de Lœwendahl de cette difficile entrepriſe. Les excellens ouvrages de Cœhorn, & l'art admirable avec lequel il avoit conſtruit les mines de cette place, la défendirent presque ſeuls. Mr de Cronſtrom en étoit Gouverneur; il avoit 90 ans; ſon eſprit étoit caduc & ſon corps infirme. La garniſon n'étoit pas des meilleures, & les officiers ſans expérience ne ſavoient s'ils devoient employer les mines ou l'inondation

pour leur défenſe; ils eurent le ſort de cet âne fameux dans l'école, qu'on dit être mort de faim entre deux boiſſeaux d'avoine, pour n'avoir pu faire un choix. Les François donnèrent l'aſſaut à la place, & l'emportèrent ſans trouver preſque de réſiſtance; à peine le Gouverneur eut-il le temps de ſe ſauver en bonnet de nuit & en robe de chambre. Cet exploit termina pour cette année les ſuccès des François en Flandre.

La fortune fut moins contraire aux impériaux en Italie & en Provence. La révolution arrivée à Gènes fit à la vérité manquer l'expédition du Comte de Braun ſur Toulon. Cette révolution ſe fit par hazard. Les Autrichiens maltraitoient quelques bourgeois qui travailloient à embarquer de l'artillerie pour Antibes. Le peuple s'ameuta, ſoutint ſes concitoyens inſultés, & dans les premiers accès de ſa fureur chaſſa de Gènes le Marquis de Botta & toute la garniſon autrichienne. Ce contrecoup fit manquer l'armée de Provence de vivres & de munitions, & obligea Mr de Braun à vider cette province. Il mit à ſon retour le ſiége devant Gènes; mais cette ville le ſoutint ſans ſuccomber; la France y envoya des ſecours ſous

Mr de Bouflers & depuis ſous le Duc de Richelieu; ils prirent tous deux de ſi juſtes meſures, qu'ils rendirent les efforts des Autrichiens inutiles. Les troupes françoiſes & eſpagnoles, combinées ſous Mr de Belle-Isle, voulurent après la retraite de Mr de Braun ſe rouvrir le chemin de l'Italie. Les François s'approchèrent les premiers du Col de l'aſſiette; Mr de Belle-Isle trouvant ce poſte foiblement défendu, jugea qu'il pourroit l'inſulter; il manda les Eſpagnols pour l'attaquer à forces réunies, & les Eſpagnols différèrent trois jours avant de le joindre. Cela donna le temps au Roi de Sardaigne de renforcer ceux qui défendoient cette gorge, qu'il lui importoit ſi fort de conſerver: ſur cela les Eſpagnols arrivèrent, & quoique les conjonctures ne fuſſent plus les mêmes que lorsque Mr de Belle-Isle avoit mandé ce renfort, il n'en voulut point avoir le démenti; il attaqua donc les Sardes avec beaucoup de vigueur, & après avoir employé tout ce que lui pouvoit inſpirer le courage & l'audace, il ſe fit tuer en arrachant de ſes mains une paliſſade du retranchement ennemi; ne pouvant ſurmonter les obſtacles que la nature

& l'art lui avoient oppoſés, ſes efforts ne ſervirent qu'à augmenter ſes pertes. Les troupes des deux couronnes furent partout repouſſées, & le nombre d'officiers de condition & des plus grandes maiſons qui périrent, mit toute la France en deuil. Le public, ſouvent injuſte, rempli de préjugés, & apparemment mal inſtruit, taxa cette entrepriſe de témérité; elle n'étoit que hardie, & n'auroit pas manqué, ſi Mr de Belle-Isle eût pu exécuter ſon projet lorsqu'il le conçut, & ſi la lenteur des Eſpagnols ne lui eût pas fait perdre les lauriers qu'il étoit près de cueillir.

1748. Cependant les François ſe dédommageoient en Flandre des mauvais ſuccès qu'ils avoient eus vers les Alpes. Le génie du Comte de Saxe avoit pris de l'aſcendant ſur tous les ennemis de la France. Ce Maréchal ouvrit la campagne en mettant ſon armée en marche ſur pluſieurs colonnes. L'une menaçoit Luxembourg, l'autre Bois-le-Duc, une autre Venlo; leurs mouvemens vinrent ſe réunir à Maſtricht, dont elles formèrent l'inveſtiſſement & firent le ſiége. Mais quelques brillans que fuſſent les ſuccès du Comte de Saxe, ſes triomphes mêmes com-

Paix d'Aix-la-Chapelle.

mençoient à devenir onéreux à la France. On en étoit à la huitième campagne, & la durée d'une guerre dont les commencemens avoient été funeſtes, épuiſoit la nation. Toutes les puiſſances belligérantes s'en laſſoient de même; après avoir ſouvent changé de cauſe, elle n'en avoit aucune à la fin. Le moment de la frénéſie étoit paſſé; elles penſèrent ſérieuſement à la paix, & entrèrent en négociation; chacune ſentoit ſes plaies ſecrètes & avoit beſoin de tranquillité pour les guérir. Les Anglois craignoient d'augmenter leurs dettes nationales, chef-d'œuvre du crédit idéal, dont l'abus pronoſtique une faillite entière. La cour impériale, ſoutenue des ſubſides de l'Angleterre, auroit à la vérité continué la guerre auſſi long-temps que ſes alliés lui en auroient fourni les moyens; cependant elle conſentit à la paix, afin de ménager ſes reſſources pour un projet qui lui tenoit plus à cœur que la guerre de Flandre. La France ſe reſſentoit de ſes grandes dépenſes; elle avoit de plus à craindre que la diſette n'occaſionnât la famine dans ſes provinces méridionales, dont les ports étoient bloqués par les flottes angloiſes. A ces raiſons d'É-

tat, que le miniſtère de Verſailles alléguoit en public, ſe joignoient des cauſes ſecrètes, qui furent ſes plus puiſſans motifs. Depuis peu Madame de Pompadour étoit devenue la maîtreſſe du Roi; elle appréhendoit que la continuation de la guerre n'engageât Louis XV à ſe mettre tous les ans à la tête de ſon armée. Les abſences ſont dangereuſes pour les favoris & pour les maîtreſſes; elle comprit que pour fixer le cœur de ſon amant, il falloit écarter tout prétexte qui pût l'éloigner d'elle; en un mot qu'il falloit faire la paix; & dès-lors elle y travailla de tout ſon pouvoir. Lorsque Mr de St Séverin partit de Verſailles pour Aix-la-Chapelle en qualité de plénipotentiaire, elle lui dit ces propres mots: „*au moins ſouvenez-vous, Monſieur, de ne pas „revenir ſans la paix, le Roi la veut à tout „prix.*„ Le congrès s'aſſembla donc à Aix-la-Chapelle. La ville de Maſtricht ſe rendit & la paix fut publiée. Par ce traité la France rendit à la maiſon d'Autriche toutes ſes conquêtes en Flandre & en Brabant; moyennant quoi l'Impératrice céda les duchés de Parme & de Plaiſance à Don Philippe, réverſibles toutefois à la maiſon d'Autriche, puisqu'il étoit ſtipulé

que lorsque Don Carlos monteroit sur le trône d'Espagne, Don Philippe lui succéderoit au royaume de Naples; & il est remarquable que cet article ainsi conçu fut ratifié sans la participation ni le consentement du Roi d'Espagne, de celui de Naples, & de Don Philippe. Aussi témoignèrent-ils leur mécontentement, en protestant contre toutes les mesures prises à Aix-la-Chapelle, contraires à l'indépendance de leurs couronnes. Les intérêts de la France & de l'Angleterre furent réglés dans le 7me article, où l'Angleterre s'engage à rendre le Cap Breton aux François, & où les deux couronnes se garantissent leurs possessions respectives en Amérique, selon la teneur du traité d'Utrecht; elles convinrent toutefois de nommer des commissaires pour vider quelques différens sur les limites du Canada. Enfin l'article 22 contient la garantie de la Silésie par toutes les puissances.

Il est visible, pour peu qu'on y donne d'attention, que cette paix faite à la hâte étoit l'ouvrage d'un mouvement précipité, & que les puissances sacrifioient à l'embarras présent de leurs affaires les intérêts de l'avenir. On éteignoit d'une part l'incendie qui embrasoit l'Eu-

rope, & de l'autre on amaſſoit des matières combuſtibles, propres à prendre feu à la première occaſion. Il ne falloit que la mort du Roi d'Eſpagne pour exciter de nouveaux troubles, & les limites indéterminées du Canada ne pouvoient manquer de mettre un jour les François aux priſes avec les Anglois. Quelquefois une campagne de plus, ou de la fermeté dans les négociations, termineroit pour longtemps les querelles des ſouverains; mais on préfère les palliatifs aux topiques, & une trève que l'on ſigne par impatience à une paix ſolide.

De la cour de Vienne.

La cour de Vienne avoit perdu par cette guerre les duchés de Siléſie, de Parme, & de Plaiſance; elle ſouffroit impatiemment cette diminution de puiſſance; & comme elle en rejetoit la faute principale ſur les Anglois, qu'elle n'accuſoit pas ſans raiſon de ſacrifier les intérêts de leurs alliés aux leurs propres, cela la dégoûtoit de cette alliance & la portoit à ſonder le terrain à la cour de Verſailles, afin d'eſſayer de détacher cette puiſſance de la Pruſſe, & en même temps de trouver quelque expédient pour concilier les intérêts des deux cours. Le

Comte Kaunitz, duquel ce projet venoit particulièrement, étant plénipotentiaire de l'Impératrice Reine à Aix-la-Chapelle, ne tarda pas à en faire les premières ouvertures à Mr de St Séverin, en lui disant par manière d'insinuation, que si la France vouloit s'entendre avec la maison d'Autriche, il y auroit des engagemens de bienséance à prendre entre les deux cours, moyennant lesquels la Flandre & le Brabant pourroient demeurer en propriété à Sa Majesté très-Chrétienne, pourvu qu'elle voulût obliger le Roi de Prusse à restituer la Silésie à l'Impératrice Reine. L'appât étoit bien propre à tenter la cour de Versailles, si Louis XV, excédé de la guerre qu'il venoit de terminer, n'eût craint d'en recommencer une nouvelle pour exécuter ce projet de sorte que Mr de St Séverin déclina ces offres, tout avantageuses qu'elles étoient.

De la France.

Le Comte Kaunitz ne s'en tint pas là; cet homme, si frivole dans ses goûts & si profond dans les affaires, fut envoyé comme Ambassadeur à Paris. Il y travailla avec une assiduité & une adresse infinie à faire revenir les François de cette haine irréconcliable, qui depuis Fran-

çois I & Charles Quint subsiste entre les maisons de Bourbon & de Habspourg; il répétoit souvent aux ministres, que l'agrandissement des Prussiens étoit leur ouvrage, qu'ils en avoient été payés d'ingratitude & qu'ils ne tireroient aucun parti d'un allié qui n'agissoit que pour ses propres intérêts; d'autres fois il leur disoit, comme si la force de la conviction lui eût arraché ces paroles: „Il est temps, Messieurs, que „vous sortiez de la tutelle où les Rois de Prusse „& de Sardaigne & nombre de petits princes „vous tiennent; leur politique ne tend qu'à „semer la zizanie entre les grandes puissances, „ce qui leur procure des moyens d'agrandisse„ment: nous ne faisons la guerre que pour „eux; il n'y a qu'à nous entendre, & à nous „prêter mutuellement à des arrangemens qui en „ôtant tout sujet de différent entre les premières „puissances de l'Europe, servent de base à une „paix solide & permanente. Ces idées parurent d'abord bizarres à une nation qui avoit pris l'habitude, par une longue suite de guerres, de regarder la maison impériale comme son ennemie perpétuelle. Quoique le ministère françois se sentît flatté de l'idée de ces grandes puissances

qui donneroient des lois à l'Europe, & de cette paix perpétuelle, cependant d'autres conſidérations le retenoient encore. Le Comte Kaunitz ſans ſe rebuter, revint ſouvent à la charge; à force de répéter les mêmes propos, la cour de France ſe familiariſant avec ces idées, vint à ſe perſuader inſenſiblement que ces deux grandes maiſons n'étoient pas auſſi incompatibles que leurs ancêtres l'avoient cru. Il falloit du temps à ce germe pour ſe développer & pour ſe fortifier. Toutefois la doctrine du Comte Kaunitz fit des proſélytes, & cauſa quelques refroidiſſemens entre la cour de Verſailles & celle de Berlin. On le remarqua ſurtout à la miſſion de Milord Tirconel à Berlin. Ce Miniſtre, effarouché de cette idée de tutelle que le Comte Kaunitz avoit tant rebattue, parloit ſans ceſſe avec affectation de l'indépendance des grandes puiſſances. Un jour il tint même des propos aſſez imprudens, dont le ſens étoit: *pour peu que le Roi de Pruſſe tergiverſe avec nous, nous le laiſſerons tomber & il ſera écraſé.* Les François conſervèrent cependant les dehors d'une amitié de bienſéance vis-à-vis du Roi, quoique la cour de Verſailles ne regardant pas

des liaiſons à prendre avec l'Impératrice Reine comme impoſſibles, ne ſe ſentît plus d'éloignement pour elle. Les choſes reſtèrent en France ſur ce pied, jusqu'à ce que les vexations des Anglois obligèrent Louis XV à recourir aux armes.

De la Ruſſie.

La cour de Vienne ne trouvant pas dans celle de Verſailles autant de facilité qu'elle ſe l'étoit promis, toujours occupée cependant à lier ſa partie, ſe tourna vers celle de Pétersbourg, où elle mit tout en mouvement pour rendre ſon union plus étroite avec la Ruſſie, & pour brouiller l'Impératrice Éliſabeth avec le Roi de Pruſſe; un miniſtre ruſſe étoit ſûr que ſa haine contre la Pruſſe lui étoit payée, & les Autrichiens en augmentoient le ſalaire, à meſure qu'il y mettoit plus d'aigreur. Ceux qui étoient à la tête du gouvernement, ne cherchoient donc qu'à ſemer la discorde entre les cours de Pétersbourg & de Berlin, & une choſe innocente par elle-même leur en fournit le prétexte. La néceſſité d'établir une balance dans le Nord avoit déterminé la France, la Pruſſe & la Suède à faire une triple alliance. Le Comte Beſtuchew affecta d'en prendre ombrage; il remplit l'Impératrice d'appréhenſions,

& porta les choſes au point, que tout de ſuite les Ruſſes formèrent des camps conſidérables en Finlande ſur les frontières des Suédois, & en Livonie vers celles de la Pruſſe. Ces démonſtrations ſe renouvelèrent depuis toutes les années. Dans des conjonctures auſſi critiques 1750.
il s'éleva un différent entre la Ruſſie & la Suède touchant les limites de la Finlande, qu'on n'avoit pas aſſez exactement déterminées par le traité d'Abo. Ce prétexte fâcheux donnoit aux Ruſſes la liberté de commencer la guerre, lorsqu'ils le jugeroient à propos. La cour de Vienne fomenta ces diſſenſions, dans le deſſein d'inquiéter le Roi de Pruſſe, & de l'induire à quelque fauſſe démarche, qui pût le commettre avec la Ruſſie. Cependant l'Impératrice Reine ſe contenta de fournir des alimens à l'aigreur des deux cours, ſans précipiter le moment de la rupture. La ſituation où le Roi ſe trouvoit, étoit délicate & embarraſſante; elle auroit pu devenir dangereuſe, s'il n'eût pas eu le bonheur d'être informé des deſſeins les plus ſecrets de ſes ennemis, en ſe procurant toute la correſpondance des miniſtres de Saxe avec les cours de Vienne & de Pétersbourg. Le Comte

de * * * ſe ſentoit humilié par la paix de Dresde; il étoit jaloux de la puiſſance du Roi, & travailloit de concert avec la cour de Vienne à Pétersbourg, pour y communiquer la haine & l'envie dont il étoit dévoré. Ce Miniſtre ne reſpiroit que la guerre; il ſe flattoit de profiter des premiers troubles de l'Europe, pour abaiſſer un voiſin dangereux de la Saxe; il comprenoit que cet électorat ne ſeroit pas épargné, & que les premiers efforts des Pruſſiens s'y porteroient, & toutefois il laiſſoit dépérir l'état militaire. Nous n'examinerons pas ſi ſa conduite fut bien conſéquente; il ne devoit pas ignorer que tout État ſe trompe, qui au lieu de ſe repoſer ſur ſes propres forces, ſe fie à celles de ſes alliés.

Il n'y avoit donc rien de caché pour le Roi, & les fréquentes nouvelles qu'il recevoit, lui ſervoient comme de bouſſole pour ſe diriger au milieu des écueils qu'il avoit à éviter, & l'empêchoient de prendre de pures démonſtrations pour un deſſein formé de lui déclarer inceſſamment la guerre. L'aſcendant de la cour de Vienne ſur celle de Pétersbourg augmentoit cependant de jour en jour; il devoit s'accroître

rapidement, parce que l'esprit du ministre étoit préparé à recevoir favorablement les impressions qu'on pouvoit lui donner des Prussiens. Le Comte de Bestuchew avoit soupçonné Mr de Mardefeld, Ministre du Roi, d'être d'intelligence avec Mr de la Chétardie, pour lui faire perdre son poste. Afin de se venger de ces offenses particulières, il engagea l'Impératrice à conclure une alliance avec les cours de Vienne & de Londres. Ce traité étoit avantageux à la Russie par deux raisons; premièrement parce que l'union de la maison d'Autriche étoit convenable à la Russie, pour s'opposer conjointement aux entreprises de la Porte; & en second lieu par les subsides de l'Angleterre, qui depuis inondèrent Pétersbourg. Les choses étant ainsi disposées, il ne fut pas difficile à l'Impératrice Reine de rompre toute correspondance entre la Prusse & la Russie; ni les ménagemens que le Roi gardoit dans ces circonstances scabreuses, ni une conduite toujours mesurée qu'il tint vis-à-vis de la cour de Pétersbourg, ne purent empêcher que les choses n'en vinssent bientôt à un éclat. Traité de 1746.

Un homme d'une extraction obscure, revêtu du caractère de Ministre de Russie, fut 1753.

l'inſtrument dont Mr de Beſtuchew ſe ſervit pour brouiller les deux cours. Ce Miniſtre, chargé de ſaiſir la première occaſion d'en venir à une rupture, prit le premier prétexte qui ſe préſenta pour remplir les intentions de ſa cour. Le Roi donnoit des fêtes à Charlottenbourg à l'occaſion du mariage du Prince Henri avec la Princeſſe de Heſſe. Les miniſtres étrangers y parurent; le fourrier de la cour eut ordre de les inviter tous à ſouper; il s'acquitta de ſa commiſſion, mais il ne put trouver le Miniſtre ruſſe, qui étoit parti exprès une demi-heure avant les autres. Ce Miniſtre déclara le lendemain qu'il ne paroîtroit plus à la cour après l'affront fait à l'Impératrice en ſa perſonne, & qu'il attendroit le retour de ſon courrier de Pétersbourg pour régler ſa conduite ultérieure ſur les ordres qu'il en recevroit; ce courrier arriva, le Miniſtre ruſſe partit ſur le champ & furtivement de Berlin, eſcorté pendant qu'il traverſoit la ville par les ſecrétaires de légation autrichiens & anglois. L'évaſion de ce miniſtre obligea le Roi à rappeler également ſon miniſtre de Pétersbourg. Dès que les Autrichiens furent délivrés en Ruſſie d'un miniſtre

niſtre pruſſien qui les gênoit, ils lâchèrent la bride à leur mauvaiſe volonté, & n'eurent point honte de débiter les menſonges & les calomnies les plus atroces, pour envenimer l'eſprit de l'Impératrice Éliſabeth contre le Roi. Ils lui perſuadèrent que ce prince avoit tramé un complot contre ſa vie, afin d'élever le Prince Iwan ſur le trône. L'Impératrice, qui étoit d'un caractère indolent & facile, les crut ſur leur parole, voulant s'épargner la peine d'examiner la choſe; & conçut pour le Roi une haine irréconciliable. La France n'avoit dans ce temps aucun miniſtre à Pétersbourg; celui que la Suède y entretenoit, étoit plus ruſſe que ſuédois, & par conſéquent peu propre à ſervir le Roi; de ſorte qu'il n'y avoit aucune voie pour parvenir à l'Impératrice, & pour la tirer de l'erreur où la jetoient le miniſtre d'Autriche & ſes créatures. La cour de Vienne, ſatisfaite des ſentimens de haine & d'animoſité dont elle avoit rempli la cour de Pétersbourg contre la Pruſſe, étoit trop habile pour pouſſer les choſes plus loin; elle ſe contenta d'avoir diſpoſé les eſprits à la rupture, mais n'en voulut pas précipiter l'événement, pour achever ſes arrange-

mens intérieurs, & pour attendre qu'une occaſion favorable lui permît de mettre au jour ſes vaſtes projets. C'étoit ainſi que la cour de Vienne agitoit toute l'Europe, & tramoit ſourdement contre la Pruſſe une confédération que le premier événement important devoit faire éclater.

Cependant les différens que la Suède avoit avec la Ruſſie pour les frontières de la Finlande furent terminés à l'amiable; mais vers la fin de l'année 1756 il ſe fit dans ce royaume une eſpèce de révolution, dont nous ne ſaurions nous diſpenſer de parler en peu de mots, parce que ſes ſuites influèrent ſur les affaires générales de l'Europe: voici ce qui y donna lieu. La cour s'étoit depuis long-tems brouillée avec les ſénateurs du parti françois, à cauſe d'une place de major général vacante, que le Roi deſtinoit à Mr de Lieven, & le ſénat à Mr de Ferſen. Le ſénat l'emporta. La cour, vivement piquée de cet affront, contraria depuis dans toutes les occaſions le parti françois. Les
1755. Comtes de Brahé & de Horn, & le Sr de Wrangel, avec nombre de ſeigneurs des premières familles du royaume, attachés au parti

de la cour, lui firent eſpérer la ſupériorité à la diète, en faiſant élire un maréchal qui fût entièrement à ſa dévotion. Cependant l'événement tourna d'une manière toute oppoſée, & le Comte Ferſen, ennemi de la cour, obtint cette charge par les intrigues & l'appui de la faction françoiſe. Dans cette diète, commencée le 17 Octobre 1755, le ſénat, fier de ſa ſupériorité, préſenta un mémoire aux États, pour décider le grand différent qui ſubſiſtoit entre lui & le Roi au ſujet de la diſtribution des charges. Comme les juges étoient à la diſpoſition de l'ambaſſadeur de France, le ſénat triompha; il abuſa de ſa victoire, & s'en ſervit pour diminuer cette ombre d'autorité dont le Roi avoit joui jusqu'alors ſelon les lois du royaume. L'inſolence de ces magiſtrats alla même jusqu'à dépouiller la Reine des joyaux de la couronne, & de ceux qui lui avoient été donnés; il s'en fallut peu qu'au mépris de la majeſté ſouveraine ces ſénateurs ſéditieux n'entrepriſſent de renverſer le trône. Ces procédés outrageans firent de vives impreſſions ſur la cour, & ſur ceux qui lui étoient attachés, principalement ſur l'eſprit des Comtes Brahé & Horn & du Sr de

Wrangel. Ces ſeigneurs s'aſſemblèrent dans les premiers mouvemens de leur indignation, & réſolurent de changer par un coup hardi la forme du gouvernement. Le Roi n'eut pas aſſez d'aſcendant ſur eux, pour les engager à tempérer le parti violent qu'ils avoient pris; leurs meſures, concertées tumultuairement, furent plus mal exécutées encore; & par un mélange d'audace & de timidité, ils héſitèrent au moment de l'exécution. Une entrepriſe différée eſt d'ordinaire découverte; quelques amis foibles, auxquels ils s'étoient confiés, les trahirent. Le ſénat prit des meſures vigoureuſes, pour ſe mettre à l'abri de toute entrepriſe. Le Comte Brahé fut arrêté; le Sr de Wrangel & quelques autres ſeigneurs de ce parti eurent le bonheur de ſe ſauver. Le nom du Roi parut dans la dépoſition des conjurés. Enfin le Comte Brahé, & pluſieurs perſonnes d'une naiſſance obſcure, périrent ſur l'échafaud, & le Roi fut entièrement dépouillé des prérogatives dont ſon prédéceſſeur & lui avoient joui ſelon la forme de gouvernement établie depuis la mort de Charles XII. Dès-lors Mr d'Havrincourt, Ambaſſadeur de France, fut vé-

ritablement Roi de Suède; il gouverna deſpotiquement cette nation, & l'engagea depuis dans la guerre d'Allemagne d'une manière irrégulière, & oppoſée aux conſtitutions du gouvernement; ce qui ne ſeroit pas arrivé, ſi le Roi légitime avoit conſervé l'autorité dont il devoit jouir ſelon les lois. Tout le ſervice que le Roi de Pruſſe put rendre à ſon beau-frère, fut de repréſenter à la cour de Verſailles qu'il ſeroit ſéant de faire changer de conduite au miniſtre arrogant qui mettoit toute la Suède en combuſtion; mais la France aimoit mieux voir Mr d'Havrincourt à la tête de ce royaume que celui qui en étoit le Roi légitime.

Du Danemarck. 1754.

L'année précédente il étoit ſurvenu un autre démêlé, mais moins fâcheux, entre la Pruſſe & le Danemarck. C'étoit au ſujet d'un procès que la Comteſſe de Bentinck avoit avec ſon mari. Cette femme avoit cédé au Comte de Bentinck une terre ſituée ſur la frontière de l'Oſtfriſe, & depuis elle s'étoit repentie du contrat formel qu'elle avoit paſſé pour cet objet. Les juges ordonnèrent le ſéqueſtre; le Roi, en qualité de Directeur du cercle de Weſtphalie, devoit en être chargé; la cour de

Vienne en donna la commiſſion au Roi de Danemarck. Ce prince y envoya des troupes; les Pruſſiens les prévinrent; le Roi de Danemarck prit feu, & il auroit employé des menaces, ſi ſa modération ne l'avoit retenu. Cependant cette affaire fut appaiſée par la médiation de la France. Tout le monde étoit content; mais la Comteſſe de Bentinck, qui aimoit à chicaner, rompit l'accord qu'on avoit moyenné; elle alla plaider à Vienne, d'où elle retourna dans ſon comté; & comme perſonne ne parut diſpoſé à ſe mêler de ſes affaires, ſon procès demeura indécis.

De l'Angleterre 1754 & 1755.

Il ſembloit qu'il ſe fût répandu en Europe durant cette paix un eſprit de diſcorde qui diviſoit toutes les cours. Il ſurvint au Roi des différens avec l'Angleterre, qui penſèrent le commettre avec cette couronne. Durant la dernière guerre les armateurs anglois avoient enlevé quelques vaiſſeaux appartenant à des marchands pruſſiens. Les Anglois étoient juge & partie dans leur propre cauſe, de ſorte que le tribunal de leur amirauté déclara ces vaiſſeaux de bonne priſe. Le Roi, après avoir fait les repréſentations convenables à la cour de

Londres, mit l'affaire en négociation. Les Anglois ne se relâchèrent point, & tinrent peu de compte de ce qu'on alléguoit sur l'illégalité de leurs procédés; enfin, après avoir inutilement épuisé toutes les voies de conciliation, il ne resta d'autre expédient, pour indemniser les sujets prussiens, que de mettre en séquestre la somme que le Roi devoit aux Anglois, selon qu'il s'y étoit engagé par la paix de Breslau. C'étoit le remboursement de 1,800,000 écus, que la maison d'Autriche avoit empruntés sur la Silésie, pour soutenir la guerre contre la Porte en 1737 & 1738. Le dernier terme qui restoit à acquitter des 300,000 écus fut arrêté. Les Anglois en furent irrités; cela donna lieu à des déclarations assez vives de part & d'autre: le ministre d'Autriche à Londres se donna de grands mouvemens pour envenimer cette affaire, & peut-être auroit-elle eu des suites, si une querelle beaucoup plus grave entre la France & l'Angleterre au sujet du Canada n'y eût fait diversion.

Il n'y eut pas jusqu'au Duc de Mecklenbourg qui, se reposant sur la protection dont il jouissoit de la part de la cour impériale, ne

Duc de Mecklenbourg 1755.

s'émancipât à chicaner le Roi. Il s'agiſſoit des levées de ſoldats dont les ancêtres du Roi avoient été en poſſeſſion de temps immémorial dans le Mecklenbourg. Le Duc à l'inſtigation de la cour de Vienne s'y oppoſa, & le Roi ſe fit juſtice à lui-même; on enleva quelques ſoldats mecklenbourgeois, & l'on arrêta quelques baillis qui s'étoient oppoſés aux
1756. enrôlemens. Le Duc fit grand bruit; mais voyant que ſes éclats n'aboutiſſoient à rien, il prit le parti de s'accommoder, & l'affaire fut terminée à l'amiable. Bientôt après, lorsque l'Impératrice Reine vit la guerre ſur le point de s'allumer entre l'Angleterre & la France, cherchant un prétexte pour rompre avec la Pruſſe, elle perſuada au Duc de Mecklenbourg de porter ſes plaintes à la diète de Ratisbonne. La cour de Vienne auroit voulu faire paſſer la choſe pour une violation de la paix de Weſtphalie, & ſe ſervir de ce prétexte pour déclarer la guerre au Roi, & pour réclamer en même temps le ſecours des puiſſances qui avoient garanti cette paix. Nous verrons dans la ſuite de cet ouvrage que ce prétexte ayant manqué à la cour de Vienne, il ne lui fut pas difficile

d'en trouver un autre. L'occaſion qu'elle déſiroit avec impatience, ne tarda pas à ſe préſenter; elle la ſaiſit avec empreſſement. Lorsque les ſouverains veulent en venir à une rupture, ce n'eſt pas la matière du manifeſte qui les arrête; ils prennent leur parti, ils font la guerre, & laiſſent à quelque jurisconſulte laborieux le ſoin de les juſtifier.

De la Hollande & du Portugal 1755.

Si nous n'avons pas fait mention de la Hollande dans cet ouvrage, c'eſt que depuis la guerre de 1740, ſurtout depuis la mort du Stadhouder, elle ne jouoit aucun rôle en Europe. Il ne nous reſte qu'à rapporter ſuccintetement une calamité ſingulière, dont le Portugal ſe reſſentit, & qui faillit à bouleverſer ce royaume. Il éprouva un tremblement de terre dont les ſecouſſes furent ſi violentes, qu'elles détruiſirent la ville de Lisbonne; les maiſons, les égliſes, les palais, tout fut bouleverſé, englouti, ou dévoré par les flammes échappées des entrailles de la terre. Il y périt entre 15 & 20,000 ames; beaucoup d'autres villes & villages de ce royaume furent ébranlés ou renverſés. Ce tremblement de terre ſe fit ſentir le long des côtes de l'Océan jusqu'aux frontières

de la Hollande. On ne peut attribuer la cauſe de ce malheur qu'aux efforts d'un feu ſouterrain, qui reſſerré dans les entrailles de la terre, s'eſt creuſé un canal, & a formé un gouffre ſous le Portugal, d'où il tend à s'échapper & à ſe mettre en liberté; & peut-être qu'un jour la poſtérité verra naître un volcan à la place où Lisbonne a ſubſiſté jusqu'ici. Mais on eût dit que ce n'étoit pas aſſez des fléaux du ciel pour affliger ce malheureux globe; peu après la mechanceté des hommes arma leurs mains impies; ils ſe déchirèrent pour un vil amas de boue; la haine, l'obſtination, la vengeance ſe portèrent aux derniers excès. Toute l'Europe nagea dans le ſang, & le mal moral dont le genre humain fut la victime, ſurpaſſa de beaucoup le mal phyſique dont Lisbonne avoit éprouvé la rigueur.

CHAPITRE III.

Cauſe de la rupture entre la France & l'Angleterre; négociation de Milord Holderneſs; alliance de la Pruſſe & de l'Angleterre; offres de Mr Rouillé; ambaſſade du Duc de Nivernois; la France piquée; guerre déclarée aux Anglois; le Duc de Richelieu prend le Cap Breton; bateaux plats qui épouvantent les Anglois; ils font venir des Hanovriens & des Heſſois; les Ruſſes ſe renforcent ſur la frontière de la Pruſſe; les Autrichiens raſſemblent deux armées en Bohême; intelligence dans les archives de Dresde, où tout le myſtère d'iniquité ſe découvre; brouilleries avec l'Autriche; raiſons pour déclarer la guerre; première diſpoſition des troupes; projet de campagne.

Après nous être fait une idée de la ſituation où ſe trouvoient les puiſſances de l'Europe au 1755.

commencement de l'année 1755, il faudra vous mettre sous les yeux les causes des dissensions qui donnèrent lieu à la guerre entre la France & l'Angleterre. Les affaires présentes tiennent si fort aux événemens passés, qu'il faut remonter au traité d'Utrecht pour arriver aux sources de ces brouilleries. Elles tirent leur origine d'anciens démêlés que les François avoient eus avec les Anglois sur les limites du Canada. Louis XIV, pressé de conclure le traité d'Utrecht, afin de détacher la Reine Anne de la grande alliance, ordonna à ses plénipotentiaires de signer sans chicane. Ces plénipotentiaires se servirent de termes équivoques, pour marquer les limites du Canada sur lesquelles rouloit le différent. Ce que la France gagnoit par ce traité valoit plus que toutes ses possessions dans cette contrée stérile. Mais dès que les troubles de l'Europe furent appaisés, les Anglois & les François interprétèrent chacun à leur avantage l'article des limites de leurs possessions en Amérique. Il y eut quelques débats entre les colonies de ces deux nations, sans cependant que ces querelles sourdes dégénéraſſent en hostilités ouvertes. Par le traité de paix d'Aix-la-Cha-

pelle on auroit dû applanir toutes les difficultés. Mr de St Séverin & ſes collègues, obligés par les ordres réitérés de la cour de France d'accélérer la ſignature des préliminaires, renvoyérent la diſcuſſion des limites de ces colonies à l'examen des commiſſaires que les deux cours nommeroient après la concluſion de la paix: ces commiſſaires s'étant aſſemblés, loin que leurs conférences rapprochaſſent les eſprits des deux nations, le mécontentement & l'aigreur n'allérent qu'en augmentant. L'ambaſſade du Duc de Mirepoix, & la négociation qu'il entama à Londres, ne produiſit rien; on ſe reprochoit mutuellement de la mauvaiſe foi; les troupes angloiſes & françoiſes dans l'Amérique en venoient à des hoſtilités; elles s'enlevoient des forts, & on ſe faiſoit déjà la guerre ſans ſe l'être déclarée. Dans les relations de ces contrées les officiers anglois ne manquoient pas de rejeter la faute de leurs violences ſur les François; ils envoyoient de part & d'autre des factums, pour juſtifier leur conduite; la ville de Londres en étoit inondée. La nation angloiſe, facile à s'enflammer lorqu'elle croit avoir à ſe plaindre de la France, déjà mécontente de la paix d'Aix-

la-Chapelle, ne reſpiroit que la guerre; la conduite du Duc de Cumberland acheva de rendre cette fermentation générale. Il voyoit que le grand âge du Roi ſon père l'approchoit des bornes de la vie; pour augmenter ſon crédit, & pour avoir plus d'influence dans le règne ſuivant, il avoit formé le deſſein de remplir le conſeil de ſes créatures, & de faire paſſer tous les grands emplois de la couronne à des perſonnes qui lui fuſſent entièrement dévouées. Il s'étoit déterminé dans ſon choix en faveur du Sr Fox, qu'il deſtinoit à la place de chef de la tréſorerie, & à tous les emplois dont le Duc de Newcaſtle étoit revêtu. Mais cette élévation du Sr Fox ne pouvoit avoir lieu qu'en déplaçant le Duc de Newcaſtle, & cela étoit d'autant plus difficile, que ce ſeigneur jouiſſoit d'un grand crédit ſur l'eſprit du Roi, qu'il étoit conſidéré dans le parlement par ſes longs ſervices, par ſa vertu, & par ſon bon naturel, qu'il étoit eſtimé de la nation à cauſe de ſes immenſes richeſſes, de toutes les places qu'il avoit à donner, & enfin du nombre de membres du parlement que ſes poſſeſſions lui donnoient le droit d'élire. Le Duc de Cumberland imagina que

le meilleur moyen pour faire abandonner au Duc de Newcaſtle ſes grands emplois, ſeroit d'engager la nation dans une guerre avec la France, par où il mettroit le miniſtre dans la néceſſité d'ajouter de nouvelles dettes à celles dont le gouvernement étoit déjà ſurchargé; ce qui fourniroit des griefs à l'oppoſition: ou bien il ſe flattoit de profiter des mauvais ſuccès poſſibles au commencement d'une guerre, pour en rejeter la faute ſur le miniſtre, & le déterminer à force d'inquiétudes & de perſécutions à renoncer de lui-même à ſes emplois. Ce projet étoit vaſte & compliqué. Pour le mettre en exécution, il falloit commencer par envenimer les querelles des deux nations, & les porter à rompre la paix. Cela fut facile; au ſeul nom de François le peuple de Londres entre en fureur; les matières combuſtibles étoient raſſemblées, elles s'embraſèrent bien vîte; ce peuple fougueux obligea le Roi George à faire quelques armemens. Une démarche en entraîna inſenſiblement une autre; on en vint à des voies de fait; des violences donnèrent lieu à des repréſailles, & dès la fin de 1754 la guerre entre les deux nations parut inévitable. On

remarqua cependant que le miniſtère de Verſailles agit avec plus de meſure & de modération, & que les mauvais procédés venoient tous de la part des Anglois.

Les deux Rois ſe voyant menacés de la guerre, tâchèrent chacun de leur côté de fortifier leur parti, en reſſerrant les anciennes alliances, ou en en formant de nouvelles. Le Roi fut alors recherché par les François & par les Anglois. Son alliance avec la cour de Verſailles n'étoit point expirée; toutefois les poſſeſſions des François aux Indes étoient exceptées des garanties de la Pruſſe; & dans ces conjonctures il paroiſſoit que le partage des Pruſſiens ſeroit de demeurer neutres pendant ces troubles, & d'en être les ſimples ſpectateurs. Ce n'étoit pas ce que l'on penſoit à Verſailles; la cour paroiſſoit croire que le Roi de Pruſſe étoit à l'égard de la France, ce qu'eſt un deſpote de Valachie à l'égard de la Porte, c'eſt à dire, un prince ſubordonné, & obligé de faire la guerre dès qu'on lui en envoie l'ordre. Elle ſe perſuadoit de plus qu'en portant la guerre dans l'électorat de Hanovre, elle feroit mollir le Roi de la Grande Bretagne, & termineroit ainſi au centre de l'Em-

l'Empire les différens qui subsistoient aux Indes entre elle & les Anglois. Mr Rouillé, alors Ministre des affaires étrangères, dit un jour à Mr de Knyphausen, dans l'intention d'engager le Roi à contribuer à cette diversion: „écrivez, „Monsieur, au Roi de Prusse, qu'il nous assiste „dans l'expédition de Hanovre; il y a là de „quoi piller, le trésor du Roi d'Angleterre est „bien fourni, le Roi n'a qu'à le prendre; c'est, „Monsieur, une bonne capture.„ Le Roi lui fit répondre que de pareilles propositions étoient convenables pour négocier avec d'autres, & qu'il espéroit qu'à l'avenir Mr Rouillé voudroit bien apprendre à distinguer les personnes avec lesquelles il avoit à traiter. Ces négociations devinrent plus vives sur la fin de 1755. Le Roi George, informé du dessein des François, allarmé de l'orage qui menaçoit son électorat, se persuada que la manière la plus sûre de le conjurer étoit de conclure une alliance défensive avec la Prusse; il savoit que les liens qui unissoient le Roi de Prusse au Roi de France étoient sur le point de finir, parce que le terme du traité de Versailles expiroit au mois de Mars de l'année 1756, & il chargea Mylord Holder-

nefs, ſon Secrétaire d'État, d'entamer la négociation avec la cour de Berlin. Mylord Holdernefs, incertain des diſpoſitions du Roi de Pruſſe ſur cette alliance, pour ne point expoſer ſon maître à un refus direct, en hazarda les premières propoſitions par le Duc de Bronſwic. Ces ouvertures ſe firent ſous le prétexte d'aſſurer le repos de l'Allemagne contre le danger dont la menaçoit une guerre prochaine. On demandoit au Roi d'entrer dans des meſures qui puſſent aſſurer & affermir la tranquillité publique. Cette propoſition tiroit à grande conſéquence: dans la ſituation où ſe trouvoit alors la Pruſſe, le parti qu'elle alloit prendre, influoit ſur la paix & ſur la guerre. Si l'on renouveloit le traité avec la France, il falloit attaquer l'électorat de Hanovre; ce qui étoit s'attirer ſur les bras les forces des Anglois, des Autrichiens & des Ruſſes. Si l'on concluoit une alliance avec l'Angleterre, il étoit probable que les François ne porteroient point la guerre dans l'Empire, & que la Pruſſe ſe trouveroit liée avec la Grande Bretagne & avec la Ruſſie; ce qui ſembloit obliger l'Impératrice Reine à demeurer en paix, quelque envie qu'elle eût de

reconquérir la Siléſie, & quelques préparatifs qu'elle eût faits pour agir auſſitôt que l'occaſion le lui permettroit. Avant que de ſe déterminer, le Roi jugea néanmoins à propos de s'aſſurer de la façon de penſer de la cour de Ruſſie; mais comme il avoit dans la perſonne du Chancelier Beſtuchew un ennemi déclaré, il ne fut pas poſſible de tirer des éclairciſſemens directs de Pétersbourg même, où toute intelligence entre les deux cours étoit rompue; il eut donc recours au Sr de Klinggræff, ſon Miniſtre à la cour impériale, & à Mylord Holderneſs lui-même, pour ſavoir dans quel termes la Ruſſie étoit avec l'Angleterre, & ſurtout ſi c'étoit la cour de Vienne ou celle de Londres qui avoit plus d'influence à Pétersbourg. Le Sr de Klinggræff répondit que les Ruſſes étant une nation intéreſſée, il n'y avoit aucun doute qu'ils ne fuſſent plus attachés à ceux qui pouvoient les acheter, qu'à ceux qui n'avoient rien à leur donner; que l'Impératrice Reine manquoit ſouvent de reſſources pour ſes propres dépenſes; qu'ainſi les Ruſſes s'en tiendroient aux Anglois, que des richeſſes immenſes mettoient en état de leur payer de gros ſubſides.

La réponſe de Mylord Holderneſs portoit que l'intelligence entre l'Angleterre & la Ruſſie étant parfaite, le Roi George comptoit fermement ſur l'amitié de l'Impératrice Éliſabeth. Les informations que le Roi tiroit de ſon miniſtre à la Haye, ſe trouvèrent quadrer ſi bien avec ce qu'on lui avoit écrit de Vienne & de Londres, qu'il crut que tant de perſonnes ne pouvoient ſe tromper toutes ſur le même ſujet & que leurs conjectures étant les mêmes, elles devoient être juſtes. Ce fut ce qui le détermina; il entra en négociation avec l'Angleterre, & fit répondre à Mylord Holderneſs qu'il n'étoit pas éloigné de prendre avec le Roi de la Grande Bretagne des meſures innocentes, défenſives, & uniquement relatives à la neutralité de l'Allemagne. Ces deux puiſſances ſe trouvant d'accord ſur les principes de leurs liaiſons, elles parvinrent bientôt à la concluſion du traité, qui fut ſigné à Londres le 16 Janvier 1756. Ce traité contenoit quatre articles, dont les trois premiers étoient relatifs aux garanties réciproques que ces deux puiſſances ſe donnoient pour la ſureté de leurs propres États; le dernier regardoit directement l'Allemagne, & portoit des

engagemens pour empêcher que des troupes étrangères n'y entraſſent. Il y avoit deux articles ſecrets; on convenoit par l'un que les Pays-bas autrichiens ſeroient exceptés de la garantie de l'Allemagne, & par l'autre l'Angleterre s'engageoit à payer 20,000 livres ſterlings aux négocians pruſſiens qui avoient à prétendre un dédommagement des priſes non reſtituées que les Anglois avoient faites ſur eux pendant la dernière guerre. Ce traité arriva ſigné à Berlin environ un mois après que le Duc de Nivernois s'y fut rendu. Louis XV envoyoit ce ſeigneur au Roi, pour renouveler l'alliance de Verſailles dont le terme alloit finir, & plus encore pour faire entrer la Pruſſe dans le projet que la France méditoit contre l'électorat de Hanovre. L'argument le plus fort qu'employa le Duc de Nivernois, pour engager le Roi dans cette alliance & dans cette guerre, fut de lui offrir la ſouveraineté de l'île de Tabago. Il faut ſavoir qu'après la guerre de 1740 les François avoient donné cette île au Comte de Saxe; & comme les Anglois en parurent très-mécontens, il fut ſtipulé qu'elle demeureroit déſerte & ne pourroit être cultivée par aucune

nation. Cette offre étoit trop singulière pour être reçue. Le Roi tourna la chose en plaisanterie & pria le Duc de Nivernois de jeter les yeux sur quelqu'un qui fût plus propre que lui à devenir Gouverneur de l'île de Barataria; il déclina de même le renouvellement d'alliance & la guerre dont il avoit été question, & pour agir avec la plus grande candeur vis-à-vis de la France, pour la convaincre de l'innocence des nouveaux engagemens qu'il avoit pris avec l'Angleterre, il ne fit point difficulté de montrer en original au Duc de Nivernois le traité qui venoit d'être signé à Londres. La nouvelle de cette alliance causa une vive sensation à Versailles dans l'esprit de Louis XV & de son conseil; peu s'en fallut qu'ils ne dissent que le Roi de Prusse s'étoit révolté contre la France. Examiné par un esprit impartial, le fait étoit différent. L'alliance de la Prusse avec la France alloit expirer dans deux mois; le Roi en qualité de souverain étoit autorisé à contracter des liaisons avec des peuples qui pouvoient assurer à ses États leur plus grand avantage. Il ne manquoit donc ni à sa parole ni à son honneur en s'unissant avec le Roi d'Angleterre, surtout dans

la vue de maintenir en paix par ces nouveaux arrangemens & ſes États & toute l'Allemagne. Mais les François n'entendirent pas raiſon; il ne s'agiſſoit à Verſailles que de la défection du Roi de Pruſſe, qui abandonnoit perfidement ſes anciens alliés; & la cour ſe répandit en reproches qui firent juger qu'elle ne borneroit pas ſon reſſentiment à de ſimples paroles.

Nous avons vu dans le chapitre précédent par combien de ruſes & de ſoupleſſe la cour de Vienne tâchoit de ſe rapprocher de celle de Verſailles, & avec quelle application le Comte Kaunitz avoit profité de ſon ſéjour à Paris, pour familiariſer l'eſprit de la nation françoiſe avec l'idée de l'alliance autrichienne. Un moment d'humeur de Louis XV, & la mode qui s'introduiſoit dans le conſeil de Verſailles de déclamer contre le Roi de Pruſſe. firent tout d'un coup germer cette ſemence, La vivacité extrême de la nation françoiſe lui fit enviſager une alliance avec la maiſon d'Autriche comme un raffinement ſupérieur de politique. Sur cela le Comte de Starenberg fut chargé par l'Impératrice Reine de propoſer l'alliance entre les deux cours. On fut bientôt

d'accord, par ce qu'on vouloit la même chose des deux côtés; elle fut signée au nom du Roi très-Chrétien par Mr Rouillé & l'Abbé de Bernis le 9 de Mai 1756. Ce fameux traité de Versailles, annoncé avec tant d'ostentation, nommé l'Union des grandes puissances, étoit de sa nature défensif, & contenoit en substance la promesse d'un secours de 24,000 hommes, au cas qu'une des puissances contractantes fût attaquée. Ce fut cependant cette alliance qui encouragea l'Impératrice Reine à l'exécution du grand projet qu'elle méditoit depuis long-temps.

L'union que les maisons d'Autriche & de Bourbon venoient de former, commençoit à faire soupçonner que le traité de Londres pourroit ne pas maintenir la tranquillité de l'Allemagne. La paix ne tenoit plus qu'à un cheveu; il ne s'agissoit que d'un prétexte, & quand il ne faut que cela, la guerre est comme déclarée; bientôt elle parut inévitable, car on apprit que tous les politiques s'étoient trompés sur le compte de la Russie. Cette puissance, chez laquelle les intrigues des ministres autrichiens prévalurent, rompit avec l'Angleterre à

cauſe de l'alliance que le Roi de la Grande Bretagne avoit conclue avec le Roi de Pruſſe. Mr de Beſtuchew s'étoit trouvé un moment indécis entre ſa paſſion pour les guinées, & la haine qu'il avoit pour le Roi; mais la haine l'emporta. L'Impératrice Éliſabeth, ennemie de la nation françoiſe depuis la dernière ambaſſade de Mr de la Chétardie, aima mieux ſe liguer avec elle que de conſerver une ombre d'union avec une puiſſance qui avoit la Pruſſe pour alliée. La cour de Vienne agiſſant dans toutes les cours de l'Europe, profitoit des paſſions des ſouverains & de leurs miniſtres, pour les attirer à ſoi, & les gouverner ſelon les fins qu'elle ſe propoſoit.

Durant ces reviremens de ſyſtèmes ſi ſubits & ſi inattendus, les vaiſſeaux anglois ne gardoient plus de meſures avec les François; leurs vexations & les attentats qu'ils commettoient, pouſſèrent le Roi de France presque malgré lui à leur déclarer la guerre; les François annoncèrent avec oſtentation qu'ils ſe préparoient à faire de leur côté une deſcente en Angleterre; ils répandirent des troupes le long des côtes de la Bretagne & de la Normandie; ils firent

conſtruire des bateaux plats, pour tranſporter ces troupes, & aſſemblèrent quelques vaiſſeaux à Breſt. Ces démonſtrations épouvantèrent les Anglois; il y eut des momens où cette nation qui paſſe pour ſi ſage, ſe crut perdue. Le Roi George, afin de la raſſurer, eut recours à des troupes Hanovriennes & Heſſoiſes, qu'il fit paſſer dans le royaume. On prit ainſi le change à Londres; les François y trouvèrent leur compte, & tandis qu'ils faiſoient cet appareil pour un débarquement vis-à-vis des côtes de la Grande Bretagne, ils firent une deſcente dans l'île de Minorque. Le Duc de Richelieu, chargé de cette expédition, mit le ſiége devant Port-Mahon. Les Anglois ne s'apperçurent du deſſein des François, que lorsqu'ils l'eurent exécuté; ils envoyèrent néanmoins une flotte dans la Méditerannée au ſecours de la place aſſiégée; leur Amiral Byng fut battu par l'eſcadre françoiſe. Le gouvernement anglois, pour ſe diſculper aux yeux d'une populace furieuſe du malheur qui venoit d'arriver, fut obligé de lui ſacrifier une victime, & fit arquebuſer l'Amiral Byng, dont bien des perſonnes ſenſées prétendoient prou-

ver l'innocence. Le Duc de Richelieu eſſaya en vain de faire brèche à Port-Mahon, dont les ouvrages ſont taillés dans le roc; impatient de ce que le ſiége tiroit en longueur, il fit donner un aſſaut général à la place; les François l'eſcaladèrent & la prirent.

Pendant que la fortune favoriſoit les François dans le Sud de l'Europe, les aſſaires du Nord devenoient de jour en jour plus critiques; les Ruſſes formoient en Livonie des camps plus forts & plus conſidérables que tous ceux qu'ils y avoient eus les années précédentes. La cour de Ruſſie étoit induite à ces démarches par celle de Vienne, qui réclamoit le traité de Pétersbourg, comme ſi la guerre étoit déclarée, & comme ſi le cas de l'aſſiſtance avoit lieu. Une armée de 50,000 Moſcovites ſur la frontière de la Pruſſe devenoit un objet important; quelle que fût la cauſe de cet armement, l'effet en paroiſſoit redoutable. Le Roi avoit un canal par lequel il tiroit des avis certains ſur les projets de ſes ennemis, qui étoient près d'éclater; c'étoit un commis de la chancellerie ſecrète de Dresde, qui remettoit toutes les ſemaines au miniſtre pruſſien les dépêches de l'année 1746.

que ſa cour recevoit de Pétersbourg & de Vienne, ainſi que la copie de tous les traités qu'il avoit trouvés dans les archives. Il parut par ces écrits que la cour de Ruſſie s'excuſoit de ne pouvoir entreprendre la guerre cette année, à cauſe que ſa flotte n'étoit pas en état d'entrer en mer; mais elle promettoit en revanche de plus grands efforts pour l'année prochaine. Sur ces éclairciſſemens le Roi prit le parti d'envoyer, en guiſe de réſerve, un corps en Poméranie, compoſé de 10 bataillons & de 20 eſcadrons. Ces troupes ſe cantonnèrent
Août. aux environs de Stolpe, où elles ne pouvoient donner aucune jalouſie à la Ruſſie, & où néanmoins elles étoient à portée de renforcer le Maréchal de Lehwald, dès qu'il ſeroit dans le cas d'appréhender quelque entrepriſe de la part des ennemis.

Bientôt la cour de Vienne raſſembla plus de troupes en Bohème qu'à ſon ordinaire: elle en forma deux armées; l'une, ſous les ordres du Prince Piccolomini, campa près de Kœnigsgrætz; la principale, commandée par le Maréchal Braun (Broune), s'établit près de Prague. Ce n'étoit pas aſſez; la cour amaſſa en Bohème

des magasins de guerre ; elle fit rassembler des chevaux pour le transport des vivres, & pour la nombreuse artillerie qu'elle vouloit employer dans son armée ; en un mot elle faisoit de ces préparatifs qui d'ordinaire n'ont lieu que lorsqu'une puissance se propose d'en attaquer une autre. Les dépêches de Dresde qui venoient au Roi, étoient remplies des projets que formoit la Cour de Vienne d'attaquer les États du Roi, & apprenoient que faute d'un meilleur prétexte l'Impératrice Reine s'en tiendroit à celui que fournissoit le différent que le Roi avoit eu avec le Duc de Mecklenbourg. Ce différent étoit une bagatelle, & l'affaire étoit accommodée & assoupie ; il s'étoit agi du droit de faire des recrues. Le Duc s'étoit avisé de trouver mauvais qu'on l'exerçât ; après qu'on lui eut prouvé la justice de la chose, comme il ne vouloit pas se rendre, le Roi se fit justice à lui-même. Quoiqu'il ne fût plus question de cette misère, l'Impératrice voulut la rappeler ; elle prétendoit faire envisager les procédés du Roi comme contraires aux lois de l'Empire, & comme une violation de la paix de Westphalie ; ce qui devoit l'engager à prendre fait &

cauſe pour le Duc de Mecklenbourg, & à réclamer l'aſſiſtance de tous les garans de cette paix de Weſtphalie. La connoiſſance qui vint au Roi de ce deſſein, jointe aux mouvemens de trois armées ſur ſes frontières, qui menaçoient d'un jour à l'autre d'une rupture ouverte, donna lieu à l'explication que demanda le Roi à la Cour de Vienne ſur la cauſe de ce grand armement; on pria cette cour de faire une réponſe cathégorique, pour qu'on ſût ſi elle avoit intention de maintenir la paix avec le Roi, ou de la rompre. La réponſe du Comte Kaunitz ſe trouva conçue en termes équivoques & ambigus; mais il s'expliqua plus ouvertement avec le Comte de Flemming, Miniſtre du Roi de Pologne à Vienne, lequel rendit compte de cet entretien dans une relation à ſa cour. La copie de cette dépêche fut envoyée incontinent de Dresde à Berlin; le Comte Flemming y dit: „Le Comte Kaunitz ſe propoſe „d'inquiéter le Roi par ſes réponſes & de le „pouſſer à commettre les premières hoſtilités.“ Il eſt vrai que le ſtyle en étoit ſi arrogant & ſi fier, qu'il en réſultoit aſſez clairement que l'Impératrice Reine vouloit la guerre, & même

qu'elle vouloit que le Roi paſſât pour l'aggreſſeur. Il étoit néanmoins probable que cette année s'écouleroit encore, ſans que les ennemis de la Pruſſe en vinſſent aux dernières extrémités, parce que la cour de Pétersbourg vouloit différer la guerre jusqu'à l'année ſuivante, & qu'il étoit apparent que l'Impératrice Reine attendroit que tous ſes alliés fuſſent prêts, pour attaquer le Roi à forces réunies. Ces conſidérations donnèrent lieu d'examiner ce problème: s'il étoit plus avantageux de prévenir ſes ennemis en les attaquant incontinent, ou s'il valoit mieux attendre qu'ils euſſent achevé leurs grands préparatifs, en remettant à leur diſcrétion les entrepriſes qu'ils trouveroient bon de former. Quelque parti que l'on prît dans ces conjonctures, la guerre étoit également ſûre & inévitable; il falloit donc calculer s'il y auroit plus d'avantage à la différer de quelques mois, ou à la commencer inceſſamment? Vous verrez par la ſuite de cette hiſtoire que le Roi de Pologne étoit un des plus zélés partiſans de l'union que l'Impératrice Reine avoit formée contre la Pruſſe. L'armée ſaxonne étoit foible; on

ſavoit qu'elle montoit à peu près à 18,000 hommes; mais on ſavoit auſſi que pendant l'hiver même cette armée devoit être augmentée, & qu'on vouloit la porter au nombre de 40,000 combattans. En différant la guerre, le Roi donnoit donc le temps à ce voiſin mal intentionné de ſe rendre plus formidable; ſans compter que la Ruſſie ne pouvant pas entrer en action cette année, & la Saxe n'ayant pas achevé de perfectionner ſes arrangemens, ces conjonctures paroiſſoient favorables, pour gagner ſur les ennemis, en les prévenant dès la première campagne, des avantages qu'on perdroit par une délicateſſe déplacée, ſi l'on renvoyoit les opérations à l'année ſuivante. De plus, par cette inaction on facilitoit aux ennemis le moyen de fondre à forces réunies ſur les États du Roi, qui auroient ſervi de théâtre aux combats dès l'ouverture de la première campagne; au lieu qu'en portant la guerre chez les voiſins dont les mauvais deſſeins étoient mis en évidence, on l'établiſſoit chez eux, & l'on ménageoit par là les provinces de la domination pruſſienne. Quant à ce nom ſi terrible d'agreſſeur, c'étoit un vain

épou-

épouvantail, qui ne pouvoit en impoſer qu'à des eſprits timides: il n'y falloit faire aucune attention dans une conjoncture importante, où il s'agiſſoit du ſalut de la patrie; puisque le véritable agreſſeur eſt ſans doute celui qui oblige l'autre à s'armer, & à le prévenir par l'entrepriſe d'une guerre moins difficile, pour en éviter une plus dangereuſe, parce que de deux maux il faut choiſir le moindre. Après tout, que les ennemis du Roi l'accuſaſſent d'être agreſſeur, ou qu'ils ne le fiſſent point, cela revenoit au même, & ne changeoit rien au fond de l'affaire, la conjuration des puiſſances de l'Europe contre la Pruſſe étant toute formée. L'Impératrice Reine, celle de Ruſſie, le Roi de Pologne étoient d'accord & ſur le point d'entrer en action, de ſorte que le Roi n'en auroit eu ni un ami de moins, ni un ennemi de plus. Enfin il s'agiſſoit du ſalut de l'État & du maintien de la maiſon de Brandebourg; n'auroit-ce pas été dans un cas auſſi grave, auſſi important, commettre en politique une faute impardonnable, que de s'arrêter à de vaines formalités, dont on ne doit pas s'écarter dans le cours ordinaire des choſes, mais auxquelles il ne faut

pas se soumettre dans des cas extraordinaires comme celui-ci, où l'irrésolution & la lenteur auroient tout perdu, & où l'on ne pouvoit se sauver qu'en prenant une résolution vigoureuse & prompte, & en l'exécutant avec activité?

Les différentes raisons que nous venons d'alléguer, déterminèrent le Roi à prévenir ses ennemis; il fit signifier à la cour de Vienne qu'il prenoit sa réponse pour une déclaration de guerre, & qu'il se préparoit à la lui faire; il travailla ensuite aux dispositions nécessaires pour mettre les troupes en mouvement. Pour cette
Août. année la Prusse n'avoit rien à craindre de la part de la Russie par les raisons que nous avons rapportées plus haut, de sorte que le Maréchal Lehwald se contenta de rassembler aux environs de Kœnigsberg les troupes qu'il avoit sous ses ordres, afin de les avoir à portée, & de pouvoir les mettre en campagne, si les circonstances l'exigeoient.

Le Roi se proposa d'attaquer les Autrichiens avec deux armées. Le Maréchal Schwérin, qui reçut le commandement de celle de Silésie, devoit pénétrer dans le cercle de Kœnigsgrætz; l'autre, opposée aux Saxons & aux Autrichiens

en même temps, devant être naturellement la plus forte, fut formée des régimens de la Poméranie, de l'électorat, du duché de Magdebourg, & des provinces de la Weſtphalie. Le Roi voulut la commander en perſonne; ſon deſſein étoit d'entrer en Saxe ſur pluſieurs colonnes en même temps; ou pour déſarmer les troupes, ſi on les trouvoit répandues dans leurs quartiers; ou pour les combattre, ſi on les trouvoit raſſemblées en corps, afin de ne point garder un ennemi à dos en avançant en Bohême, & s'expoſer à une perfidie ſemblable à celle des Saxons en l'année 1744. Le Roi ſe trouvoit autoriſé à cette démarche par l'expérience du paſſé, par les engagemens que les Saxons avoient avec la maiſon d'Autriche, enfin par leurs mauvaiſes intentions, qui ſe manifeſtoient dans les dépêches de tous leurs miniſtres, que le Roi avoit en main; ainſi des raiſons tirées du droit, de la politique & de la guerre appuyoient & juſtifioient ſa conduite. Il fut en même temps réſolu de gagner dans cette première campagne le plus de terrain qu'on pourroit, pour mieux couvrir les États du Roi, en éloigner la guerre autant qu'il ſeroit poſſible,

& la porter en Bohème, pour peu que cela parût faisable. Telles furent les dispositions générales qu'oppose le Roi à la ligue des plus grandes puissances de l'Europe, qui alloient l'assaillir; bientôt les troupes prussiennes se mirent en marche, & commencèrent leurs opérations en Saxe & en Bohème, comme nous en rendrons compte dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Marche en Saxe; fameux camp de Pirna; entrée en Bohème; bataille de Lowositz; campagne du Maréchal Schwérin; secours de Schandau battu; prise des Saxons; quartiers d'hiver; cordon.

En commençant cette guerre il falloit préalablement ôter aux Saxons les moyens de s'en mêler & de nuire aux Prussiens. Pour porter la guerre en Bohème, on avoit l'électorat de Saxe à traverser; si l'on ne s'en rendoit pas maître,

on laiſſoit un ennemi derrière ſoi, qui en ôtant la libre navigation de l'Elbe aux Pruſſiens, les obligeoit à quitter la Bohème auſſitôt que le Roi de Pologne le voudroit. Les Saxons en avoient uſé ainſi dans la guerre de 1744, où en interdiſant cette navigation aux troupes du Roi, ils rendirent ſon expédition infructueuſe. On ne ſe fondoit pas ſur des conjectures vagues, pour leur ſuppoſer le même deſſein. On avoit en main les preuves de leur mauvaiſe volonté; ainſi ç'auroit été commettre une faute irrémiſſible en politique, que de ménager par foibleſſe un prince allié de l'Autriche, qui n'attendoit à ſe déclarer ouvertement pour elle que le moment où il pourroit le faire impunément: de plus, comme le Roi prévoyoit que la plus grande partie de l'Europe ſe préparoit à l'attaquer, il ne pouvoit couvrir la Marche électorale de Brandebourg qu'en occupant la Saxe, où il valoit mieux établir le théâtre de la guerre qu'aux environs de Berlin. Il fut donc réſolu de porter la guerre en Saxe, de s'aſſurer de l'Elbe, & de tâcher, pour peu que l'occaſion s'en préſentât favorable, de déſarmer les troupes ſaxonnes.

Août. Au mouvement que quelques régimens firent pour se rendre de la Poméranie dans l'électorat, les troupes saxonnes prirent une position entre l'Elbe & la Mulde; elles entrèrent peu après dans leurs quartiers ordinaires, & bientôt elles se rassemblèrent de nouveau en cantonnant. Toutes ces marches & contre-marches ne donnèrent point le change; le Roi savoit positivement que le dessein de la cour étoit d'assembler l'armée au camp de Pirna, où les Saxons occupant une position inattaquable, croyoient pouvoir attendre en sureté les secours que les Autrichiens leur avoient fait espérer, & cependant ils se flattoient d'amuser les Prussiens par de frivoles négociations; de sorte que sans faire attention aux différentes marches de ces troupes, on s'en tint au projet de se porter incessamment avec l'armée au déboucher de la Bohème.

Le Roi divisa son armée en trois corps. La marche de ces trois colonnes se dirigea sur Pirna, qui fut le centre de leur réunion commune. La première partit de Magdebourg aux ordres du Prince Ferdinand de Bronswic; elle prit le chemin de Leipsic & passa par Borne,

Chemnitz, Freyberg & Dippoldiswalda, pour ſe rendre à Cotta. La ſeconde colonne, où ſe trouvoit le Roi, marcha ſur Pretſch, tandis que le Prince Maurice de Deſſau ſe rendit maître de Wittenberg; après quoi ce détachement, réuni au reſte du corps, paſſa l'Elbe à Torgau, d'où le Roi ſe porta par Strehlen & Lommatſch à Wilsdruf. Ce fut là qu'on apprit avec certitude que toutes les troupes ſaxonnes s'étoient rendues à Pirna, que le Roi y étoit en perſonne, qu'il n'y avoit point de garniſon à Dresde, mais que la Reine y étoit demeurée. Le Roi fit complimenter la Reine de Pologne, & les troupes pruſſiennes entrèrent dans cette capitale, en obſervant une ſi exacte diſcipline, que perſonne n'eut à s'en plaindre. L'armée campa près de Dresde, d'où elle s'avança le lendemain vers Pirna, & ſe poſta entre l'Elbe, Sédelitz & Zeſt. La troiſième colonne ſous le commandement du Prince de Bévern traverſa la Luſace, où ayant été jointe à Elſterwerda par 25 eſcadrons de cuiraſſiers & de houſards venant de la Siléſie, elle ſe porta ſur Bautzen, ſur Stolpen, & enfin ſur Lohmen. Le Prince Ferdinand arriva en même temps à Cotta, de ſorte

que par la jonction de ces trois colonnes aux environs de Pirna, les troupes saxonnes se trouvèrent entièrement bloquées. Cependant le voisinage de tant d'armées ne donna lieu à aucun incident; on ne commit aucune hostilité. Les Saxons souffrirent avec beaucoup de civilité qu'on les affamât, & chacun de son côté tâcha d'assurer son établissement le mieux qu'il put. Le Roi de Pologne, dans l'intention de gagner du temps, entama une négociation; il étoit plus aisé pour les Saxons d'écrire que de se battre; ils firent à plusieurs reprises des propositions, qui n'ayant rien de solide, furent rejetées; leur but étoit d'obtenir une parfaite neutralité, & le Roi ne pouvoit y donner les mains, parce que les engagemens du Roi de Pologne avec la cour de Vienne & la Russie lui étoient trop bien connus. Les Saxons cependant faisoient retentir toute l'Europe de leurs cris; ils répandoient les bruits les plus injurieux aux Prussiens sur leur invasion dans cet électorat: il étoit nécessaire de désabuser le public de toutes ces calomnies, qui n'étant point réfutées, s'accréditoient, & rempliſſoient l'Europe de préjugés contre la conduite du

Roi. Depuis long-temps il poſſédoit la copie des traités du Roi de Pologne & des relations de ſes miniſtres aux cours étrangères. Quoique ces pièces juſtifiaſſent pleinement les entrepriſes de la Pruſſe, on ne pouvoit en tirer parti. Si on les eût publiées, les Saxons les auroient taxées de pièces ſuppoſées & forgées à plaiſir, pour autoriſer une conduite audacieuſe, qu'on ne pouvoit ſoutenir que par des menſonges. C'eſt ce qui obligea d'avoir recours aux pièces originales, qui ſe trouvoient encore dans les archives de Dresde. Le Roi donna des ordres pour qu'on s'en ſaiſît; elles étoient toutes emballées & prêtes à être envoyées en Pologne. La Reine, qui en fut informée, voulut s'y oppoſer; on eut bien de la peine à lui faire comprendre qu'elle feroit mieux de céder par complaiſance pour le Roi de Pruſſe, & de ne point ſe roidir contre une entrepriſe qui, quoique moins meſurée qu'on n'auroit ſouhaité, étoit cependant la ſuite d'une néceſſité abſolue. Le premier uſage qu'on fit de ces archives fut d'en donner l'extrait connu au public ſous le titre de *Mémoire raiſonné ſur les deſſeins dangereux des*

cours de Vienne & de Dresde, avec les pièces juſtificatives.

Pendant que cette ſcène ſe paſſoit au château de Dresde, les troupes pruſſiennes & ſaxonnes demeuroient dans l'inaction, le Roi de Pologne s'amuſant de l'eſpérance des ſecours autrichiens qui devoient lui venir, & le Roi de Pruſſe ne pouvant rien entreprendre contre un terrain vis-à-vis duquel le nombre & la valeur devenoient inutiles. Il ne ſera pas hors de propos, pour l'intelligence des événemens que nous aurons à rapporter dans la ſuite, que nous entrions dans un détail circonſtancié ſur le fameux camp de Pirna, & ſur la poſition que les troupes ſaxonnes y occupoient. La nature s'étoit complue, dans ce terrain bizarre, à former une eſpèce de fortereſſe, à laquelle l'art n'avoit que peu ou rien à ajouter. A l'Orient de cette poſition coule l'Elbe entre des rochers, qui en rétréciſſant ſon cours la rendent plus rapide; la droite des Saxons s'appuyoit à la petite fortereſſe de Sonnenſtein près de l'Elbe; dans un bas-fond, au pied de ces rochers, eſt ſituée la ville de Pirna dont le camp tire ſon nom; le front, qui fait face au

Nord, s'étend jusqu'au Kohlberg; celui-ci fait comme le baſtion de cette courtine, devant laquelle règne un ravin de 60 à 80 pieds de profondeur, qui de là tournant vers la gauche entoure tout le camp, & va aboutir au pied du Kœnigſtein. Du Kohlberg, qui forme une eſpèce d'angle, une chaîne de rochers dont les Saxons occupoient la crête, ayant l'aſpect tourné vers l'Occident, va, laiſſant Rottendorf devant ſoi, & ſe rétréciſſant vers Struppen & Léopoldsheim, ſe terminer aux bords de l'Elbe à Kœnigſtein. Les Saxons, trop foibles pour remplir le contour de ce camp, qui préſentoit de tous côtés des rochers inabordables, ſe bornèrent à bien garnir les paſſages difficiles, & cependant les ſeuls par lesquels on pût venir à eux; ils y pratiquèrent des abatis, des redoutes, & des paliſſades; à quoi il leur étoit facile de réuſſir, vu les immenſes forêts de pin dont les cimes de ces monts ſont chargées. Ce camp, un des plus forts de l'Europe, ayant été examiné & reconnu en détail, fut jugé à l'abri des ſurpriſes & des attaques, & comme le temps & la diſette pouvoient ſeuls vaincre tant d'obſtacles, on réſolut de le bloquer étroitement, pour

empêcher que les troupes saxonnes ne tirassent des vivres des environs, & d'en user en tout comme dans un siége en forme. Dans cette vue le Roi destina une partie de son monde à faire la circonvallation de ce camp, & l'autre fut employée à former l'armée d'observation. Cette disposition, la meilleure qu'on pût imaginer dans ces conjonctures, étoit d'autant plus sage, que les Saxons s'étant réfugiés en hâte sur ces rochers, n'avoient pas eu le temps d'amasser beaucoup de subsistances, & que ce qu'ils en avoient, ne pouvoit les mener tout au plus qu'à deux mois. Bientôt les troupes du Roi occupèrent tous les passages par lesquels les secours ou les vivres auroient pu arriver aux Saxons. Le Prince de Bévern avec sa division prit les postes de Lohmen, Wehlen, Oberswaden & Schandau tout le long de l'Elbe; sa droite communiquoit à la division du Roi par le pont qui fut construit proche de la briqueterie; 10 bataillons & 10 escadrons, qui campoient auprès du Roi, occupoient l'emplacement depuis l'Elbe & le village de Sédelitz jusqu'à Zest, où commençoit la division du Prince Maurice, qui s'étendoit au delà de Cotta par

des détachemens qu'il avoit pouſſés à Léopoldsheim, Markersdorf, Hennersdorf, & Nœllendorf: en tout 38 bataillons & 30 eſcadrons ſervoient à former cette circonvallation dont nous venons de parler.

D'autre part le Maréchal Keith eut le commandement de l'armée d'obſervation; elle conſiſtoit en 29 bataillons & en 70 eſcadrons. Le Prince Ferdinand de Bronſwic entra le premier en Bohème avec l'avant-garde; ayant paſſé Péterswalde, il rencontra à Nœllendorf Mr de Wied, Général autrichien, avec 10 bataillons de grenadiers & de la cavalerie à proportion; il le délogea du village; l'Autrichien prit la fuite, & le Prince pourſuivit ſa marche. Le Maréchal Keith approcha immédiatement après d'Auſſig, & ſe campa à Johnsdorf, d'où il détacha Mr de Mannſtein, qui s'empara du château de Tetſchen, pour aſſurer la navigation de l'Elbe. Les choſes en reſtèrent là en Saxe & dans cette partie de la Bohème jusqu'à la fin du mois. D'un autre côté Mr de Piccolomini campoit avantageuſement près de Kœnigsgrætz ſur les hauteurs ſituées entre le confluent de l'Adler & de l'Elbe. Son camp, de figure angulaire,

Septembre.

n'étoit abordable d'aucun côté. Le Maréchal de Schwérin venoit de déboucher avec ſon armée par le comté de Glatz, d'où il s'avança dabord à Nachod, puis ſur les bords de la Métau & enfin ſur Aujeſt, où il défit Mr de Buccow, qui venant au devant de lui avec un corps de cavalerie, ſe fit bien battre & perdit 200 hommes. Le Maréchal de Schwérin ne pouvoit rien entreprendre ſur Mr de Piccolomini dans le poſte où ſe tenoient les Autrichiens; il n'y avoit aucun grand projet à former, ni pour des ſiéges, ni pour des batailles; & comme la ſaiſon étoit d'ailleurs aſſez avancée, il ſe contenta de conſommer toutes les ſubſiſtances qu'il trouva en Bohème & fourragea jusques ſous les canons de l'armée impériale, ſans que Mr de Piccolomini fît mine de s'en appercevoir. Un détachement de houſards pruſſiens défit 400 dragons ennemis proche de Hohenmaut & en ramena la plus grande partie priſonniers. C'eſt à quoi ſe bornèrent les entrepriſes du Maréchal de Schwérin, par la raiſon que Mr de Piccolomini ſe gardant bien de faire des mouvemens, demeura ſcrupuleuſement renfermé dans

ſon camp, qui valoit mieux qu'une infinité de places de guerre.

Les grands coups ne purent ſe porter cette année que par l'armée du Roi. Cette armée avoit les Saxons à prendre, & les ſecours qui pouvoient leur venir, à éloigner. Les choſes s'embrouilloient de jour en jour davantage de ce côté-là; quoiqu'on eût enfermé le camp de Pirna de manière à empêcher l'entrée des vivres & des ſecours, il avoit été toutefois impoſſible d'occuper tous les ſentiers qui traverſent les forêts & les rochers des environs. Cela faiſoit que le Roi de Pologne entretenoit encore, quoiqu'avec peine, une correſpondance avec la cour de Vienne; & l'on apprit ſur la fin de Septembre que le Maréchal Braun avoit reçu des ordres de ſa cour de dégager à tout prix les troupes ſaxonnes que les Pruſſiens bloquoient à Pirna. Le Maréchal Braun, qui s'étoit avancé avec ſon armée à Budin, avoit trois moyens d'exécuter ce projet: l'un de marcher contre le Maréchal Keith, & de battre cette armée, ce qui n'étoit pas facile; le ſecond, de prendre le chemin de Billin & de Tœplitz, & d'entrer en Saxe, ſoit par le Bas-

berg, soit par Nœllendorf; mais ce mouvement l'obligeoit à prêter le flanc au Maréchal Keith, & exposoit à être ruinés tous les magasins qu'il avoit entre Budin & Prague. Le troisième moyen qui lui restoit, étoit d'envoyer un détachement à la rive droite de l'Elbe, qui prenant par Bœhmisch Leippa, Schlukenau, & Rumbourg, se rendît à Schandau. Cette dernière expédition ne pouvoit mener à rien de décisif, parce que les Prussiens par le moyen de leur pont de Schandau pouvoient envoyer des secours dans cette partie, & que le terrain du côté d'Oberrathen & Schandau, coupé, difficile, & susceptible de chicanes, fournit des passages assez impraticables, pour qu'un bataillon y puisse arrêter une armée entière. Comme ce moment critique alloit décider de toute la campagne, le Roi jugea que sa personne seroit nécessaire en Bohême, pour s'opposer aux entreprises que ses ennemis pouvoient former. Il arriva le 28 au camp de Johnsdorf; les troupes y étoient postées sur un terrain étroit, dominé par des éminences, le dos appuyé contre un escarpement de rocher si serré, qu'on auroit eu de la peine, dans le cas d'une action, à porter des secours d'une

d'une partie de ce camp à l'autre, sans s'exposer à de grands embarras. Cette position se trouvant telle, qu'il falloit l'abandonner à l'approche de l'ennemi, elle fut quittée le lendemain. On étoit trop éloigné du Maréchal Braun, pour en avoir des nouvelles, & comme il étoit important d'observer ses mouvemens de plus près, le Roi se mit à la tête de l'avant-garde, composée de 8 bataillons & de 20 escadrons, & s'avança à Tirmitz, où il apprit que le Maréchal Braun passeroit le lendemain l'Éger proche de Budin; c'étoit précisément le temps de l'approcher pour éclairer ses démarches, & de le combattre même, si l'occasion s'en présentoit. Dans la situation où se trouvoient les choses, les projets de ceux qui commandoient ces armées étoient si opposés, qu'il falloit nécessairement qu'ils en vinssent à une décision, soit que le Maréchal Braun voulût se frayer le passage en Saxe l'épée à la main, soit qu'il n'agît que par des détachemens. Le 30 l'armée du Roi le suivit sur deux colonnes; à peine l'avant-garde eut-elle gagné la croupe du Pascopol, qu'elle découvrit un camp dans la plaine de Lowositz; la droite s'en appuyoit à Wielhotta; Septembre.

Lowoſitz étoit devant ſon front; Sulowitz ſe trouvoit devant ſa gauche, dont l'extrémité ſe prolongeoit derrière l'étang de Schirkowitz. L'avant-garde pourſuivit ſa marche; elle délogea de Welmina quelques centaines de pandours; ils occupoient un poſte d'avertiſſement. Ce village eſt ſitué dans un baſſin entouré de rochers, dont la plupart ſont taillés en forme de pain de ſucre; cependant cette hauteur & le baſſin même dominent les plaines des environs. Le Roi fit avancer en diligence ſon infanterie, pour occuper les vignes & les débouchés du côté de la plaine de Lowoſitz. Les troupes arrivèrent vers les dix heures, & paſſèrent la nuit au bivouac à peu de diſtance derrière l'avant-garde, qui étoit poſtée vis-à-vis
Octobre. de l'ennemi. Le lendemain 1 d'Octobre on fut reconnoître dès la pointe du jour ce camp qu'on avoit découvert la veille; un brouillard épais étendu ſur la plaine empêcha de diſtinguer les objets. On voyoit comme à travers un crêpe la ville de Lowoſitz, & à côté, de la cavalerie en deux troupes, dont chacune paroiſſoit être de cinq eſcadrons. Sur cela on déploya l'armée; une colonne d'infanterie ſe

forma par la droite, l'autre par la gauche; la cavalerie se mit en seconde ligne; car le terrain, trop étendu pour la petite armée du Roi, l'obligea d'employer 20 bataillons pour sa première ligne, de sorte qu'il ne lui en resta qu'une réserve de 4. Les autres se trouvoient, ou à la garde des magasins, ou en détachemens. Le champ de bataille sur lequel les troupes du Roi se formèrent, alloit en s'élargissant par la gauche. Le penchant des montagnes vers Lowositz est couvert de vignes divisées en petits enclos de pierre à hauteur d'appui, qui distinguent les limites des propriétaires; Mr de Braun avoit garni ces enclos de pandours, pour arrêter les Prussiens; ce qui fit qu'à mesure que les bataillons de la gauche se formoient, ils s'engageoient avec l'ennemi aussitôt qu'ils entroient en ligne. Cependant ce feu étoit mal nourri, & comme les pandours ne faisoient pas une résistance vigoureuse, l'on se confirma dans l'opinion où l'on étoit, que ce détachement qu'on avoit vu la veille campé dans ces environs, se préparoit à la retraite, & que les pandours qui tirailloient dans ces vignes & les troupes de cavalerie répandues dans la plaine, étoient de-

ſtinés à faire l'arrière-garde des autres. Cela paroiſſoit d'autant plus plauſible, que l'on ne découvroit aucune trace d'une armée. On ſe trompoit fort dans ces ſuppoſitions; car les premières troupes qu'on avoit vues à Lowoſitz, étoient l'avant-garde de Mr de Braun. Les Autrichiens ignoroient la marche de l'armée du Roi, & n'en furent informés qu'en la voyant déboucher de Welmina; le Maréchal Braun en fut averti par le général qui commandoit ſon avant-garde; ſur quoi la nuit même il vint le joindre avec ſon armée à Lowoſitz. Le brouillard dont nous avons parlé, dura jusques vers les 11 heures, & ne ſe diſſipa tout à fait que lorsque l'action fut près de finir. En ſuppoſant toujours qu'on n'avoit à faire qu'à une arrière-garde, on fit tirer quelques volées de canon contre la cavalerie autrichienne; ce qui l'inquiéta & la fit changer de poſition & de forme à pluſieurs repriſes; tantôt elle ſe mettoit en échiquier, quelquefois ſur trois lignes, puis en ligne contigüe, quelquefois cinq ou ſix troupes tirant vers leur gauche diſparoiſſoient, bientôt après elles paroiſſoient plus nombreuſes qu'elles ne ſembloient être au commencement;

enfin ennuyé de cette manœuvre oiseuse, qui faisoit perdre le temps & n'avançoit point les affaires, le Roi crut qu'en faisant charger cette cavalerie par une vingtaine d'escadrons de dragons, cette arrière-garde seroit bien vîte dissipée, & le combat terminé. Surquoi les dragons descendirent des hauteurs, & se formèrent au bas sous la protection de l'infanterie prussienne; ils choquèrent & renversèrent tout ce qu'ils trouvèrent vis-à-vis d'eux. En poursuivant les fuyards, ils reçurent du village de Sulowitz en flanc & de front un feu de petites armes & d'artillerie qui les ramena à la position où ils s'étoient formés au pied des vignes. On jugea dès-lors qu'il ne s'agissoit plus d'arrière-garde, mais que le Maréchal Braun se trouvoit avec les Autrichiens vis-à-vis de l'armée. Le Roi voulut retirer sa cavalerie, pour la remettre en seconde ligne sur la hauteur; mais par des qui pro quo, malheureusement trop fréquens les jours de bataille, il arriva que tous les cuirassiers s'étoient joints aux dragons, & qu'avant que l'aide de camp pût leur apporter les ordres du Roi, s'abandonnant à leur impétuosité & au désir de se signaler, ils donnèrent pour la se-

conde fois; ils eurent bientôt culbuté la cavalerie ennemie, & quoiqu'ils reçuſſent le même feu qui avoit ramené les dragons à la première charge, ils pourſuivirent les Autrichiens jusqu'à trois mille pas; emportés par leur ardeur ils franchirent un foſſé large de 50 pieds, à trois cents pas au delà duquel un autre foſſé plus profond encore couvroit l'infanterie impériale. Mr de Braun fit auſſitôt jouer 60 pièces de ſes batteries contre la cavalerie pruſſienne, & la força de revenir ſe former de nouveau au pied de la montagne; ce qu'elle exécuta avec ordre, n'étant point pourſuivie. Le Roi ne voulant plus riſquer qu'elle ſe livrât à de pareilles ſaillies, la fit repaſſer en ſeconde ligne derrière ſon infanterie. Pendant que cette cavalerie revenoit, le feu de la gauche commençoit à devenir & plus vif & plus conſidérable: le Maréchal Braun vouloit changer l'état de la queſtion; ſe voyant ſur le point d'être aſſailli, il aima mieux attaquer lui-même. Dans cette vue il avoit fait filer 20 bataillons derrière Lowoſitz, qui s'étant gliſſés ſucceſſivement le long de l'Elbe vinrent ſoutenir les pandours qui ſe battoient dans les vignes, &

tâchèrent même de tourner le flanc gauche des Prussiens. L'infanterie les repoussa vigoureusement; elle força les enclos des vignes les uns après les autres, & descendant dans la plaine, elle poursuivit quelques bataillons ennemis, qui de frayeur se précipitèrent dans l'Elbe. Une autre troupe de fuyards se jeta dans les premières maisons de Lowositz, faisant mine de s'y défendre; alors quelques bataillons de la droite furent détachés, pour renforcer la gauche de manière que la gauche des Prussiens s'appuyât à l'Elbe, & dans cette disposition elle s'avança fièrement d'un pas déterminé sur Lowositz, sans que la droite de l'armée du Roi quittât la hauteur où elle étoit appuyée. Les grenadiers tirèrent dans les maisons par les portes & les fenêtres; ils y mirent enfin le feu, pour achever plus vîte; & quoique ces troupes eussent consumé toute leur poudre, cela n'empêcha pas que les régimens d'Itzenplitz & de Manteufel n'entrassent dans Lowositz la baïonnette baissée, & ne forçassent neuf bataillons tous frais, que Mr de Braun y avoit envoyés, à leur céder la place, & à prendre la fuite. Alors toutes les troupes de l'ennemi qui

avoient combattu dans cette partie, lâchèrent le pied, & cédèrent la victoire aux Prussiens. Le Roi ne put pas profiter de ce succès autant qu'il l'auroit souhaité, parce qu'il n'avoit proprement battu que l'aile droite des impériaux; ils occupoient encore le village de Sulowitz, & comme leur gauche se trouvoit postée derrière le fossé dont nous avons parlé, ils ne donnèrent point prise à la cavalerie prussienne. En même temps Mr de Braun fit faire un beau mouvement à ses troupes; il fit avancer quelques brigades de sa gauche qui n'avoient point combattu, dont il se servit pour couvrir ses troupes débandées, qui sortoient de Lowositz & s'enfuyoient en grand désordre. Il se retira la nuit, & fit occuper Leutmeritz par un détachement qui rompit le pont de l'Elbe qu'il avoit devant lui. Le Maréchal avec le gros de son armée reprit son camp de Budin, & détruisit tous les ponts de l'Éger, pour en empêcher le passage aux Prussiens. L'armée du Roi perdit en morts & blessés 1200 hommes à ce combat; Mrs de Quadt & de Luderitz, tous deux Généraux de bataille, y furent tués; on ne fit que 700 prisonniers, parmi lesquels

un Prince Lobkowitz, Général des impériaux. Si la cavalerie avoit pu être employée sur la fin de l'action, le nombre des prisonniers eût été bien plus considérable. Le Prince de Bévern fut détaché le lendemain avec 8,000 hommes à Schirkowitz, village situé à la droite de la position du Roi, à demi-chemin de Budin. Il envoya de son camp des partis le long de l'Éger, pour en reconnoître les passages, & plus encore pour donner de l'attention & causer de la jalousie à Mr de Braun, afin de le contenir par ces démonstrations, & l'empêcher de penser à secourir le Roi de Pologne & les troupes saxonnes. L'armée de Bohème s'en tint là; trop foible pour rien entreprendre contre l'ennemi, elle se contenta de l'observer. Le Roi ne pouvoit en effet agir offensivement. Pour donner vraiment de la jalousie à Mr de Braun, il falloit passer l'Éger, & dans ce cas le détachement des impériaux de Leutmeritz se trouvant derrière les Prussiens, étoit à portée de leur enlever leur magasin d'Aussig: de plus, en passant l'Éger on s'éloignoit trop de sa ligne de défense, & l'on se mettoit hors de portée d'envoyer en Saxe de prompts secours. Si l'on

ſe déterminoit à prendre Leutmeritz, loin de gagner par là, on ſe trouvoit dans un plus grand embarras, parce qu'on s'affoibliſſoit par la garniſon que demandoit cette ville, & que ne pouvant pas garnir les hauteurs qui l'environnent & qui la dominent, on auroit expoſé cette garniſon à être enlevée auſſitôt qu'attaquée. Toutes ces raiſons firent que le Roi fut obligé de ſe contenter d'avoir gagné une bataille au commencement de cette guerre, & qu'il borna ſes projets à empêcher que Mr de Braun ne fît des détachemens, ou, s'il en faiſoit, à pouvoir en envoyer de tout auſſi forts au ſecours du camp de la Saxe. L'armée pruſſienne de Bohème étoit de la moitié plus foible que celle des impériaux; mais les troupes étoient ſi bonnes, ſi bien diſciplinées, & les officiers ſi pleins de valeur, qu'elles ſe comptoient, ſi non ſupérieures, du moins égales à l'ennemi. Quelle que ſoit la bonne opinion qu'on a de ſoi-même, la ſécurité eſt toujours dangereuſe à la guerre, & il vaut mieux prendre des précautions ſuperflues, que de négliger les néceſſaires; & comme le nombre étoit du côté des Autrichiens, que d'ailleurs le Roi auroit pu ſe voir

obligé de faire des détachemens, il ordonna qu'on travaillât à élever quelques batteries, & à retrancher les parties les plus foibles de son camp; ces mesures se trouvèrent d'autant plus sages, qu'on apprit le 6 que Mr de Braun avoit détaché à la sourdine quelques régimens de son armée; que ce corps, taxé à 6,000 hommes, ayant passé par Raudnitz, s'avançoit vers Bœhmisch-Leippa, pour suivre de là la route qui mène en Saxe. Quoique ce détachement ne causât pas de grandes appréhensions, le Roi en avertit le Margrave Charles & le Prince Maurice demeurés en Saxe, & se mit à la tête d'un renfort de cavalerie, pour les mener au camp de Sédelitz, où il n'étoit resté que 30 escadrons; ce qui n'étoit pas suffisant pour arrêter les Saxons, surtout s'il avoient entrepris de percer du côté de Hohendorf & de Tœplitz. Sa Majesté partit le 13 de Lowositz avec 15 escadrons & arriva le 14 à midi à son armée, qu'elle trouva à Struppen, quartier que le Roi de Pologne avoit occupé durant tout le temps que les Saxons avoient été bloqués.

Les choses avoient entièrement changé de face en Saxe, depuis que le Roi avoit pris le

commandement de ſon armée en Bohême. La bataille de Lowoſitz avoit frappé la cour; elle n'eſpéroit que foiblement l'aſſiſtance des impériaux. Les troupes étant d'ailleurs menacées d'une diſette prochaine, les généraux ſaxons voulurent ſe frayer eux-mêmes un chemin à travers les Pruſſiens; leur projet étoit de ſe ſauver en paſſant l'Elbe, & ils tentèrent de jeter un pont à Wilſtedt; vis-à-vis de ce lieu ſe trouvoit une redoute pruſſienne, qui coula à fond quelques uns de leurs bateaux; ce qui dérangea leurs meſures. Ils changèrent alors de deſſein, & firent tranſporter leurs pontons à Halbſtadt, qu'ils regardoient comme l'endroit le plus propre & le plus convenable pour leur ſortie, ſurtout à cauſe des ſecours que Mr de Braun venoit de leur promettre de nouveau. Toutes les opérations que les armées firent alors dans ces contrées, ſe trouvoient ſi intimement liées avec la nature du terrain, que nous ſommes obligés pour l'intelligence du lecteur de lui en donner l'idée la plus nette que nous pourrons. Par la deſcription que nous avons faite du poſte de Pirna, on a pu juger de la force de ſon aſſiette; mais s'il étoit difficile de l'emporter, il

n'étoit pas moins difficile d'en ſortir. La plus naturelle, la plus aiſée de ſes iſſues eſt par Léopoldsheim; en deſcendant de leurs rochers, les Saxons prenoient, par Hermersdorf & Nœllendorf, le chemin de la Bohème. Ce n'eſt pas à dire qu'ils auroient forcé ce paſſage ſans perte; il y avoit toutefois apparence qu'ils auroient ſauvé une partie de leur monde. Tœplitz une fois gagné, ils ne rencontroient plus que de légers obſtacles, & perſonne ne pouvoit les empêcher de ſe joindre par Éger aux Autrichiens. Il y a toute apparence que les généraux ſaxons ne connoiſſoient pas les ſituations de Halbſtadt, de Burkersdorf, de Schandau, de Ziegenruck, & ſurtout qu'ils ignoroient la diſpoſition dans laquelle les Pruſſiens occupoient ces poſtes; ſans quoi ils ne ſe ſeroient jamais engagés dans une auſſi mauvaiſe affaire. Mr de Leſtwitz étoit poſté avantageuſement avec 11 bataillons & 15 eſcadrons entre Schandau & un village nommé Wendiſche Fehre. Mr de Braun, qui étoit entré en Saxe à la tête de ſon détachement, vint ſe camper vis-à-vis de lui. Les Autrichiens occupèrent les villages de Mitteldorf & d'Altendorf; mais trouvant Mr de Leſt-

witz plus fort qu'ils ne l'avoient prévu, ils n'eurent garde de l'attaquer. Mr de Braun ne pouvoit pas se porter sur Burkersdorf, dont une chaîne de rochers impraticables le séparoit; il ne trouvoit pas son compte à s'engager avec Mr de Leftwitz; & cependant, pour prêter la main aux Saxons du côté d'Altstadt, il étoit obligé de faire défiler son monde deux à deux par des chemins étroits vis-à-vis des Prussiens, & sous le feu de leurs petites armes. De tous ces différens partis il n'y en avoit aucun qu'un homme expérimenté, comme l'étoit Mr de Braun pût prendre sans risquer sa réputation; il aima donc mieux se tenir dans l'inaction, que de mener inutilement ses troupes à la boucherie. Du
Octobre. côté d'Altstadt, où les Saxons avoient résolu de passer l'Elbe, est à la rive droite de ce fleuve une petite plaine, dominée par le Lilienstein, rocher escarpé, qui en borne une partie; aux deux côtés de ce rocher se présentoient cinq bataillons prussiens, aux ordres de Mr de Retzow, derrière des abatis qui en forme de croissant alloient s'appuyer des deux côtés au coude que l'Elbe forme en cet endroit; cinq cents pas derrière ce poste 6 bataillons & 5

eſcadrons occupoient le défilé de Burkersdorf; derrière ce défilé ſe trouve une chaîne de rochers âpres & eſcarpés, nommé le Ziegenruck, qui embraſſant tout ce terrain, aboutit des deux côtés à l'Elbe. Pour percer de ce côté-là, les Saxons avoient donc trois poſtes à forcer conſécutivement, les uns plus redoutables que les autres. Ce fut néanmoins pour tenter leur évaſion de ce côté qu'ils commencèrent dès le onze d'Octobre à établir leurs ponts. Les Pruſſiens ſe gardèrent bien de les traverſer dans cet ouvrage. Leur deſcente de Tirmsdorf vers l'Elbe étoit aſſez praticable; mais lorsque leurs ponts furent achevés, & que de l'autre bord ils voulurent monter le rocher pour gagner la plaine d'Altſtadt, ils ne trouvèrent qu'un ſentier étroit qui ſervoit aux pêcheurs. Il fallut une demi-journée pour y faire paſſer deux bataillons; les pluies abondantes qui tombèrent, achevèrent d'abymer ce chemin; ils furent obligés d'abandonner leurs canons, qu'il étoit impoſſible de tranſporter à l'autre rive; ainſi toute leur artillerie reſta ſur les retranchemens qu'ils venoient de quitter. La lenteur de leur paſſage fut cauſe que la cavalerie, l'infanterie, le

bagage, l'arrière-garde de tout ce corps pêle-mêle & en désordre demeurèrent aux environs de Struppen. Le 13, avant le jour, le Prince Maurice d'Anhalt fut le premier averti de l'évasion des Saxons; l'armée prit sur le champ les armes, & se mettant sur sept colonnes, elle gravit encore avec peine contre ces rochers de Pirna, tout abandonnés qu'ils étoient de leurs défenseurs; les généraux la formèrent sur la crête de ces montagnes entre le Sonnenstein & Rottendorf. Mr de Ziethen avec ses housards attaqua aussitôt l'arrière-garde de l'ennemi, & la poussa jusqu'à Tirmsdorf; les compagnies franches, & les chasseurs prussiens se logèrent dans un bois proche de cette arrière-garde, d'où ils l'incommodèrent beaucoup par leur feu. Le Prince Maurice, qui survint, envoya le régiment de Prusse infanterie occuper une hauteur derrière les Saxons. A peine eut-on tiré deux coups de canon de cette colline, que les Saxons, surpris de recevoir du feu d'un endroit duquel ils n'en attendoient pas, & mis en désordre, prirent soudain la fuite; les housards se jetèrent sur le bagage, qu'ils pillèrent, & les chasseurs se glissèrent dans un bois voi-

sin

ſin de l'Elbe, d'où ils tirèrent ſur l'arrière-garde ſaxonne, qui achevoit de paſſer le pont. Ils perdirent alors entièrement la tête; ils coupèrent eux-mêmes les cables de leur pont; le courant l'entraîna jusqu'à Rathen, où les Pruſſiens le prirent. Le Prince Maurice fit auſſitôt camper les troupes ſur les hauteurs de Struppen; leur gauche alloit vers l'Elbe, & leur droite ſe prolongeoit derrière un ravin profond qui va ſe perdre du côté de Hennersdorf. Telle étoit la ſituation des choſes, lorsque le Roi arriva avec ſes dragons à Struppen. Les Saxons attendoient un certain ſignal dont ils étoient convenus avec les impériaux, pour attaquer de concert les Pruſſiens; ce ſignal ne ſe donna point; ce qui acheva de leur faire perdre toute eſpérance. Ils ne furent que trop convaincus alors en voyant la manière dont Mr de Retzow étoit poſté, qu'il leur étoit impoſſible de ſe faire jour eux-mêmes. D'un autre côté le Roi de Pologne, qui s'étoit réfugié au Kœnigſtein, preſſoit de là vivement ſes généraux d'attaquer Mr de Retzow à Lilienſtein, & le Comte Rutowsky lui remontroit à ſon tour avec force l'inutilité de cette entrepriſe, qui mèneroit

à une effuſion de ſang & à un maſſacre dont après tout le Roi ne pourroit tirer aucun avantage. Mr de Braun ſe trouvoit dans un cas auſſi embarraſſant, mais moins fâcheux; il avoit devant lui un corps de troupes pruſſiennes, ſupérieur en nombre; & comme toute communication lui étoit coupée avec le Kœnigſtein, qu'il rencontroit des empêchemens phyſiques dans toutes les entrepriſes qu'il pouvoit former pour dégager les Saxons, & qu'il avoit à craindre que ces troupes ſe rendant priſonnières à ſon inſu, il n'eût auſſitôt toute l'armée pruſſienne ſur les bras, il jugea la ſituation de l'armée ſa-
Octobre. xonne déſeſpérée, & ne penſant plus qu'à ſauver ſon propre détachement, il ſe retira le 14 en Bohème. Les houſards pruſſiens le ſuivirent; Mr de Warneri battit ſon arrière-garde & paſſa 300 grenadiers cravates au fil de l'épée. Cette entrepriſe ſi mal exécutée donna lieu aux reproches les plus injurieux que ſe firent les généraux ſaxons & les généraux autrichiens; ils avoient tort les uns & les autres. Le général ſaxon qui avoit fait le projet de cette évaſion, étoit le ſeul coupable; il avoit ſans doute conſulté des cartes fautives; il n'a-

voit jamais été sur les lieux, dont la situation lui étoit inconnue; car quel homme sensé choisira pour sa retraite un défilé qui passe par des rochers escarpés dont l'ennemi est le maître? Ces lieux tout-à-fait contraires par leur position aux manœuvres que les Autrichiens & les Saxons avoient dessein d'y faire, furent les vraies causes des malheurs que ces derniers y éprouvèrent; tant l'étude du terrain est importante, tant la situation des lieux décide des entreprises militaires & de la fortune des États. Le Roi de Pologne fut du haut du Kœnigstein spectateur de la situation déplorable où se trouvoient ses troupes, manquant de pain, entourées d'ennemis, & ne pouvant pas même par une résolution désespérée se faire jour aux dépens de leur sang, parce que toute ressource leur étoit ôtée; pour ne les point voir périr de faim & de misère, il fut obligé de consentir qu'elles se rendissent prisonnières de guerre, & qu'elles missent bas les armes.

Le Comte Rutowsky fut chargé de dresser cette triste capitulation. Tout ce corps se rendit, & les officiers s'engagèrent sur leur honneur à ne plus servir contre les Prussiens durant cette

guerre; comme on comptoit sur leur parole, on les relâcha. Pour ne point humilier un ennemi vaincu, le Roi fit rendre au Roi de Pologne les drapeaux, les étendards & les timbales qui appartenoient à ses troupes; il consentit aussi d'accorder la neutralité à la forteresse de Kœnigstein. Mais dans le temps même qu'il tâchoit d'adoucir le sort du Roi de Pologne, celui-ci concluoit en secret un traité avec l'Impératrice Reine, par lequel il lui cédoit, moyennant un certain subside, 4 régimens de dragons & 2 pulks d'ulans, qu'il entretenoit en Pologne: ces procédés ne servoient qu'à justifier la conduite que les Prussiens avoient tenue jusqu'alors. Le Roi de Pologne, dégoûté de la guerre plus que jamais après la scène qui venoit de se passer, demanda le libre passage pour sa personne, afin d'aller s'établir en Pologne; non seulement on le lui accorda, mais on poussa l'attention jusqu'à faire retirer toutes les troupes prussiennes qui se trouvoient sur son passage, pour dérober à sa vue des objets qui ne pouvoient que lui faire de la peine; il partit le 18 avec ses deux fils & son ministre pour Varsovie.

L'armée saxonne qui venoit de se rendre, consistoit en 17,000 têtes; l'artillerie qu'on prit, passa 80 pièces de canon. Le Roi distribua ces troupes, & en forma vingt nouveaux bataillons d'infanterie; mais il commit la faute de n'y point mêler de ses sujets, à l'exception des officiers, qui étoient tous de ses États; cette faute influa dans la suite sur le peu d'usage qu'on tira de ces régimens, & sur les mauvais services qu'ils rendirent. Après la reddition des Saxons le Roi retourna en Bohème, pour en retirer son armée. Le Maréchal Keith quitta le 25 le camp de Lowositz, & se replia sur Linay, sans que l'ennemi le suivît; le régiment d'Itzenplitz, qui gardoit un gué de l'Elbe au village de Solesel, fut attaqué cette nuit même & se défendit si bien, que non content de repousser l'ennemi, il lui fit encore des prisonniers; de Linay l'armée continua paisiblement sa marche par Nœllendorf, Schœnwalde, Gishubel, & arriva le 30 en Saxe; le Roi la fit cantonner entre Pirna & les frontières de la Bohème.

En même temps que l'armée du Roi entroit en Saxe, le Maréchal de Schwérin quittoit les

environs de Kœnigsgrætz & ſe retiroit en Siléſie. Comme il étoit en marche vers Skalitz, il fut ſuivi par quelques milliers de Hongrois, qui harceloient ſon arrière-garde. Le Maréchal, qui n'entendoit pas raillerie, ſe mit à la tête d'une partie de ſa cavalerie, fondit bruſquement ſur eux, les défit, & les pourſuivit jusqu'à Smirſitz; après quoi il reprit tranquillement ſa marche, & ſe trouva avec ſon armée le 2 de Novembre ſur la frontière de la Siléſie.

Novembre.

La tranquillité dans laquelle ſe tinrent les ennemis, permit de faire entrer de bonne heure les troupes dans leurs quartiers; on forma le cordon pour les quartiers d'hiver. Le Prince Maurice eut le commandement de la diviſion qu'on envoya à Chemnitz & à Zwickau, d'où il envoya des détachemens pour garder les gorges de la Bohême, & fit retrancher les poſtes d'Auſche, d'Oelsnitz, & du Basberg: Mr de Hulſen commandoit les brigades de Freyberg & de Dippoldiswalde, & tenoit les poſtes de Sayda, de Frauenberg, & d'Einſidel. Le Roi confia à Mr de Zaſtrow la gorge de Gishubel, & le paſſage de Hœhlendorf; de là en paſſant l'Elbe, le cordon prenoit de Dresde par Bi-

ſchoſswerda jusqu'à Bautzen, où une tête de 10 bataillons & d'autant d'eſcadrons étoit prête à porter des ſecours où le beſoin le demanderoit. Mr de Leſtwitz ſe tenoit à Zittau avec 6 bataillons; pour aſſurer ſa communication, il avoit des détachemens à Hirſchfelde, Oſtritz, & Marienthal. Le prince de Bévern avoit les poſtes de Gœrlitz & de Lauban ſous ſes ordres, avec 10 bataillons & 15 eſcadrons. Mr de Winterfeld & le Prince de Wurtemberg, qui allèrent avec un détachement en Siléſie, continuoient le cordon, en prenant de Greiffenberg & Hirſchberg, à Landshut & Friedland. Mr de Fouquet couvroit le comté de Glatz; un autre corps de l'armée du Maréchal de Schwérin hiverna du côté de Neuſtadt, & ſervit à couvrir la haute Siléſie contre les incurſions que les impériaux auroient pu y faire de la Moravie.

Ce fut dans cette diſpoſition que les troupes pruſſiennes paſſèrent l'hiver de 1756 à 1757.

CHAPITRE V.

De l'hiver de 1756 à 1757.

L'invasion des Prussiens en Saxe causa une vive sensation en Europe ; plusieurs cours n'en savoient pas les raisons, ou ne voulant pas même les connoître, blâmoient & désapprouvoient la conduite du Roi. Le Roi de Pologne crioit contre la violence des Prussiens ; ses ministres dans les cours étrangères exagéroient les maux de la Saxe, envenimoient & calomnioient les démarches les plus innocentes du Roi. Ces clameurs retentissoient à Versailles, à Pétersbourg, & par toute l'Europe. Le Roi de France étoit déjà piqué de ce que le Roi de Prusse, au lieu de renouveler le traité de Versailles, venoit de conclure avec le Roi d'Angleterre l'alliance de Londres. D'un côté les ministres autrichiens aigrissoient l'esprit de la nation françoise, pour l'entraîner dans la guerre d'Allemagne ; d'un autre on se servoit des larmes de la Dauphine pour émouvoir la com-

paſſion de Louis XV, afin qu'il prît le parti du Roi de Pologne. Le Roi très-Chrétien ſe rendit à d'auſſi vives ſollicitations, & réſolut de porter la guerre en Allemagne. Il ne ſuſpendit les effets de cette démarche que pour la colorer par un prétexte apparent & naturel; Mr de Broglio, Ambaſſadeur de France en Saxe, eut ordre de le fournir, en donnant lieu aux Pruſſiens d'inſulter à ſon caractère. C'étoit l'homme le plus propre qu'on pût choiſir pour brouiller des cours. La commiſſion dont il étoit chargé, donna lieu à la conduite bizarre qu'il tint pendant que les Saxons étoient bloqués dans leur camp de Pirna; il étoit demeuré à Dresde; il voulut à différentes repriſes ſe rendre à Struppen auprès du Roi de Pologne; quoique cela fût généralement défendu, il voulut forcer les gardes, pour s'attirer des violences de leur part; il eſſaya inutilement de paſſer la chaîne des vedettes; on lui oppoſa, toutes les fois qu'il tenta de le faire, tant de politeſſe & tant de fermeté, qu'il ne put ſe rendre auprès du Roi de Pologne, ni trouver un prétexte léger pour brouiller le Roi de Pruſſe & le Roi de France. Cela impatienta la cour de Ver-

failles, qui ſans chercher d'autres détours renvoya Mr de Knyphauſen, Miniſtre pruſſien à Paris, & rappela Mr de Valori qui réſidoit à Berlin. Cette démarche d'éclat obligea le Roi, à ſon retour de Bohême, de faire ſignifier à Mr de Broglio à Dresde, où le Roi établiſſoit ſon quartier, que toute intelligence venant d'être rompue entre les deux coufs par le rappel des miniſtres, il n'étoit plus ſéant qu'un Ambaſſadeur de France réſidât dans un lieu où ſe trouvoit Sa Majeſté, & qu'il n'avoit qu'à ſe préparer à partir inceſſamment pour aller trouver le Roi de Pologne, auprès duquel il étoit accrédité. Mr de Broglio reçut cette déclaration avec cet air de dignité & de hauteur que les miniſtres françois ſavent prendre lorsqu'ils ſe ſouviennent des belles années de Louis XIV. Cependant il n'en partit pas moins promptement pour Varſovie. La cour de Verſailles, qui vouloit la rupture, & qui ayant perdu de vue le point fixe de ſa politique de pouſſer la guerre par mer contre les Anglois, ne ſe conduiſoit que par ſes caprices & des impulſions étrangères, déclara qu'elle regardoit l'invaſion des Pruſſiens en Saxe comme une violation de la paix de

Weſtphalie, dont elle étoit garante; elle crut le prétexte de cette garantie ſuffiſant pour ſe mêler de cette guerre, & pour y entraîner même les Suédois. L'Abbé de Bernis, qui avoit été le promoteur de l'alliance conclue avec la maiſon d'Autriche, reçut le poſte qu'avoit eu Mr Rouillé, & devint Miniſtre des affaires étrangères. Enfin l'impétuoſité françoiſe, qui pouſſe l'eſprit de cette nation d'un extrême à l'autre, l'inconſéquence des miniſtres, l'animoſité dont le Roi de France étoit déjà rempli contre le Roi de Pruſſe, la nouveauté & la mode, accréditèrent tellement à la cour cette alliance des Autrichiens, qu'on la conſidéroit comme un chef-d'œuvre de politique. Les miniſtres impériaux étoient ſeuls à la mode; & ils ſe ſervirent ſi adroitement de l'influence qu'ils avoient dans le conſeil de Louis XV, qu'au lieu de 24,000 hommes d'auxiliaires que la France étoit obligée de donner à l'Impératrice Reine, ils intriguèrent ſi bien, que le printemps ſuivant 100,000 François paſſèrent le Rhin. Bientôt les Suédois furent ſommés par le miniſtère de Verſailles de remplir la garantie du traité de Weſtphalie; le ſénat de cette nation

étoit depuis long-temps aux gages de la France. Quoique les conſtitutions du royaume défendent en termes exprès & poſitifs de ne point déclarer la guerre ſans le conſentement des trois ordres qui forment la diète ou les États généraux, les partiſans de la France violèrent cette loi fondamentale, & paſſant par deſſus toutes les formalités uſitées en pareils cas, ils adoptèrent aveuglément les meſures que le Roi de France leur preſcrivoit. Pendant que la cour de Verſailles préparoit ſi laborieuſement les moyens de bouleverſer l'Allemagne, un fou penſa cauſer une révolution en France; c'étoit un fanatique obſcur, qui ayant ſervi en qualité de domeſtique dans un couvent de Jéſuites en Flandre, ſe propoſa d'aſſaſſiner Louis XV. Ce malheureux, nommé Damiens, ſe rendit à Verſailles, pour y épier le moment d'exécuter ſon abominable projet. Un ſoir que le Roi devoit partir pour Choiſi, cet inſenſé ſe gliſſe dans la foule, approche du Roi par derrière, & lui plonge ſon couteau dans le côté. Il fut arrêté ſur le champ; la bleſſure du monarque fut trouvée légère; le parlement ſe ſaiſit du coupable; les priſons furent remplies de perſonnes

qu'il avoit chargées par ſes dépoſitions, mais qui étant innocentes recouvrèrent la liberté; & jusqu'à préſent le public n'a été inſtruit que vaguement des motifs qui ont porté ce monſtre à cet attentat atroce. La cour de Vienne, qui agiſſoit ſi puiſſamment à Verſailles, n'étoit pas moins diligente à intriguer chez les autres puiſſances de l'Europe; elle dépeignoit à Pétersbourg l'entrée des Pruſſiens en Saxe ſous les couleurs les plus noires; c'étoit une injure faite à la Ruſſie; c'étoit braver les forces de cet empire; c'étoit un mépris manifeſte des garanties que l'Impératrice Éliſabeth avoit données au Roi de Pologne de ſon électorat. Pour appuyer ces inſinuations, les Autrichiens prodiguoient à Pétersbourg les calomnies contre la Pruſſe, & les ſommes d'argent qu'ils y répandoient, ne furent pas inutiles à leur deſſein. Pour hâter la marche des troupes ruſſes, l'Impératrice Reine promit de payer annuellement un ſubſide de deux millions d'écus à l'Impératrice Éliſabeth; cette ſomme étoit proprement payée par la France; c'étoit l'évaluation du contingent qu'elle devoit à l'Autriche, qui par ce ſubſide engageoit la Ruſſie à déclarer la guerre à la Pruſſe.

Cependant les miniſtres de l'Impératrice Reine ne travailloient pas avec moins de zèle à Ratisbonne pour engager dans ces troubles les États de l'Empire; de leur côté les François intimidèrent la diète par leurs menaces au point, qu'elle ſouſcrivit aveuglément aux volontés de la cour de Vienne: il fut réſolu par les concluſions de cette diète que le St Empire formeroit une armée d'exécution, qui s'avanceroit tout droit dans l'électorat de Brandebourg. Le commandement de cette armée fut décerné au Prince de Hildbourghauſen, Maréchal au ſervice d'Autriche. Alors le fiſcal de l'Empire ſe mit ſur les rangs; il avança que les Rois de Pruſſe & d'Angleterre devoient être mis au ban de l'Empire: quelques princes repréſentèrent que ſi autrefois l'Électeur de Bavière avoit été condamné à ce ban, cela ne s'étoit fait qu'après ſa défaite à la bataille de Hœchſtædt, & que dès que les armées impériales en auroient gagné de pareilles, il ſeroit libre à chacun de procéder contre les deux Rois. La France comprit que ſi l'on ſe précipitoit à publier cet arrêt, la cour de Vienne commettroit ſa dignité, & qu'il y au-

roit à craindre de plus, que les deux Rois & leurs adhérens ne ſe ſéparaſſent entièrement du ſaint Empire romain; ils firent toutes ces repréſentations à Vienne, & conſeillèrent à la Reine d'attendre les ſuccès de la fortune, pour penſer enſuite aux meſures ultérieures qu'elle auroit à prendre. Quoique cet avis prévalût, cela n'empêcha pas le fiſcal d'agir avec une indécence & une groſſièreté inſupportables contre des Rois, envers lesquels des ennemis même obſervent communément des procédés honnêtes & reſpectueux. Il auroit été difficile de répondre aux écrits injurieux & amers de cette diète, ſi Mr de Plotho, Miniſtre du Roi à Ratisbonne, n'eût pas eu le talent & l'adreſſe de tremper ſa plume dans le même fiel. Le ſtyle de la cour impériale n'étoit pas plus doux; on le diſtinguoit néanmoins des écrits du fiſcal par des inſolences pleines de fierté & par quelque choſe de plus piquant, mêlé d'arrogance & de hauteur. Le Roi indigné contre ces procédés, fit inſinuer à l'Impératrice qu'on pouvoit être ennemi ſans ſe dire des injures, qu'il ſuffiſoit aux ſouverains de vider leurs débats par l'épée, ſans proſtituer leur dignité par des

écrits en ſtyle des halles: ces remontrances furent long-temps vaines, & n'acquirent du poids qu'après le gain de quelques batailles.

Tandis que toute l'Europe s'armoit contre le Roi de Pruſſe & de la Grande Bretagne, l'Angleterre ſe trouvoit dans une ſubverſion générale, qui engourdiſſoit le gouvernement, & ſeroit devenue préjudiciable aux interêts de la nation, ſi des changemens ſurvenus à propos n'avoient encore à temps redreſſé les choſes. Les diſſenſions domeſtiques qui agitoient l'intérieur de l'État, étoient fomentées par le Duc de Cumberland, qui ſe flattoit de parvenir à remplir de ſes créatures les premiers poſtes; c'étoit lui qui avoit ſoulevé la nation contre les François; c'étoit lui qui avoit allumé la guerre, dans l'eſpérance que le miniſtère ne pourroit pas ſe ſoutenir en un temps de trouble. Les premières entrepriſes des Anglois tournèrent ſi mal, qu'ils perdirent Port-Mahon; ce fut-là le prétexte dont ſe ſervit le parti de ce prince, pour taxer le Duc de Newcaſtle de malhabileté. A l'ouverture du parlement les eſprits s'échauffèrent, l'animoſité des partis redoubla, & tant de reſſorts furent mis

L'hiver de 1756 à 1757.

en

en œuvre par les intrigues du Duc de Cumberland, que le Duc de Newcaſtle, fatigué par la faction plutôt que vaincu, réſigna ſes emplois; le parti de Cumberland triomphant, fit donner les ſceaux au Sr Fox, créature du prince. Cependant ce nouvel arrangement ne put ſe ſoutenir; Mr Fox quitta de lui-même cette place qu'on lui avoit fait obtenir par tant d'intrigues, & le Duc de Newcaſtle rentra dans ſes charges. Ces déplacemens de miniſtres n'auroient cependant pas tiré à conſéquence, s'il n'en avoit réſulté une eſpèce d'inaction & de léthargie dans les affaires; les miniſtres & les grands étoient plus occupés de l'intérêt de leurs factions, que des meſures à prendre contre la France. Plus animés contre leurs compétiteurs que contre les ennemis de la nation, ils ne prenoient aucune meſure pour la campagne prochaine. Perſonne ne penſoit à former des projets pour la guerre de mer jusqu'alors malheureuſe, encore moins pour la guerre qui étoit ſur le point d'embraſer l'Allemagne. Ce qui intéreſſoit le plus le Roi dans ce moment, c'étoit de faire prendre aux Anglois des meſures relatives à la guerre du con-

tinent; & comme il prévoyoit en gros sur quoi pourroient rouler les opérations de l'armée françoise dans l'Empire, il envoya au Roi d'Angleterre un projet qu'il avoit dressé pour la défense commune de l'Allemagne. Ce mémoire rouloit sur les points suivans: il proposoit de maintenir Wésel, pour en faire la place d'armes des alliés, par où l'on restoit le maître de passer le Rhin; il demandoit qu'on assemblât l'armée en un lieu convenable derrière la Lippe entre Wésel & Lippstadt; cette position donnoit l'avantage de porter les troupes selon le besoin, soit vers le Rhin, soit vers le Wéser. De plus, si les François marchoient en Hesse, l'armée de la Lippe, en s'avançant vers Francfort, les obligeoit à quitter prise, & en attendant que les opérations auroient éloigné du Rhin l'armée alliée, la forteresse de Wésel auroit assez occupé les François, pour donner le temps de venir à son secours; d'ailleurs, tant que cette place tenoit, il n'étoit pas à présumer que les troupes françoises du bas Rhin s'enfonçassent trop dans la Westphalie. Le Roi d'Angleterre, qui s'étoit peu appliqué à ces sortes de matières, lut le projet sans en

comprendre l'importance, & comme il y étoit queſtion de ſoutenir Wéſel, il ſe défia des raiſons dont le Roi de Pruſſe ſe ſervoit; il avoit en revanche une confiance entière en ſes miniſtres de Hanovre, qui ne ceſſoient de lui repréſenter qu'il falloit ſe borner à la défenſe du Wéſer. Cette idée étoit fauſſe en tout ſens, parce que le Wéſer eſt presque généralement guéable & que ſa rive oppoſée à l'électorat de Hanovre domine l'autre, de ſorte que la nature n'a pas voulu, quoi qu'en pût dire Mr de Munchhauſen, que jamais général habile ſe ſervît de cette rivière dans le ſens qu'il propoſoit. Son avis prévalut néanmoins, & tout ce qu'on put obtenir du Roi d'Angleterre, fut qu'il conſentît à faire repaſſer les troupes hanovriennes & heſſoiſes en Allemagne. Le manque d'harmonie entre le Roi, les Anglois, & les Hanovriens mit le premier dans le cas de prendre des meſures différentes de celles qu'il avoit imaginées pour le duché de Clèves & la fortereſſe de Wéſel; obligé d'abandonner cette place, il donna des ordres pour qu'on ruinât une partie des ouvrages; il fit tranſporter par mer à Magdebourg la nombreuſe artillerie qui

garniſſoit les remparts; & la garniſon eut ordre d'évacuer la ville, & de ſe retirer à Bielefeld, pour ſe joindre au printemps à l'armée alliée, qui devoit s'y aſſembler ſous les ordres du Duc de Cumberland. Après la preuve que les miniſtres de Hanovre avoient donnée du crédit qu'ils avoient ſur l'eſprit du Roi d'Angleterre, il étoit clair que pour aller à la ſource d'où partoient les réſolutions, il falloit s'adreſſer à eux. On avoit tout à craindre pour l'armée du Duc de Cumberland, moins commandée par ce prince que par un tas de juriſconſultes qui n'avoient jamais vu de camp, ni lu de livre qui traitât de l'art militaire, mais ſe croyoient égaux aux Marlborough & aux Eugène. Les interêts du Roi étoient trop liés avec ceux du Roi d'Angleterre, pour qu'il vît de ſang froid le mauvais parti qu'on alloit prendre; ſe flattant de le prévenir, il envoya Mr de Schmettau à Hanovre. Ce Général fit à ces magiſtrats préſomptueux & ignorans les repréſentations les plus énergiques, pour les faire renoncer au projet de campagne qu'ils avoient formé; il leur en démontra les défauts; il leur en prédit les conſéquences, mais le tout en vain; s'il

leur avoit parlé arabe, ils l'auroient tout autant compris. Ces miniſtres, dont l'eſprit étoit reſſerré dans une ſphère étroite, ne ſavoient pas aſſez de dialectique pour ſuivre un raiſonnement militaire; leur peu de lumières les rendoit méfians, & la crainte d'être trompés dans une matière qui leur étoit inconnue, augmentoit l'opiniâtreté naturelle avec laquelle ils ſoutenoient leurs opinions: toutes ces raiſons rendirent la miſſion de Mr de Schmettau infructueuſe.

Les François, plus fins qu'eux, leur avoient perſuadé fermement qu'ils ne vouloient que traverſer leur pays, que leur projet de campagne n'étoit calculé que contre le Roi de Pruſſe; qu'en un mot ils vouloient aſſiéger Magdebourg, & que pourvu que les Hanovriens ſe tinſſent ſpectateurs tranquilles de cette ſcène durant le cours des opérations de la campagne, leur pays ſeroit épargné, & leurs perſonnes en conſidération. Ces miniſtres furent la dupe de leur crédulité, & les François les punirent de la perfidie qu'ils vouloient commettre envers le Roi de Pruſſe, comme on le verra dans le récit de la campagne prochaine.

Pendant que toutes ces négociations agitoient l'Europe, le Roi étoit à Dresde, où la Reine de Pologne lui donnoit d'autres embarras. Cette princeſſe, en faiſant complimenter tous les jours le Roi par ſon grand Maître le Comte de Queſtenberg, en lui prodiguant des aſſurances d'amitié, entretenoit des intelligences ſecrètes avec les généraux autrichiens, & les avertiſſoit de tout ce qu'elle étoit à portée d'apprendre. Ces menées donnèrent lieu aux précautions que l'on prit pour découvrir la correſpondance. Comme on fouilloit exactement aux portes tous les ballots, toutes les marchandiſes & les paquets qui venoient de Bohème, on ouvrit un jour une caiſſe de boudins adreſſés à Madame Ogilvi, grande Maîtreſſe de la Reine, qui avoit des terres aux environs de Leutmeritz; en examinant ces boudins on les trouva tous farcis de lettres. Cette découverte rendit la cour plus retenue dans ſes correſpondances. Cependant le même train continuoit toujours, avec la différence qu'on s'y prenoit avec plus de fineſſe. Ce n'étoit pas à quoi ſe bornoit la mauvaiſe volonté de la Reine; car elle envoyoit des émiſſaires dans

toutes les garniſons où le Roi formoit ces régimens nouvellement levés des Saxons pris au Lilienſtein; elle les faiſoit exciter à la ſédition, à la révolte & à la déſertion. Elle en débaucha beaucoup, & fut cauſe qu'au commencement de la campagne des corps entiers ſe ſoulevèrent & paſſèrent du côté des ennemis. Le deſſein du Roi de Pologne & de ſes alliés étoit de rétablir ces corps en Hongrie, pour les mettre ſur le pied où ils étoient avant que les Pruſſiens les priſſent: ils aſſemblèrent des ſoldats; mais manquant d'officiers, ils eurent recours à un moyen dont l'hiſtoire ne fournit aucun exemple de la part de princes laïques. On diſpenſa les officiers ſaxons de la parole d'honneur qu'ils avoient donnée aux Pruſſiens de ne plus ſervir contre eux, & pluſieurs officiers furent aſſez lâches pour obéir. Dans des ſiècles d'ignorance on trouve des papes qui relevoient les peuples du ſerment de fidélité qu'ils avoient prêté à leurs ſouverains, on trouve un Cardinal Julien Céſarini qui oblige un Ladislas Roi de Hongrie à violer la paix qu'il avoit jurée à Soliman. Ce crime, qui autoriſa le parjure, n'avoit été que celui de quelques pontifes

ambitieux & implacables, mais jamais celui des Rois, chez lesquels on devroit retrouver la bonne foi, fût-elle bannie du reste de la terre. Si j'insiste sur de pareils traits, c'est qu'ils caractérisent l'esprit d'animosité & l'acharnement opiniâtre qui régnoient dans cette guerre, & qui la distinguent de toutes les autres. Cependant la France & l'Autriche ne retirèrent pas de ces régimens saxons les services qu'ils en attendoient; ils en furent pour leur argent & pour leur dispense.

Dans cette effervescence générale les troupes ennemies ne furent pas plus tranquilles dans leurs quartiers que les négociateurs ne l'étoient pour leurs intrigues. Les corps que le Roi avoit en Lusace, furent les plus exposés aux entreprises qu'on forma contre eux. Cette province fait du côté de Zittau une espèce de pointe qui s'enfonce en Bohème & va toujours en se rétréciſſant. Les Autrichiens environnèrent cette partie de la Saxe par de gros détachemens qu'ils avoient à Friedland, à Gabel, & à Rombourg. Ces détachemens, commandés par de jeunes officiers qui cherchoient avec ardeur les occasions de se distinguer, furent pres-

que pendant tout l'hiver en campagne. Le Prince de Lœwenſtein étoit à la tête de l'un, & Mr de Laſcy, fils du Maréchal, qui avoit ſervi avec diſtinction en Ruſſie, conduiſoit l'autre. Ils entreprirent tantôt ſur le poſte d'Oſtritz, tantôt ſur celui de Hirſchfeld ou de Marienthal, & quoiqu'ils ne parvinſſent point à ſurprendre les officiers pruſſiens qui défendoient ces poſtes, ils tuèrent toutefois du monde inutilement. Mr de Blumenthal, Major au régiment Henri, perdit la vie dans une occaſion pareille, & pluſieurs ſoldats, dont on auroit pu tirer de meilleurs ſervices, y périrent. Le corps de Mr de Leſtwitz à Zittau, celui du Prince de Bévern à Gœrlitz, furent fatigués par des alertes perpétuelles; étant obligés d'envoyer des ſecours tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, l'inquiétude & l'activité des Autrichiens les tinrent continuellement ſur pied & en action. Mais les ennemis ſe fortifièrent dans ces environs des troupes de Flandre qui venoient joindre leur armée; à la longue la partie ſeroit devenue inégale, & comme il falloit néceſſairement des rènforts aux Pruſſiens, pour qu'ils ſe ſoutinſſent en Luſace, le Roi y fit avancer la réſerve qui

jusqu'alors avoit occupé en Poméranie la partie de cette province la plus voiſine de la Pruſſe. D'abord la deſtination de ces troupes avoit été de joindre le Maréchal de Lehwald, pour le mettre plus en état de réſiſter à l'armée des Ruſſes; mais le beſoin le plus preſſant l'emporta ſur celui qu'on ne voyoit que dans l'éloignement; il falloit conſidérer qu'en partageant avec trop d'égalité l'armée en trois corps, aucun des trois ne ſeroit aſſez fort pour frapper un coup vigoureux & déciſif; au lieu qu'en raſſemblant une groſſe maſſe en Saxe, on pouvoit eſpérer de remporter dès le commencement de la campagne un avantage aſſez conſidérable ſur les impériaux, pour que leurs alliés en fuſſent étourdis, & que même quelques uns d'eux ſe déſiſtaſſent des deſſeins de guerre & de conquête qu'enfantoit leur ambition.

Les régimens pruſſiens qui venoient de la Poméranie arrivèrent vers le milieu de Mars à Gœrlitz; on les employa à fortifier les poſtes qui n'étoient pas aſſez garnis de troupes, & depuis qu'ils furent en Luſace, les ennemis ſe tinrent tranquilles.

Vers ce temps-là le Roi fit un tour en Siléſie, pour s'aboucher avec le Maréchal de Schwérin; ils ſe virent à Haynau. On y arrêta le projet de la campagne prochaine, & l'on prit les meſures les plus juſtes pour en dérober la connoiſſance à l'armée même; après quoi le Roi retourna en Saxe, & tout s'y prépara, ainſi qu'en Siléſie, à exécuter ces deſſeins auſſitôt que la ſaiſon & les arrangemens relatifs aux ſubſiſtances pourroient le permettre.

CHAPITRE VI.

Campagne de 1757.

Les troupes pruſſiennes entrèrent en cantonnement ſur la fin de Mars; elles étoient partagées en quatre corps différens. Le Prince Maurice commandoit aux environs de Zwickau; le Roi avec le gros de l'armée ſe tenoit entre Dresde, Pirna, Gishubel & Dippoldiswalde; le Prince de Bévern avoit raſſemblé aux environs de Zittau le corps qui avoit hiverné Avril.

en Luſace, & le Maréchal de Schwérin s'étoit avancé avec ſon armée ſur les frontières de la Bohème entre Glatz, Friedland, & Landshut. Le projet de campagne qu'on avoit formé, étoit que ces quatre corps pénétrant à la fois en Bohème, arrivaſſent par différentes directions à Prague, qui leur ſerviroit de point de ralliement. On pouvoit ſe promettre que ce grand mouvement jeteroit une confuſion étonnante dans les différens corps des ennemis répandus dans leurs quartiers; on pouvoit eſpérer d'en ſurprendre quelques uns & d'avoir occaſion d'engager des affaires particulières avec les autres, pour en faire périr une partie en détail; ce qui donneroit un aſcendant & une ſupériorité aux Pruſſiens pour le reſte de la campagne; & pourroit les mener à une action déciſive, dont le ſuccès fixeroit le ſort de cette guerre. Rien n'étoit plus important que de cacher ce projet, il ne pouvoit réuſſir qu'en en dérobant la connoiſſance & le ſoupçon même aux ennemis, & à la cour de Saxe, qui trahiſſoit les Pruſſiens, & à l'armée, pour que l'imprudence ne le divulguât pas. Afin d'en impoſer également à tout le monde, on fit for-

tifier & palliſſader la ville de Dresde, pour la mettre en état de défenſe. Le Roi choiſit en même temps un certain nombre de camps avantageux à l'entour de Dresde, comme s'il ſe préparoit à une guerre défenſive. Ces camps furent marqués à Cotta, Maxen, Poſſendorf, au Windberg & à Moren. Les chaſſeurs ſaxons qu'on y employa, n'eurent rien de plus preſſé que d'en avertir la cour, & la Reine de Pologne ne manqua pas auſſitôt d'en informer les généraux autrichiens. On ne s'en tint pas uniquement à ces fauſſes démonſtrations, & pour endormir davantage les généraux ennemis, on fit quelques foibles incurſions en Bohême, comme ſi l'on vouloit ſe venger par là des partis que les ennemis avoient envoyés pendant l'hiver en Luſace, pour inquiéter les Pruſſiens. Dans cette vue le Prince Maurice fit une courſe vers Éger; le Maréchal Keith entreprit à Schlukenau un détachement autrichien, qui ne l'attendit pas; le Prince de Bévern ſurprit à Bœhmiſch Friedland 400 fantaſſins & pandours, qui ſe rendirent priſonniers. Toutes ces petites entrepriſes entretinrent les impériaux dans leur ſécurité; ils ſe perſuadèrent que le Roi ſe bornoit

Avril. à leur donner de petites alarmes, & ils ne le ſoupçonnèrent pas de plus grands deſſeins.

Les différens corps de l'armée pruſſienne ſe mirent en mouvement, les uns le 20, les
29. autres le 29 d'Avril. Le Prince Maurice pénétra en Bohème par le Basberg, d'où il s'avança ſur Commotau. Le Roi ſe campa à Nœllendorf; il pouſſa ſon avant-garde à Karwitz, d'où Mr de Zaſtrow fut détaché avec ſa brigade, pour occuper Auſſig, & chaſſer les Autrichiens du château de Tetſchen. Le lendemain l'armée ſe rendit à Linay, ou le Prince Maurice, qui venoit de Brix, la joignit. Tous les quartiers autrichiens ſe replièrent en delà de l'Éger à l'approche des Pruſſiens; le château de Tetſchen ne ſe rendit que le 27; Mr de Zaſtrow eut le malheur d'y être tué. L'armée paſſa enſuite le Baſcopol, & traverſant les plaines de
24. Lowoſitz, elle vint ſe camper à Trebnitz. On occupa le Haſenberg & la droite s'appuya au Paſcopol. Cette poſition ſe trouva vis-à vis de celle que le Maréchal Braun venoit de prendre à Budin; on ſavoit que ce Maréchal y attendoit le lendemain une diviſion de ſes troupes, qui avoit hiverné dans les cercles

de Saaz & d'Éger; on voulut tenter de prévenir cette jonction, & même essayer si ne l'on pourroit pas combattre ce corps avant qu'il fût à portée du camp de Budin. Pour cet effet il fut résolu que la nuit même l'armée passeroit l'Éger à un mille & demi au dessus du camp de Mr de Braun; & si l'occasion ne se présentoit pas de battre cette division qui étoit en chemin, du moins devoit-il résulter de cette manoeuvre qu'en tournant la position de Mr de Braun on l'obligeroit à l'abandonner. On établit en conséquence deux ponts à Koschtitz; ils ne furent achevés que le lendemain matin, que les troupes passèrent l'Éger. Les housards qu'on envoya aussitôt à la découverte, rencontrèrent près de Pénitz la division qui devoit joindre Mr de Braun. Cette division étant informée du passage des Prussiens, se replia sur Welwarn, sans qu'il fût possible de l'entamer, parce que la moitié de l'armée avoit à peine passé la rivière. Le Maréchal Braun ne tarda pas à s'appercevoir que son poste étoit tourné; il comprit qu'il ne pouvoit se joindre avec les troupes qui lui venoient qu'en se retirant à Welwarn, & il se mit aussitôt en marche

pour y arriver; les houſards pruſſiens harcelérent ſon arrière-garde, & firent quelques pri-
28. ſonniers. L'armée du Roi ſe campa à Budin & employa le lendemain à réparer les ponts de l'Éger, pour aſſurer la communication de la Saxe; les magaſins importans que les ennemis avoient à Martinowe, à Budin, & à Karwatitz, tombèrent entre les mains des Pruſſiens; ce qui facilita conſidérablement la ſubſiſtance des troupes. De Budin l'armée s'avança ſur Welwarn, que l'ennemi venoit d'abandonner, & l'on pouſſa jusqu'à Tuchomirſitz une avant-garde compoſée de 40 eſcadrons, & de tous
30. les grenadiers de l'armée; le Roi qui s'y trouvoit, vit l'armée de Mr de Braun, qui étoit encore en marche; derrière ces colonnes qui défiloient, ſuivoit une arrière-garde dont la contenance mal aſſurée fit naître l'envie de l'attaquer. Mr de Ziethen donna deſſus & fit 300 priſonniers. Dès le commencement les en-
Mai. nemis s'étoient poſtés ſur le Weiſſe Berg; ils l'abandonnèrent le 2 de Mai; l'avant-garde pruſſienne s'en ſaiſit, & vit l'ennemi paſſer la ville de Prague, & prendre un camp de l'autre côté de la Moldau. L'armée du Roi occupa le même

même jour tous les environs de la ville, & en forma une eſpèce de circonvallation; ſa droite s'appuyoit à la haute Moldau, d'où le camp alloit, en embraſſant St Roc & le couvent de la Victoire, s'appuyer à Podbaba à la baſſe Moldau.

Durant cette marche de l'armée du Roi, le Prince de Bévern avoit pouſſé de ſon côté les opérations avec vigueur; il étoit entré le 20 d'Avril en Bohème, en s'avançant par Krottau & Kratzen ſur Machendorf; ſa cavalerie battit en marche un détachement autrichien, qui s'avançoit pour faire une reconnoiſſance. L'ennemi avoit pris à Reichenberg une poſition avantageuſe; le Comte de Kœnigseck commandoit ce corps, dont on évaluoit la force à 28,000 combattans. Ce fut le 21 d'Avril que le Prince de Bévern ſe mit en mouvement pour l'attaquer; il s'avança ſur deux colonnes, prenant le chemin de Habendorf vers l'armée ennemie; il falloit paſſer une chauſſée pour y arriver. Ce défilé, que les ennemis ne pouvoient défendre avec la mouſquéterie, n'arrêta guères les Pruſſiens. Au delà de ce paſſage ſe trouvoit le corps de Mr de Kœnigseck, auquel il avoit donné la forme d'un cercle. La cava-

lerie autrichienne occupoit le centre de ce cercle, & se trouvoit rangée en trois lignes sur une petite plaine, enchassée entre les deux ailes d'infanterie qui alloient en avançant, le dos appuyé à d'épaisses forêts, ayant en quelques endroits des abatis devant elle, & des redoutes garnies d'artillerie dont le feu protégeoit la cavalerie. La droite du Prince de Bévern attaqua la gauche de l'ennemi; 15 escadrons prussiens chargèrent en même temps cette cavalerie impériale dans la plaine, & la mirent en déroute. Le Prince de Wurtemberg y fit des prodiges de valeur. Alors Mr de Lestwitz attaqua la droite de l'ennemi, & les redoutes qui couvroient Reichenberg, & quoiqu'il traversât différens défilés avant que d'y arriver, néanmoins le régiment de Darmstadt, commandé par le Colonel de Hertzberg, força ces redoutes, & obligea l'ennemi à prendre la fuite; on le poursuivit de hauteur en hauteur jusqu'à Kochlitz & à Dorffel; la difficulté de ce terrain montueux, & l'impossibilité qu'il y a que des troupes qui veulent demeurer en ordre, puissent atteindre un ennemi qui fuit à la débandade, empêcherent le Prince de Bévern de rui-

ner entièrement ce corps. Les Autrichiens perdirent environ 1800 hommes à cette action, dont 800 furent pris par le Prince de Bévern. La perte des Pruſſiens ne paſſa pas 300 hommes, parce que l'ennemi ne leur avoit pas oppoſé une réſiſtance opiniâtre. Le Prince de Bévern ſuivit à Libenau Mr de Kœnigseck, où un défilé impraticable, derrière lequel ce Général avoit formé ſon monde, l'empêcha de tenter de nouvelles entrepriſes.

De ce côté les Pruſſiens n'auroient pu pénétrer plus avant en Bohème, ſi le Maréchal de Schwérin en ſurvenant ne les eût ſecondés à propos. L'armée de Siléſie fut la première qui entra en Bohème le 18 d'Avril; elle déboucha dans ce royaume par 5 différens chemins: une de ces colonnes qui ſe dirigeoit ſur Schatzlar, penſa y ſurprendre les Princes de Saxe, qui s'y trouvoient: celle qui prenoit la route de Guldene Els, rencontra 300 pandours qui d'un rocher eſcarpé défendoient le paſſage aux Pruſſiens; Mr de Winterfeld trouva le moyen de faire gravir contre ces rocs quelques troupes, qui prirent ces pandours à revers, & les paſſèrent au fil de l'epée: les trois autres colon-

nes, qui débouchèrent par le comté de Glatz, n'ayant point rencontré d'ennemis sur leur chemin, joignirent toutes le Maréchal de Schwérin à Kœnigshof. Ce Maréchal ayant des nouvelles de ce qui s'étoit passé du côté du Prince de Bévern, se porta derrière Mr de Kœnigseck, qu'il pensa surprendre dans son camp de Libenau; les Autrichiens décampèrent en hâte & voulurent diriger leur marche sur Jung-Buntzlau; Mr de Schwérin les y prévint encore, & s'empara en même temps du magasin considérable que les ennemis avoient formé à Kosmanos. Ce fut à cet endroit où le corps de la Lusace joignit l'armée de la Silésie. Cependant Mr de Kœnigseck s'avançoit à grandes journées vers Prague; le Maréchal le suivit à Bénatek, d'où il détacha pour talonner l'ennemi de plus près Mr de Wartenberg, qui défit près de Alt-Buntzlau l'arrière-garde autrichienne, forte de 1500 hommes, dont le plus grand nombre fut tué ou pris; mais ce brave Général, un des meilleurs officiers de cavalerie de l'armée, y perdit la vie, & fut universellement regretté. Mr de Fouquet marchant alors avec l'avant-garde du Maréchal à Buntzlau, s'y arrêta jusqu'au 4.

de Mai, pour rétablir les ponts de l'Elbe, que l'ennemi avoit rompus pour assurer sa retraite. Le même jour le Maréchal fit passer la rivière à son armée & se campa à un mille & demi de Prague. Mai.

Une partie des troupes que Mr de Piccolomini avoit commandées l'année précédente, n'étoit pas encore assemblée; le Maréchal Daun en avoit reçu le commandement après la mort du premier. Sur le bruit des différentes invasions des Prussiens, ce Maréchal reçut ordre de rassembler son armée, & de la mener droit à Prague; Mr de Braun l'attendoit avec d'autant plus d'impatience, qu'il voyoit que toutes les forces des Prussiens alloient incessamment fondre sur lui. Le Roi étoit instruit de la marche du Maréchal Daun; mais son armée ne pouvoit rien entreprendre contre Mr de Braun, qui étoit couvert par la Moldau & par la ville de Prague; d'ailleurs les choses en étoient venues au point, que le sort des deux armées devoit nécessairement se décider par une bataille; & puisqu'on ne pouvoit l'engager qu'à l'autre rive de la Moldau, le Roi résolut d'attaquer Mr de Braun avant sa jonction

avec Mr Daun. Pour cet effet on conſtruiſit un pont ſur la Moldau près de Selz, & le Roi le paſſa à la tête d'un détachement de 20 bataillons & de 40 eſcadrons; c'étoit le 5 de Mai. Ce prince eut le temps de reconnoître la poſition des ennemis; il trouva le front de Mr de Braun d'un trop difficile abord pour l'attaquer, & s'apperçut qu'en tournant la droite des ennemis le terrain préſentoit un aſpect plus avantageux pour un engagement. Le lendemain de grand matin les deux armées pruſſiennes ſe joignirent à la portée du canon des ennemis; on réſolut de les attaquer tout de ſuite. La gauche des Autrichiens s'appuyoit ſur la montagne de Ziska, & ſe trouvoit protégée par les ouvrages de Prague; un ravin de plus de cent pieds de profondeur couvroit ſon front; la droite ſe terminoit ſur une hauteur, au pied de laquelle ſe trouve le village de Sterboholi. Pour rendre plus égal le combat qu'on méditoit, il falloit contraindre Mr de Braun d'abandonner une partie de ces montagnes, & de longer dans la plaine. A cette fin le Roi changea ſon ordre de bataille: l'armée avoit défilé en colonnes rompues; on la mit ſur deux lignes, &

on la fit marcher par la gauche, en prenant le chemin de Poſtchernitz. Dès que Mr de Braun s'apperçut de ce mouvement, il prit ſa réſerve de grenadiers, ſa cavalerie de la gauche & ſa ſeconde ligne d'infanterie, avec lesquels il côtoya les Pruſſiens, en tenant une ligne parallèle. C'étoit préciſément ce qu'on vouloit. L'armée du Roi pouſſa à Bichowitz par des défilés & des marais qui ſéparèrent un peu les troupes; la cavalerie pruſſienne fila au travers de ce village, où elle trouva une plaine bornée par un étang qui lui préſentoit préciſément la diſtance qu'il lui falloit pour ſe former, & emboîtée entre ce village & cet étang, ſes flancs ſe trouvoient à l'abri d'inſulte; elle attaqua vigoureuſement la cavalerie autrichienne; après trois charges conſécutives, elle l'enfonça, & la mit entièrement en déroute. A peine 10 bataillons de la gauche furent-ils formés avant que la ſeconde ligne pût les joindre, qu'ils attaquèrent l'ennemi avec plus de précipitation & de courage que de prudence; ils eſſuyèrent un feu d'artillerie prodigieux, & furent repouſſés, mais non aſſurément avec honte, car les plus braves officiers & la moitié des batail-

lons étoient couchés sur le carreau. Le Maréchal de Schwérin, qui malgré son grand âge conservoit encore tout le feu de sa jeunesse, voyant avec indignation des Prussiens repoussés, & saisissant un drapeau, se mit à la tête de son régiment, le conduisit à la charge, & fit des efforts de valeur extraordinaires; mais comme il n'y avoit point encore de troupes pour le soutenir, il succomba & fut tué, terminant ainsi une vie glorieuse par une mort qui la couvroit d'un nouveau lustre. La seconde ligne arriva sur ces entrefaites; le Roi attira encore à lui le Prince Ferdinand de Bronswic avec quelques régimens, & le combat se rétablit d'autant plus facilement, que Mr de Treskow avec sa brigade, qui étoit tant soit peu plus à droite, avoit percé la ligne des ennemis. Le Roi fit alors avancer les régimens de Charles & de jeune Bronswic, joignit Mr de Treskow, & avec ce corps pousa l'infanterie autrichienne au delà de ses tentes, qu'elle n'avoit pas eu le temps d'abattre. Dès ce moment la déroute devint générale à la droite des ennemis; on demanda de la cavalerie, pour profiter de ce désordre; malheureusement les housards & les dragons

étoient tombés sur du bagage ennemi qui s'enfuyoit, & ils arrivèrent trop tard pour donner dans l'infanterie, qui sans cette circonstance auroit toute été prise ou passée au fil de l'épée. Cela n'empêcha pas le Roi de poursuivre vivement l'ennemi. On envoya Mr de Puttkammer avec des housards vers la Sasava, où s'étoit sauvée une partie des fuyards, & avec le gros des troupes on s'avança vers le Wischerad, de sorte que la gauche des Autrichiens étoit entièrement coupée de sa droite.

La droite de l'armée du Roi n'étoit point destinée à combattre, à cause de ce profond ravin dont nous avons parlé, qui étoit devant elle, & du désavantage que le terrain lui donnoit; mais elle ne laissa pas d'être engagée par l'imprudence de Mr de Mannstein, qu'un courage trop bouillant emportoit quelquefois. Cette valeur fougueuse, qui s'embrasoit à la vue de l'ennemi, le fit avancer sans qu'il en eût reçu l'ordre; il attaqua l'ennemi tout de suite. Le Prince Henri & le Prince de Bévern, qui en désapprouvant sa conduite ne voulurent cependant pas l'abandonner, furent forcés de le soutenir; l'infanterie prussienne

gravit contre des rochers escarpés, défendus par toute la gauche des Autrichiens & par une nombreuse artillerie. Le Prince Ferdinand de Bronswic s'appercevant que le combat s'engageoit de ce côté-là, & devenant d'ailleurs inutile à la gauche où il n'y avoit plus d'ennemis vis-à-vis de lui, prit les Autrichiens en flanc & à dos: ce secours seconda si à propos les efforts du Prince Henri, qu'il s'empara de trois batteries des ennemis, & qu'il les poursuivit de montagne en montagne. Les vaincus, coupés de la Sasava par le corps du Roi derrière eux au village de Michéle, ne virent d'autre salut pour eux que de se jeter dans la ville de Prague; ils tentèrent de se sauver du côté du Wischerad, où la cavalerie du Roi les repoussa à trois reprises; ils essayèrent aussi d'échapper du côté de Kœnigsaal, mais encore ils en furent empêchés par le Maréchal de Keith, dont l'armée occupoit toutes les hauteurs au pied desquelles ils devoient passer. On savoit à la vérité que des fuyards de l'armée impériale s'étoient jetés dans Prague; toutefois on en ignoroit le nombre, de sorte que l'on se contenta d'investir la ville & de la bloquer aussi bien

que l'obſcurité & l'eſpèce de confuſion qui ſuit les victoires, purent le permettre. Cette bataille, qui s'engagea vers les 9 heures du matin, dura, y compris la pourſuite, jusqu'à 8 heures du ſoir. Ce fut une des plus meurtrières de ce ſiècle: les ennemis y perdirent 24,000 hommes, dont 5,000 furent faits priſonniers, parmi leſquels 30 officiers; on leur prit d'ailleurs 11 étendards & 60 pièces de canon: la perte des Pruſſiens monta à 18,000 combattans, ſans compter le Maréchal de Schwérin, qui ſeul valoit au delà de 10,000 hommes. Sa mort flétriſſoit les lauriers de la victoire, achetée par un ſang trop précieux. Ce jour vit tomber les colonnes de l'infanterie pruſſienne: Mrs de Fouquet & de Winterfeld furent dangereuſement bleſſés: là perdirent la vie Mr de Hautcharmoy, Mrs de Goltz, le Prince de Holſtein, Mr de Mannſtein, d'Anhalt, & nombre de vaillans officiers & de vieux ſoldats, qu'une guerre ſanglante & cruelle ne donna pas le temps de remplacer.

Le lendemain le Roi envoya Mr de Krockow à Prague, pour ſommer la ville de ſe rendre; ce Général fut bien étonné d'y trouver le Prince Charles de Lorraine, & d'apprendre

avec certitude que 40,000 Autrichiens, sauvés de la bataille, étoient enfermés dans ses murailles. Cette nouvelle obligea le Roi à prendre des mesures différentes; il s'empara de la montagne de Ziska, où se campa la droite de l'armée, d'où le front, en occupant toutes les vignes qui regardent Prague, alloit par Michéle aboutir à Podoli à la Moldau. On y construisit un pont, pour avoir la communication assurée de ce côté-là avec le Maréchal Keith, & on en fit un de même à Branick sur la basse Moldau. La ville de Prague ne sauroit être considérée comme une place de guerre; située dans un fond, elle est entourée par des vignes & des rochers qui la dominent également de tous les côtés; ses fossés sont secs, ses ouvrages revêtus d'une maçonnerie légère, les parapets en beaucoup d'endroits trop minces, les courtines trop longues; tous ces ouvrages avoient été si fort négligés pendant la paix, qu'en différens endroits ils étoient insultables; mais la garnison ne l'étoit pas; pour l'attaquer en forme, il falloit une armée plus nombreuse que la prussienne, surtout après les détachemens qu'on avoit été obligé de faire, & dont nous

aurons lieu de parler inceſſamment. Ces raiſons firent que le Roi ſe contenta de bloquer la ville, en eſſayant de prendre la garniſon par la famine. On ſe flatta de mettre le feu par un bombardement aux magaſins d'abondance; on fit venir des mortiers & du canon; on établit trois grandes batteries, l'une à la montagne de Ziska, l'autre devant Michéle, & la troiſième du côté du Maréchal Keith vers le Strohhof; mais tout cela fut inutile; la ville avoit des baſtions caſematés, où les vivres trouvèrent un abri contre tous les efforts de l'artillerie pruſſienne.

Pendant que ces arrangemens ſe faiſoient autour de Prague, le Maréchal Daun s'étoit avancé avec ſon corps à Teutſchbrodt; d'abord le Roi lui oppoſa Mr de Ziethen, & peu de temps après le Prince de Bévern, qui ſe trouvant à la tête de 20,000 hommes, ſe porta premièrement à Kaurzim, puis à Kuttenberg, faiſant toujours reculer devant lui le Maréchal Daun; celui-ci ſe retira jusqu'à Haber; mais chaque pas qu'il faiſoit en arrière, l'approchoit de ſes ſecours, & lui donnoit le moyen d'attirer à lui les débris de la bataille de Prague, qui

s'étant fauvés au delà de la Safava, purent le rejoindre. D'un autre côté le Roi fit partir pour l'Empire le Colonel Mayer avec ſes volontaires & environ 500 houſards, pour donner l'épouvante aux princes d'Allemagne, retarder la réunion de l'armée des cercles, & en même temps pour allarmer les pédans de Ratisbonne, dont l'éloquence inſultante violoit toutes les règles de la bienſéance. Mayer entra dans l'évêché de Bamberg; de là il s'étendit vers Nurnberg; il fit déſerter de Ratisbonne ces députés arrogans, qui ſe croyoient les juges des Rois, & de là il pénétra dans le haut Palatinat. L'Électeur de Bavière & pluſieurs princes à qui cette irruption donna de l'inquiétude, députèrent vers le Roi, pour traiter de leurs intérêts; enfin tout l'Empire auroit abandonné le parti de l'Impératrice Reine, ſi une de ces révolutions ordinaires à la guerre & qui entre dans les jeux de la fortune, n'eût traverſé la prospérité des Pruſſiens. Nous verrons dans la continuation de cette guerre, combien il arriva de ces viciſſitudes qui renverſoient tantôt les eſpérances des Pruſſiens, tantôt celles des impériaux. Cependant le blocus de Prague conti-

nuoit; on bombardoit la ville; mais les Autrichiens faiſoient des ſorties fréquentes. Un jour ils voulurent attaquer les batteries du Strohhof. Le Prince Ferdinand de Pruſſe y accourut & les rechaſſa jusqu'à leur chemin couvert avec une perte de douze cents hommes. Une autre fois ils tentèrent une ſortie du côté du Wiſcherad, avec ſi peu de précaution & de prévoyance, que prêtant le flanc à des batteries pruſſiennes placées vers Podoli, le canon les fit rentrer dans Prague dans le plus grand déſordre. Une autre fois le Prince de Lorraine fit avec 4,000 hommes une ſortie du Petit côté; ces troupes prirent une flèche défendue par 50 ſoldats; mais bientôt Mr de Retzow les repouſſa & les pourſuivit jusqu'aux portes de la ville. Les Pruſſiens eurent dans ce ſiége les ennemis & les élémens à combattre; un orage violent & des nuages qui crevèrent, groſſirent ſubitement les eaux de la Moldau; leur impétuoſité briſa le pont de Branick, le courant l'entraîna vers le pont de Prague; les ennemis en enlevèrent 24 pontons, mais 20 autres leur échappèrent, & à Podoli on les recouvra. Le grand nombre de bombes que les Pruſſiens

avoient jetées dans Prague, avoient considérablement endommagé certains quartiers de la ville; le feu avoit même consumé une boulangerie des ennemis; les déserteurs déposoient unanimement que les vivres commençoient à manquer, & qu'au lieu de viande de boucherie, la garnison se nourrissoit de chair de cheval. Il étoit fâcheux qu'on ne gagnât rien contre cette ville, ni par la force, ni par la ruse, & qu'il fallût tout attendre du bénéfice du temps; il n'y avoit que la famine & le désespoir qui pussent forcer le Prince de Lorraine à se faire jour l'épée à la main à travers les assiégeans; car ils étoient fortifiés dans leurs quartiers de manière à l'obliger après quelques efforts inutiles à se rendre.

Le projet de prendre Prague avec l'armée qui la défendoit, auroit cependant réussi, si on avoit pu lui donner le temps de parvenir à sa maturité; mais il fallut s'opposer au Maréchal Daun, il fallut se battre, & l'on fut malheureux. Nous avons laissé le Prince de Bévern campé à Kuttenberg, & le Maréchal Daun à Haber; ce Maréchal y fut joint par tout ce que la cour put tirer des garnisons des pays héré-

héréditaires & de troupes de la Hongrie, outre les fuyards de la bataille de Prague, en ſorte que ſon armée, compoſée au commencement de la campagne de 14,000 hommes, ſe trouvoit forte alors de 60,000 combattans. L'accroiſſement de cette armée dérangeoit toutes les combinaiſons précédentes des projets du Roi; il falloit néceſſairement renforcer le Prince de Bévern, pour qu'il pût au moins ſe ſoutenir contre une armée du triple ſupérieure à la ſienne; d'un autre côté il étoit dangereux d'affoiblir l'armée du ſiége, qui avoit une vaſte circonférence à défendre, & qui pouvoit être attaquée d'un jour à l'autre par 40,000 hommes renfermés dans cette ville. On trouva cependant moyen en économiſant les poſtes, en fortifiant les uns, en reſſerrant les autres, de faire une épargne de 10 bataillons & de 20 eſcadrons. Ce détachement pouvoit s'éloigner, mais ce ne devoit pas être pour long-temps, ou le blocus en auroit ſouffert. Pour que l'on prît Prague & l'armée qui la défendoit, il étoit indiſpenſable d'éloigner le Maréchal Daun de cette contrée, parce que les troupes employées à en faire la circonvallation, quoique bien po-

ſtées pour repouſſer des ſorties, n'étoient que ſur une ligne, & ne pouvoient défendre leur front & leur dos en même temps; & parce qu'en ſe laiſſant reſſerrer autour de Prague, les Pruſſiens auroient manqué de ſubſiſtances, la cavalerie étant déjà obligée d'aller chercher le fourrage à 4 ou 5 milles du camp. Ces conſidérations importantes déterminèrent le Roi à ſe mettre en perſonne à la tête de ce détachement, pour joindre le Prince de Bévern, & juger ſur les lieux du parti qu'il feroit plus
Juin. convenable de prendre. Le Roi partit le 13 de Prague; Mr de Treskow fut détaché en même temps, pour nettoyer les bords de la Saſava, que les troupes légères du Maréchal Daun commençoient d'infeſter. Le Roi pourſuivit ſa marche par Schwartz Koſteletz à Malotitz, où il fut joint par Mr de Treskow, qui avoit pris une route à droite. L'intention du Roi étoit d'arriver à Kolin, pour ſe joindre au Prince de Bévern; il trouva devant lui un corps conſidérable, qui campoit à Zaſmuky; c'etoit Mr de Nadaſti, qui avoit pris cette poſition, par laquelle il coupoit déjà en quelque manière le Prince de Bévern de l'armée pruſ-

ſienne. Bientôt on découvrit de loin ſur le chemin de Kolin deux colonnes qui prenoient la route de Kaurzim; on apprit par ceux qui furent les reconnoître, que c'étoit le Prince de Bévern qui venoit ſe joindre aux troupes du Roi. Le jour tomboit, la nuit ſurvint avant l'arrivée du Prince, de ſorte que l'on ſe contenta de faire camper les troupes autant que l'obſcurité voulut le permettre. On fut étonné du mouvement du Prince de Bévern, auquel on ne s'attendoit pas; il ſe fit à l'occaſion de ce qui s'étoit paſſé la veille; il avoit été attaqué le 13 à Kuttenberg par Mr de Nadaſti, qu'il avoit repouſſé, en même temps que le Maréchal Daun avoit fait un mouvement ſur ſon flanc qui l'avoit obligé, pour ne point être tourné, de quitter ſa poſition de Kuttenberg, & de prendre celle de Kolin; là il reçut des avis que les Autrichiens campés à Wiſoka ſe préparoient à l'attaquer le lendemain; pour n'en point courir le risque, il aima mieux aller au devant du détachement pruſſien, qu'il ſavoit en marche pour le renforcer. On voulut 16.
le lendemain reconnoître les chemins de Wiſoka, pour juger de la diſpoſition où ſe trou-

voient les ennemis; cependant on ne put y réuſſir, à cauſe de l'épaiſſeur des forêts, & du nombre des pandours qui les rempliſſoient. Le même jour 4,000 Cravates attaquèrent un convoi qui venoit de Nymbourg à l'armée; il étoit eſcorté par 200 fantaſſins aux ordres de Mr de Billerbeck, Major dans le régiment Henri; ce brave officier ſe défendit 3 heures contre le nombre qui l'aſſailloit, jusqu'à l'arrivée du ſecours qui le dégagea, ſans avoir perdu la plus petite partie de ſon convoi, & l'on ne trouva à dire à ſon monde que 7 bleſſés; ce qui eſt une perte peu conſidérable, ſi l'on fait attention au corps qui l'attaqua. D'auſſi petits détails ne deviennent dignes de l'hiſtoire qu'autant qu'ils peuvent ſervir d'exemple pour prouver ce que peuvent à la guerre la valeur & la fermeté, ſoutenues par une bonne diſpoſition. Le terrain où les Pruſſiens étoient campés n'étoit pas aſſez avantageux pour qu'on pût y attendre l'ennemi avec ſureté; le Roi vouloit ſe porter avec l'armée à Scwoiſchitz, dont les environs ſont ſuſceptibles de défenſe; mais à peine l'armée ſe fut-elle miſe en marche pour prendre cette poſition, qu'on vit paroître

celle du Maréchal Daun, qui se forma près de Scwoischitz en une espèce de triangle, dont la gauche tiroit vers Zasmuky & la droite vers l'Elbe; le front vis-à-vis de Kaurzim & de Malotitz étoit couvert par une prairie bourbeuse, à travers laquelle serpentoit un ruisseau marécageux. Ce mouvement des ennemis pro- 17.
duisit un changement nécessaire dans la disposition des Prussiens; l'armée prit une autre direction; elle gagna plus vers la gauche & s'approcha de Nymbourg; elle se campa ayant Planiany vers la gauche de son front, & à sa droite Kaurzim, où l'on jeta un bataillon pour assurer le flanc de l'armée. On rencontra près de Planiany un corps d'Autrichiens, dont l'intention ne pouvoit être que de s'emparer du dépôt que les Prussiens avoient à Nymbourg; on contraignit ce corps à se replier, & il prit poste sur une hauteur derrière Planiany, où il demeura la nuit. La situation du Roi devenoit de jour en jour plus critique & plus embarrassante; sa position ne valoit rien: son camp étoit étroit, acculé contre des montagnes; son front se trouvoit à la vérité inabordable par le marais & le ruisseau qui séparoient les deux

armées; mais il n'en étoit pas de même de la droite, mal appuyée à Kaurzim, & que le Maréchal Daun étoit maître de tourner dès qu'il le voudroit, en se portant de Zasmuky sur Malotitz. Si les ennemis eussent fait ce mouvement, toute l'armée étoit prise en flanc & battue sans ressource. Il se présentoit d'autre part une multitude d'objets à remplir, trop contraires pour qu'il fût possible de les concilier tous, & l'on ne pouvoit en négliger aucun sans un préjudice considérable. Il falloit couvrir les magasins de Brandeis & de Nymbourg, d'où l'armée d'observation tiroit son pain; il falloit protéger le blocus de Prague, en empêchant avec un corps foible une armée supérieure du double d'y détacher des troupes, ou d'en approcher. Plus l'infériorité des Prussiens devenoit sensible, plus ils avoient à craindre à la longue d'essuyer quelque échec considérable; car en supposant même qu'ils eussent pu se soutenir dans le camp où ils étoient, il ne leur en étoit pas moins impossible d'empêcher le Maréchal Daun d'envoyer un gros détachement, qui longeant les bords de la Sasava, seroit venu à dos des corps prussiens qui cam-

poient entre Branick & Michéle, & cette armée du ſiége, attaquée par derrière pendant que de la ville le Prince de Lorraine auroit fait une ſortie, ſe ſeroit trouvée entre deux feux, & auroit par conſéquent été totalement battue. Si le Roi prenant un autre parti, eût trouvé convenable de ſe retirer à Koſteletz ou à Teutſchbrodt, il y trouvoit des camps plus avantageux; mais les inconvéniens dont nous venons de parler n'en ſubſiſtoient pas moins; car en s'approchant de l'Elbe on couvroit les magaſins, en laiſſant le chemin libre vers Prague; & en tirant plus vers la Saſava, on protégeoit mieux le ſiége, & l'on découvroit les dépôts, dont la perte s'en ſeroit promptement enſuivie, ſans compter qu'en perdant du terrain où il y avoit du fourrage, l'armée en ſe retirant ſe reſſerroit dans un pays épuiſé & où les vivres avoient été conſumés d'avance. Il ſe préſentoit d'autres conſidérations plus fortes encore. Le Maréchal Daun commandoit une armée de 60,000 hommes que l'Impératrice Reine avoit raſſemblée à grands fraix; étoit-il à préſumer qu'on ſouffrît impunément à Vienne, ayant autant de troupes en Bohême, que les

Pruſſiens fiſſent dans Prague le Prince de Lorraine & 40,000 hommes priſonniers de guerre en préſence de cette armée? On ſavoit même que le Maréchal Daun avoit ordre de tout riſquer pour délivrer le Prince de Lorraine. Il s'agiſſoit donc proprement de ſe déterminer, ou à laiſſer aux ennemis la liberté d'attaquer les troupes pruſſiennes dans leur poſte, ou à les prévenir & à les attaquer ſoi-même. Ajoutons à ces conſidérations que depuis que le Maréchal Daun ſe trouvoit fort, il étoit impoſſible de prendre Prague ſans gagner une ſeconde bataille & qu'il auroit été honteux pour les armes d'en lever le ſiége à l'approche de l'ennemi, vu que tout ce qui pouvoit arriver de pis étoit d'abandonner cette entrepriſe, au cas que l'ennemi remportât la victoire. Indépendamment de tout ce que nous venons de dire, une raiſon plus importante encore obligeoit d'en venir à une déciſion; c'eſt qu'en gagnant encore une bataille, le Roi prenoit ſur les impériaux une entière ſupériorité. Les Princes de l'Empire, déjà incertains & indécis, l'auroient conjuré de leur accorder la neutralité. Les François ſe ſeroient trouvés dérangés &

peut-être arrêtés dans leurs opérations en Allemagne. Les Suédois en feroient devenus plus pacifiques & plus circonſpects. La cour de Pétersbourg même auroit fait des réflexions, par ce que le Roi ſe ſeroit vu dans une ſituation à pouvoir envoyer ſans risque des ſecours à ſon armée de Pruſſe, & même à celle du Duc de Cumberland. Voilà quels furent les motifs importans qui engagèrent le Roi à attaquer le lendemain le Maréchal Daun dans ſon poſte.

On ſe mit en marche le 18 de grand matin. Mr de Treskow avec l'avant-garde délogea d'abord ce corps ennemi qui s'étoit campé la veille ſur les hauteurs derrière Planiany; ce début étoit néceſſaire pour nettoyer le chemin de Kolin, ſur lequel l'armée devoit marcher en deux colonnes. Elle défila ſur deux lignes par la gauche vis-à-vis celle des ennemis. Le Maréchal Daun, qui découvrit le mouvement, changea auſſitôt ſon front, & marchant par ſa droite, longea la croupe des montagnes qui vont vers Kolin. Mr de Nadaſti s'étoit placé devant l'armée du Roi avec 4 à 5,000 houſards, qu'un corps de cavalerie pouſſoit d'eſpace en eſpace, ce qui rallentit la marche des colonnes.

On continua de preſſer ainſi ces troupes légères, jusqu'à ce qu'on eût gagné une éminence qu'il falloit occuper néceſſairement pour attaquer l'ennemi. Comme les troupes n'arrivèrent pas auſſi promptement pour le bien des affaires qu'il auroit été à déſirer, le Roi profita de ce temps pour aſſembler les officiers généraux, & pour convenir avec eux de la diſpoſition de la bataille. Une auberge ſe trouvoit ſur le chemin que tenoient les troupes; l'on y découvroit diſtinctement l'ordre dans lequel le Maréchal Daun avoit rangé ſes troupes, & toutes les parties du terrain ſur lequel il falloit agir. Ce fut dans ce lieu-là qu'on prit les meſures ſuivantes: il fut réſolu d'attaquer la droite de l'ennemi, parce qu'elle étoit mal appuyée, & parce que c'étoit l'endroit le plus acceſſible; le front des Autrichiens s'étendoit ſur des rochers âpres & eſcarpés, au pied desquels des villages dans la plaine étoient remplis de pandours; mais plus ils étoient inexpugnables dans cette partie, moins il l'étoient à leur droite; l'endroit par lequel la gauche des Pruſſiens devoit attaquer, étoit une hauteur qu'ils occupoient déjà; de là ſe préſentoit un cimetière iſolé, garni de Cravates & qu'il falloit

emporter; enſuite en tournant un peu plus à gauche on prenoit l'armée du Maréchal Daun à dos & en flanc. Pour ſoutenir cette attaque, il falloit la nourrir de toute l'infanterie pruſſienne qui ſe trouvoit dans l'armée; par cette raiſon le Roi ſe propoſa de refuſer entièrement ſa droite aux ennemis, & défendit ſévèrement aux officiers qui la commandoient de dépaſſer le grand chemin de Kolin; cela étoit d'autant plus ſenſé, que la partie de l'armée autrichienne poſtée vis-à-vis de cette droite, occupoit un terrain inabordable: ſi la poſition que le Roi avoit preſcrite à ſes troupes avoit été obſervée, il auroit été maître durant l'action de faire filer ſelon le beſoin des bataillons, pour ſoutenir les brigades qui avoient la première attaque. Outre ce que nous venons de dire, Mr de Ziethen eut ordre de tenir tête à Mr de Nadaſti avec 40 eſcadrons, pour qu'il ne troublât pas l'infanterie pruſſienne dans ſes opérations; le reſte de la cavalerie fut placé en réſerve derrière les lignes. Lorsque tout fut réglé, Mr de Hulſen partit à la tête de 7 bataillons & de 14 pièces d'artillerie, pour engager l'action; des 24 bataillons qui reſtoient, 6 formèrent la ſe-

condé ligne & les 15 autres la première. Telle fut cette diſpoſition, qui auroit rendu les Pruſſiens victorieux, ſi elle avoit été ſuivie; mais voici ce qui arriva. Mr de Ziethen attaqua le corps de Nadaſti, dont la déroute fut générale; il le pourſuivit jusqu'à Kolin, de ſorte qu'il fut ſéparé des Autrichiens, & que de toute la journée il ne fut plus à portée de nuire aux entrepriſes du Roi. A une heure après midi Mr de Hulſen attaqua le cimetière, & le village de la hauteur, où il ne rencontra pas grande réſiſtance; il ſe rendit maître enſuite de deux batteries, chacune de 12 pièces de canon. Tout ſuccédoit aux voeux des Pruſſiens dans cette première attaque; mais voici les fautes qui cauſèrent la perte de la bataille. Le Prince Maurice, qui conduiſoit la gauche de l'infanterie, au lieu de l'appuyer derrière ce village que Mr de Hulſen venoit d'emporter, la forma à mille pas de cette hauteur; cette ligne étoit en l'air; le Roi s'en apperçut, & la mena près du pied de cette hauteur; en même temps on entendit un feu aſſez vif à la droite. Obligé de ſe hâter & ne pouvant faire autrement, il remplit les vides qui ſe trouvoient dans ſa ligne par les

bataillons de la seconde; il se rendit aussitôt à la droite, pour savoir de quoi il étoit question; il trouva que Mr de Mannstein, qui avoit engagé sa brigade si mal à propos à la bataille de Prague, venoit de retomber dans la même faute; il avoit apperçu des pandours dans un village proche du chemin que la colonne tenoit; il lui prend fantaisie de les en déloger; il entre contre ses ordres dans le village, en chasse l'ennemi, le poursuit, & se trouve sous le feu de mitraille des batteries autrichiennes; à son tour on l'attaque, & la droite de l'infanterie marche à son secours. Lorsque le Roi arriva sur les lieux, l'affaire étoit si sérieusement engagée, qu'il n'y avoit plus moyen de retirer les troupes sans être battu; bientôt la gauche entra également en jeu, ce que les généraux auroient pu cependant empêcher. Alors la bataille devint générale, & ce qu'il y avoit de fâcheux, c'est que le Roi n'en pouvoit être que spectateur, n'ayant pas un bataillon de reste dont il pût disposer. Le Maréchal Daun profita en grand général des fautes des Prussiens; il fit filer derrière son front sa réserve, qui vint à son tour attaquer Mr de Hulsen jusqu'alors

victorieux; il se soutint néanmoins, & si on avoit pu lui fournir quatre bataillons frais, la bataille étoit gagnée; il repoussa encore cette réserve autrichienne; les dragons de Normann donnèrent alors dans l'infanterie ennemie, la dispersèrent, & lui prirent 5 drapeaux; ils attaquèrent ensuite les carabiniers saxons, qu'ils chassèrent jusqu'à Kolin. Pendant ces entrefaites l'infanterie prussienne du centre & de la droite avoit gagné quelque terrain, sans cependant avoir emporté d'avantage considérable. Ces bataillons, qui tous avoient beaucoup souffert du canon & du feu des petites armes, étant fondus à moitié, faisoient entr'eux des intervalles du triple plus grands qu'ils ne devoient l'être, & comme il n'y avoit ni seconde ligne, ni réserve, il fallut y suppléer par des régimens de cuirassiers, qu'on plaça à quelque distance derrière ces ouvertures. Le régiment de Prusse cavalerie attaqua même un gros de l'infanterie ennemie, & l'auroit détruit, si une batterie chargée à mitraille n'eût pas joué à propos contre lui; il rebrousſa chemin en confusion, & renversa les régimens de Bévern & de Henri qui étoient derrière lui; l'ennemi s'ap-

perçut de ce désordre; il lâcha aussitôt sa cavalerie, qui profitant de ce moment, rendit la confusion générale. Le Roi voulut faire charger des cuirassiers qui étoient à portée & qui auroient pu réparer le mal en partie; il lui fut impossible de les mettre en mouvement: il eut recours à deux escadrons de Truchses, qui prirent la cavalerie ennemie en flanc, & la ramenèrent au pied de ses montagnes. Il n'y avoit de cette ligne d'infanterie que le premier bataillon des gardes qui tînt encore à la droite; il avoit repoussé quatre bataillons d'infanterie & deux régimens de cavalerie qui avoient voulu l'entourer; mais un bataillon, quelque bravoure qu'il ait, ne sauroit seul gagner une bataille. Mr de Hulsen, avec son infanterie, & quelque cavalerie qu'on lui avoit envoyée, se maintenoit encore sur son terrain, savoir sur cet emplacement dont il avoit chassé les Autrichiens au commencement de l'action; il y resta jusqu'au soir à 9 heures, qu'il fut obligé de se retirer, de même que l'armée. Le Prince Maurice mena les troupes à Nymbourg, où il passa l'Elbe, sans qu'un seul housard de l'ennemi le suivît. Cette action coûta au Roi 8,000 hom-

mes de ſa meilleure infanterie; il y perdit 16 pièces de canon, qui ne purent être transportées, les chevaux en ayant été tués. Après que le Roi eut donné ſes ordres aux généraux pour la retraite des troupes, il courut au plus preſſé, ſe rendit à ſon armée de Prague, où il ne put arriver que le lendemain au ſoir, & l'on fit des diſpoſitions pour lever le blocus de la ville, que le funeſte événement de Kolin ne permettoit plus de continuer.

Ce qu'il y eut de ſingulier dans l'action que nous venons de rapporter, fut que déjà l'infanterie autrichienne commençoit à ſe retirer, que la cavalerie devoit en faire autant, lorsqu'un Colonel d'Ayaſſas de ſon propre mouvement attaqua l'infanterie pruſſienne avec ſes dragons, au moment où les cuiraſſiers de Pruſſe y mirent la confuſion, & où les ſuccès firent révoquer les premiers ordres. Sans doute que l'embarras où ſe trouvoient les Autrichiens après une affaire auſſi opiniâtre, les empêcha de pourſuivre les Pruſſiens; cependant ils étoient victorieux. Si le Maréchal Daun avoit eu plus de réſolution & d'activité, il eſt certain que ſon armée auroit pu arriver le 20 devant Pra-

gue

gue & que les ſuites de la bataille de Kolin ſeroient devenues plus funeſtes pour les Pruſſiens que leur défaite même. Le 20 de grand matin les Pruſſiens levèrent le blocus de Prague. Le corps qui avoit campé du côté de Michéle, ſe retira au delà de l'Elbe par Alt-Buntzlau & Brandeis, pour ſe joindre à l'armée de Kolin qui campoit à Nymbourg. Le corps du Maréchal Keith devoit ſe replier ſur Welwarn, afin de couvrir les magaſins de Leutmeritz & d'Auſſig; des contretemps s'en mêlèrent, les ponts ne furent pas enlevés aſſez vîte, on fut obligé d'attendre, & le Maréchal Keith ne put quitter ſon camp qu'à 11 heures. Les Pruſſiens de Michéle étoient partis à 3 heures du matin. Le Prince de Lorraine, qui eut d'abord des avis de la bataille que le Maréchal Daun venoit de gagner, ſe prépara à faire une ſortie ſur les troupes du Maréchal Keith prêtes à lever le piquet. Il ſortit du Petit côté & canonna vivement les deux colonnes pruſſiennes qui ſe retiroient par le couvent de la Victoire; les grenadiers de l'arrière-garde calmèrent l'impétuoſité des ennemis, & le Prince de Pruſſe prit une poſition à Reeſin, d'où il protégea la retraite des troupes.

Les Pruſſiens n'eurent que 200 hommes tant de tués que de bleſſés dans cette affaire; le Prince de Lorraine y gagna 2 pièces de 3 livres dont les chevaux furent tués, ſeul trophée qu'il remporta de ſon expédition. Le corps avec lequel le Roi avoit marché à Brandeis, prit le lendemain le camp de Liſſa, où il ſe joignit au débris des troupes de Kolin. L'on ſuppoſoit que le Maréchal Daun agiroit contre l'armée du Roi, & le Prince de Lorraine contre celle du Maréchal Keith, & l'on ſe trompa. Les Autrichiens perdirent beaucoup de temps à faire avancer leurs magaſins; au bout de huit jours les deux armées autrichiennes ſe joignirent à Brandeis. Le Prince de Pruſſe prit le commandement de l'armée de Liſſa, avec laquelle il marcha à Jung-Buntzlau, & bientôt à Bœhmiſch Leippa. Le Roi prit le chemin de Melnick, pour ſe joindre au Maréchal Keith avec un renfort qu'il lui mena; il paſſa l'Elbe à Leutmeritz: afin de ne pas perdre cependant la communication avec le Prince de Pruſſe, il laiſſa le Prince Henri avec un détachement à Trebotſchau à la rive droite de l'Elbe. L'armée du Roi s'étendoit dans la plaine entre Leutmeritz & Lowoſitz; quelques

bataillons occupoient le Paſcopol & le défilé de Welmina; les gorges de la Saxe étoient gardées par de nouvelles levées. La ville de Leutme- Juillet.
ritz avoit ſervi de dépôt pour le ſiége de Prague; c'étoit le grand magaſin & l'hôpital de l'armée: cette ville, ſituée dans un fond, ne pouvoit ſe défendre que par les camps qui occupoient les montagnes qui l'environnent; on travailla, auſſitôt que les troupes y arrivèrent, à la débarraſſer des malades, des munitions & de l'artillerie qu'on y gardoit; quelque activité qu'on mît à preſſer tous ces tranſports, on ne put les achever que le 20 de Juillet. Au commencement de ce mois Mr de Nadaſti s'approcha de l'armée, ſe campa à Gaſtorf vis-à-vis du corps du Prince Henri, & mit tout en œuvre pour interrompre la communication que les Pruſſiens entretenoient entre le camp de Leutmeritz & celui de Leippa; en quoi il n'eut pas de peine à réuſſir, en répandant ſes pandours dans les forêts & dans les défilés en grand nombre qui ſe trouvent dans cette partie de la Bohème. A la rive gauche de l'Elbe il ne parut qu'un petit corps d'Autrichiens commandé par le Sr Laudon. Ce partiſan, à la tête de

2,000 pandours, s'étoit posté au pied du Pascopol, d'où il infestoit les grands chemins, inquiétoit les détachemens & faisoit des coups peu considérables. Celui qui lui réussit le mieux, devint funeste à Mr de Mannstein, célèbre pour avoir engagé la bataille de Prague, & avoir causé la perte de celle de Kolin. Ce Général se faisoit transporter en Saxe, pour y chercher la guérison de ses blessures; il étoit escorté par 200 hommes de nouvelles levées; Laudon l'attaque en chemin, le désordre se met dans l'escorte, Mannstein sort de sa voiture, prend son épée, se défend en désespéré, & refusant le quartier qu'on lui offre, est tué sur la place. La guerre se faisoit avec plus de vigueur du côté du Prince de Prusse. Le Prince de Lorraine & le Maréchal Daun, après s'être joints, quittèrent Brandeis & suivirent le Prince de Prusse; ils se campèrent à Nimes, où ils tournoient son flanc gauche, & gagnoient sur les Prussiens une marche sur Gabel. Le Général Puttkammer défendoit le château de cette ville, où le Prince de Prusse l'avoit envoyé avec 4 bataillons, pour faciliter les convois que son armée tiroit de Zittau. Si le Prince de Prusse

eût pris le parti de marcher incontinent à Gabel, les Autrichiens n'auroient rien gagné par leur mouvement; mais le Prince, qui n'en sentit pas d'abord les conséquences, demeura tranquille dans son camp, & laissa faire à l'ennemi ce qu'il lui plut. Le Maréchal Daun fit partir un détachement de 20,000 hommes, qui attaqua Mr de Puttkammer à Gabel; ce Général, après une vigoureuse résistance & trois jours de tranchée ouverte, n'étant point secouru, fut obligé de se rendre prisonnier de guerre. Le Prince de Prusse comprit l'importance de ce poste après l'avoir perdu; le droit chemin de son camp à Zittau passe par Gabel; ce chemin lui étant interdit, celui qui lui restoit, passe par Rumbourg & fait un détour de quelques milles; on ne peut y passer que sur une colonne. L'armée fut obligée de le prendre; elle y perdit du bagage, & des pontons qui se brisèrent dans des chemins étroits entre des rochers. Le Prince arriva à Zittau en décrivant un arc, & le Maréchal Daun par la corde. Mr de Schmettau, qui commandoit l'avant-garde des Prussiens, trouva en approchant de Zittau les Autrichiens établis sur l'Eckartsberg; c'est le po-

ſte le plus important de cette contrée; il domine ſur la ville & commande aux environs. L'armée du Prince de Pruſſe occupa une hauteur oppoſée au camp des ennemis, la ville de Zittau devant ſa droite entre les deux armées, ſa gauche étendue ſur la montagne de Hennersdorf. Le Prince pouvoit ſoutenir la ville, ſans pouvoir néanmoins empêcher les impériaux de l'inſulter. Le Maréchal Daun, excité par le Prince Charles de Saxe, fit bombarder la ville. Zittau a des rues étroites, la plupart des toits ſont en bardeau; le feu y prit, le bardeau communiqua l'incendie aux différens quartiers de la ville à la fois, les maiſons s'écroulèrent & les paſſages furent bouchés par les débris. Le Prince de Pruſſe ſe vit obligé d'en retirer la garniſon; les troupes qui occupoient l'extrémité oppoſée, ne purent regagner l'armée, ne trouvant que des flammes & des ruines ſur leur paſſage, de ſorte que le Colonel Dierke avec 150 pionniers & le Colonel Kleiſt avec 80 ſoldats du Margrave Henri tombèrent entre les mains des ennemis. La ville de Zittau n'étant en elle-même d'aucune conſéquence, on ne fut ſenſible à ce malheur qu'à cauſe du magaſin conſidérable qui s'y

trouvoit. Après qu'il eut été consumé par les flammes, l'armée du Prince de Prusse ne pouvant tirer sa subsistance & son pain que de Dresde, il auroit fallu transporter ce pain de 12 milles, pour qu'il arrivât au camp; & comme il se présentoit des difficultés insurmontables à ce transport, le Prince fut obligé de se rapprocher de ses vivres; il décampa de Zittau sans être suivi par l'ennemi, & prit une position pour l'armée aux environs de Bautzen.

Dès que le Roi fut informé de la perte de Gabel, il se proposa d'évacuer Leutmeritz, pour retourner en Saxe. La ville de Leutmeritz étoit vide; les munitions de guerre & de bouche étoient déjà arrivées à Dresde, & comme il n'y avoit point de temps à perdre, le Prince Henri passa l'Elbe; après qu'il eut rejoint le Roi, l'armée alla se camper entre Sulowitz & Lowositz. Mr de Nadasti, qui avoit Août. suivi l'arrière-garde de S. A. R, attaqua les grands gardes du camp; on le reçut vertement; il fut repoussé avec perte, & repassa promptement l'Elbe. Les jours suivans l'armée se replia sur Linay, de là sur Nœllendorf & sur Pirna. Un détachement de 200 hommes de

nouvelles levées qui gardoit le Schreckenſtein, fut attaqué & pris par Mr Laudon; les poſtes d'Auſſig & de Tetſchen furent évacués ſans perte. Le Roi laiſſa le Prince Maurice à Gishubel; il lui donna 14 bataillons & 10 eſcadrons, pour défendre cette gorge, & ſe mit en marche avec le reſte de ſes troupes, voulant joindre le Prince de Pruſſe à Bautzen. Ce Prince, qui étoit tombé malade, quitta l'armée & ne fit depuis que languir. Le Roi s'avanca d'abord avec un détachement de Bautzen à Weiſſenberg; il en délogea Mr de Beck, qui ſe replia vers Bernſtadt. Les arrangemens qu'il fallut faire pour rétablir l'ordre dans les vivres & préparer de nouveaux caiſſons, arrêtèrent le Roi quinze jours. Ce prince étoit preſſé par les progrès des François à ſa droite, & des Ruſſes à ſa gauche; il étoit obligé de détacher; ce qui lui inſpira le deſſein de marcher aux Autrichiens, & d'eſſayer de s'en délivrer, avant que de s'affoiblir par des détachemens; il ſe mit en marche le 16 pour Bernſtadt; le Roi menoit la colonne de la gauche, le Prince de Bronſwic celle de la droite. Ils penſèrent entourer Mr de Beck ſur une montagne près de Sohland, & ce parti-

ſan ne ſe ſauva qu'en perdant une partie de ſon monde. On apprit à Bernſtadt qu'un détachement des ennemis s'aſſembloit à Oſtritz; Mr de Werner y fut auſſitôt envoyé; il fut ſur le point de prendre Mr de Nadaſti, dont il enleva le bagage, & les troupes qui l'eſcortoient. On trouva parmi ſes papiers des lettres originales de la Reine de Pologne, qui donnoit des avis à ce Général de tout ce qu'elle ſavoit des Pruſſiens, & lui propoſoit quelques projets de ſurpriſe; le Roi envoya ces originaux à Mr de Finck, Commandant de Dresde, pour les montrer à la Reine, afin qu'elle comprît qu'on étoit au fait de toutes ſes menées. Le Roi détacha 17.
5 bataillons de Bernſtadt, pour prendre poſte à Gœrlitz, & avec le gros de l'armée il marcha droit aux Autrichiens. Le Maréchal Daun campoit encore à l'Eckartsberg; il ne fit faire qu'un mouvement à ſes troupes, pour qu'elles préſentaſſent le front aux Pruſſiens. Ce poſte étoit inattaquable; à la gauche une montagne taillée en forme de baſtion, hériſſée de 60 pièces de douze livres, flanquoit la moitié de ſon armée; devant le front s'étend dans un basfond le village de Wittgenau, le long duquel

coule un ruiſſeau entre des rochers eſcarpés. Trois chemins ſe préſentoient pour traverſer ce village, qui menoient à l'ennemi, & dont le plus large pouvoit contenir une voiture. La droite du Maréchal s'appuyoit à la Neiſſe; au delà de cette rivière campoit Mr de Nadaſti avec la réſerve de l'armée ſur une hauteur, d'où il pouvoit avec 30 pièces de gros calibre balayer tout le front de l'armée impériale. Les deux armées n'étoient ſéparées que par le fond de Wittgenau; toute la journée ſe paſſa à ſe
18. canonner réciproquement. Le lendemain on fit paſſer la Neiſſe à Hirſchfeld à un corps aux ordres de Mr de Winterfeld, pour reconnoître s'il n'y auroit pas moyen d'engager une affaire avec Mr de Nadaſti, ce qui auroit porté le Maréchal Daun à le ſecourir, & auroit donné lieu à un combat général. Mais la difficulté du terrain s'oppoſa encore à cette entrepriſe, & il fallut y renoncer. Rien n'auroit été plus avantageux pour le Roi dans ces circonſtances que d'engager une affaire déciſive; il n'avoit point de temps à perdre; un gros de François étoit à Erfurt; l'armée du Duc de Cumberland étoit acculée à Stade; le duché de Magdebourg &

la vieille Marche ſe trouvoient expoſés aux incurſions des François; une armée ſuédoiſe avoit paſſé la Peene près d'Anclam; les troupes des cercles étoient en mouvement pour s'avancer en Saxe. Mais l'impoſſibilité de combattre dans ce terrain difficile & impraticable, & la néceſſité de faire de prompts détachemens, obligèrent le Roi à ſe retirer. L'infanterie ſe replia par ligne, ſans que l'ennemi fît mine de s'en appercevoir. L'armée marcha à Bernſtadt, & ſe campa ſur les hauteurs de Jauernick jusqu'à la Neiſſe; au delà de cette rivière le corps de Mr de Winterfeld s'étendit jusqu'à Radomeritz. On envoya un détachement pour relever la brigade de Gœrlitz, avec laquelle Mr de Grumbkow eut ordre de ſe rendre en Siléſie, pour nettoyer les frontières des partis ennemis, qui y commettoient des déſordres, & pour veiller en même temps à la ſureté de la forteresſe de Schweidnitz. Le Roi remit le commandement de l'armée au Prince de Bévern, en lui adjoignant Mr de Winterfeld, auquel proprement il donnoit ſa confiance; il leur recommanda ſurtout de couvrir avec ſoin les frontières de la Siléſie; après quoi il partit avec

18 bataillons & 30 eſcadrons, pour s'oppoſer aux entrepriſes des François & des troupes de l'Empire. Afin de ne point interrompre les événemens de cette campagne, tous liés les uns aux autres, nous n'avons pas fait mention de la campagne de l'armée alliée, commandée par le Duc de Cumberland; la liaiſon des choſes exige que nous en faſſions à préſent une courte récapitulation.

Campagne du Duc de Cumberland.

Dès le commencement d'Avril les François occupèrent les villes de Clèves & de Wéſel, où ils ne rencontrèrent aucune réſiſtance. Le Comte de Giſors s'empara de Cologne, dont les François avoient deſſein de faire leur place d'armes. Mr d'Étrées, qui devoit prendre le commandement de l'armée, y arriva les premiers jours du mois de Mai; il s'avança le 26 & campa avec toutes ſes troupes à Munſter. Le Duc de Cumberland raſſembla les ſiennes à Bielefeld, d'où il avoit pouſſé un détachement à Paderborn à l'approche de Mr d'Étrées, dont l'armée ſe campa à Rhéda. Le Duc ſe retira à Herford, ſur quoi les François envoyèrent un détachement dans le pays de Heſſe, qui n'y trouvant aucune oppoſition, s'empara

de tout le landgraviat; Caſſel même, qui en eſt la capitale, ſe rendit après une foible réſiſtance. Le Duc de Cumberland ne voulant faire ferme que derrière le Wéſer, ſelon le projet des miniſtres de Hanovre, qui croyoient le Juillet. paſſage de ce fleuve plus difficile que celui du Rhin, le fit paſſer à ſes troupes ſur les ponts qu'il avoit fait préparer dans les villages de Rhemun & de Vlotho; il donna en même temps des ordres pour qu'on travaillât à fortifier les villes de Munden & de Hameln; c'étoit y penſer bien tard. Les François de leur côté ſe portèrent ſur Corbie; un de leurs détachemens ayant paſſé le Wéſer, donna lieu au Duc de changer ſa poſition, & il ſe campa la droite à Hameln, la gauche à Afferde. Le Duc d'Orléans fit en même temps établir des ponts à Munden pour y paſſer le Wéſer. Le Duc de Cumberland, qui s'attendoit à être attaqué dans peu, rappela à lui tous ſes détachemens, & les raſſembla à Haſtenbeck, dont on lui avoit dépeint la poſition comme admirable. La droite de ſon armée s'y trouvoit bien appuyée, au centre les troupes ſe replioient en forme de coude, devant elles ſe trouvoit un bois & dans

ce bois un ravin assez considérable. L'armée françoise s'approcha de celle des alliés; le 25 se passa en reconnoissances de la part de Mr d'Étrées, & en canonnades de la part du Duc de
26. Cumberland. Le lendemain les François attaquèrent sa gauche en se glissant par ce ravin au fond du bois; il emportèrent la batterie du centre des alliés. Le Prince héréditaire de Bronswic la reprit l'épée à la main, & fit connoître par ce coup d'essai que la nature le destinoit à devenir un héros. En même temps un colonel hanovrien, nommé Breitenbach, se détache de lui-même, rassemble les premiers bataillons qu'il rencontre, entre dans le bois, prend les François à dos, les chasse & s'empare de leurs canons & de leurs drapeaux: tout le monde croit la bataille gagnée par les alliés; Mr d'Étrées, qui voit ses troupes en déroute, ordonne la retraite; le Duc d'Orléans s'y oppose; enfin au grand étonnement de toute l'armée françoise on apprend que le Duc de Cumberland est en pleine marche, & qu'il se replie sur Hameln. Le Prince héréditaire fut obligé d'abandonner cette batterie qu'il avoit reprise avec tant de gloire, & la retraite se fit

avec tant de précipitation, qu'on oublia même ce brave Colonel Breitenbach qui avoit ſi bien mérité dans cette journée; ce digne officier demeura ſeul maître du champ de bataille, partit la nuit pour joindre l'armée, apportant ſes trophées au Duc, qui pleura de déſeſpoir de s'être trop précipité la veille à quitter un champ de bataille qu'on ne lui diſputoit plus. Quelques repréſentations que lui fiſſent le Duc de Bronſwic & des généraux de ſon armée, on ne put jamais le diſſuader de continuer ſa retraite. Il marcha d'abord à Nienbourg, enſuite à Verden, d'où il prit par Rotenbourg & Bremervœrde le chemin de Stade. Par cette manœuvre malhabile il abandonna tout le pays à la diſcrétion des François; Hameln fut d'abord occupé par le Duc de Fitzjames; mais ce qu'il y eut de ſingulier & de remarquable, fut que Mr d'Étrées fut rappelé pour avoir remporté une victoire. Le Duc de Richelieu, auquel la cour donna le commandement de cette armée, arriva le 7 à Munden; il prit Hanovre, le Duc d'Ayen Bronſwic, & Mr le Voyer Wolfenbuttel. Il envoya le Prince de Soubiſe avec un détachement de 25,000 hommes à

Août.

Erfurt, où il devoit être joint par l'armée des cercles & un détachement d'Autrichiens. Il ſe mit de ſon côté à la pourſuite des alliés, paſſa l'Aller, & ſe campa à Verden. Mr d'Armentières s'empara en même temps de Brême le
Sept. 1 de Septembre. L'armée françoiſe s'avança vers Rotenbourg, dans l'intention d'attaquer le Duc de Cumberland; elle ne l'y trouva plus; ce prince s'étoit déjà replié ſur Bremervœrde, évitant depuis la journée de Haſtenbeck tout engagement avec l'ennemi. Dès que le Roi eut remarqué par les manœuvres du Duc de Cumberland qu'il ſe bornoit à défendre le Wéſer, il prévit tout ce qui en réſulteroit, & rappela les 6 bataillons qu'il avoit dans cette armée, pour les jeter dans Magdebourg, ce qui ſe fit très-à-propos, comme nous le verrons dans la ſuite.

On voit par le tableau que nous venons de préſenter, que le duché de Magdebourg étoit menacé de l'invaſion des François & la ville d'un ſiége, que la Saxe alloit devenir la proie de cette armée qui s'aſſembloit à Erfurt, que les garniſons de Dresde & de Torgau alloient être perdues, enfin que Berlin, cette capitale ſans défenſe, étoit ſur le point d'être envahie par les

Sué-

Suédois, qui avoient pénétré dans la Marche uckerane, & qui ne trouvoient qu'une poignée de monde qui s'oppoſât à leurs progrès. Dans ces conjonctures les raiſons les plus preſſantes demandoient qu'un corps de troupes marchât contre tant d'ennemis. Le Roi ſe chargea de ce commandement, & ſe mit à la tête de peu de monde, pour ne point affoiblir ſon armée de Siléſie, qui avoit à combattre l'ennemi le plus redoutable.

Le Prince de Bévern, auquel il reſtoit 50 bataillons & 110 eſcadrons, ſe campa après le départ du Roi à la Landeskrone près de Gœrlitz. Août. 31. Mr de Winterfeld plaça ſon détachement de l'autre côté de la Neiſſe ſur le Holzberg proche du village de Moys. Le Prince fit tranſporter ſon magaſin de Bautzen à Gœrlitz. Le Maréchal Daun & le Prince de Lorraine ſe campèrent vis-à-vis de lui à Auſſig, & détachèrent Mr de Nadaſti à Schœnberg, pour obſerver Mr de Winterfeld. Sept. Le Comte de Kaunitz venoit d'arriver à l'armée autrichienne, pour s'aboucher avec les généraux & régler les opérations ultérieures de la campagne. Mr de Nadaſti, pour lui faire ſa cour, ſe propoſa d'at-

taquer le poſte de Mr de Winterfeld au Holzberg. Ce poſte n'étoit garni que de deux bataillons, les dix autres du même corps campoient à trois mille pas en arrière plus près de
7. Gœrlitz. Le jour que l'attaque ſe fit, Mr de Winterfeld étoit auprès du Duc de Bévern, avec lequel il avoit quelques arrangemens à prendre; on vint lui dire que l'ennemi attaquoit ſon poſte; il y accourut; mais le Holzberg étoit emporté avant qu'il y arrivât; il voulut en déloger l'ennemi, s'avança à la tête de quatre bataillons, & eut le malheur d'être bleſſé mortellement. Mr de Nadaſti, content de l'avantage qu'il venoit de remporter, ſe retira de lui-même à Schœnberg; les Pruſſiens perdirent 1200 hommes à cette affaire, & nombre de braves officiers. Mr de Winterfeld mourut de ſa bleſſure, & fut d'autant plus regretté dans ces circonſtances, qu'il étoit l'homme le plus néceſſaire à l'armée du Prince de Bévern, & que le Roi n'avoit compté que ſur lui dans les meſures qu'il avoit priſes pour la défenſe de la Siléſie. Le lendemain de cette affaire le Prince de Bévern leva ſon camp: il ſe rendit par Catholiſch Hennersdorf & Naumbourg à Lignitz, &

négligea de prendre le camp de Lœwenberg ou celui de Schmutſeifen, par lesquels il auroit couvert la Siléſie; & non content d'abandonner les frontières, il acheva de s'affoiblir en détachant 15,000 hommes, qu'il jeta dans différentes places. Ces fautes entrainèrent les malheurs qui l'accablèrent à la fin de la campagne. Le Maréchal Daun ſuivit les Pruſſiens; il marcha par Lœwenberg & Goldberg, & ſe campa ſur les hauteurs de Wahlſtadt. Les Pruſſiens étoient dans un fond, la droite à Lignitz, la Katzbach à dos, & la gauche au village de Beckren; ils avoient tout à craindre dans ce terrain, un ennemi entreprenant en eût profité; le Maréchal Daun ne l'étoit pas. Cependant une après-midi, animé par le vin & par les diſcours du Chevalier de Montazet, le Prince de Lorraine voulut emporter quelque avantage ſur l'ennemi; il fit avancer huit à dix bataillons de grenadiers & du canon, avec lesquels il fit attaquer le village de Beckren. Ce détachement étoit trop foible contre une armée; il n'étoit point ſoutenu; il fut repouſſé par les troupes que le Prince de Bévem fit avancer de la ligne pour ſoutenir le village; le régiment de

Pruſſe infanterie ſe diſtingua ſurtout à cette action. Cet eſſai fit comprendre au Prince de Bévern que ſa poſition étoit mauvaiſe, ſon camp mal pris, ſa ſituation hazardée. Appréhendant d'être attaqué le lendemain avec des forces plus conſidérables, il repaſſa la nuit même la Katzbach, & marchant à Parchwitz, il y trouva un corps d'impériaux qui lui diſputa le paſſage de la Katzbach; il fit des ponts ſur l'Oder, paſſa ce fleuve & ſe rendit par ſa
Octobre. rive droite le 1 d'Octobre à Breslau; ayant repaſſé l'Oder ſur le pont de la ville, il prit poſte derrière le petit ruiſſeau de la Lohe, où il ſe retrancha; les Autrichiens ſe placèrent vis-à-vis de lui à Liſſa. La cour de Vienne avoit négocié des troupes de l'Électeur de Bavière & du Duc de Wurtemberg, qu'elle envoya alors en Siléſie; ces corps ſe joignirent à la réſerve de Mr de Nadaſti aux environs de Schweidnitz, dont ils devoient faire le ſiége. Nous ſuſpendrons pour quelques momens le
Sept. récit de la campagne de Siléſie, pour ſuivre le Roi dans ſon expédition contre les François.

Campagne contre les François.

Il ſe rendit d'abord à Dresde, d'où il détacha Mr de Seidlitz avec un régiment de

houſards & un régiment de dragons pour Leipſic, afin de donner la chaſſe à Mr de Turpin, qui avec des troupes légères rodoit du côté de Halle. Les François ſe retirèrent à l'approche des Pruſſiens, de ſorte que Mr de Seidlitz devenant inutile dans cette partie, vint rejoindre le Roi entre Grimma & Rœtha; de Rœtha les troupes marchèrent à Pégau; l'ennemi y avoit détaché deux régimens de houſards impériaux, Ceczeni & Eſterhaſi. Cette ville eſt ſituée de l'autre côté de l'Elſter, ſur laquelle un pont de pierre aboutit à la porte. L'ennemi avoit garni cette porte & quelques toits des maiſons voiſines, pour en défendre l'entrée. Mr de Seidlitz fit mettre pied à terre à une centaine de houſards, qui forcèrent la porte; le gros du régiment les ſuivit & entra dans Pégau au plein galop; Mrs de Seculi & de Kleiſt traverſent la ville en ſortant par la porte oppoſée; ils trouvent ces deux régimens ennemis poſtés derrière un chemin creux; ils les attaquent, les renverſent, les pourſuivent jusqu'à Zeitz, & en ramènent 350 priſonniers. Le lendemain l'armée du Roi ſe porta ſur Naumbourg; l'avant-garde y rencontra 6 eſca-

drons de ceux qu'elle avoit battus la veille; ils furent bientôt dissipés, & perdirent surtout beaucoup de monde en passant le pont de la Saale, proche de Schul-Pforte; on rétablit ce
8. Sept. pont, & les troupes le passèrent, pour se rendre à Buttstett. Ce fut là qu'on reçut la nouvelle de cette fameuse convention signée entre le Duc de Cumberland & le Duc de Richelieu à Closter-Seven: ce traité fut négocié par un Comte Lynar, Ministre du Roi de Danemarck; il y fut stipulé que les hostilités cesseroient; que les troupes de Hesse, de Bronswic & de Gotha seroient renvoyées dans leur pays; que celles de Hanovre demeureroient tranquillement à Stade à l'autre bord de l'Elbe dans un district qui leur fut assigné; on ne régla rien touchant l'électorat de Hanovre, ni contributions, ni restitutions, de sorte que cet État se trouvoit abandonné à la discrétion des François. A peine cette convention fut-elle conclue, que sans en attendre la ratification, le Duc de Cumberland s'en retourna en Angleterre, & le Duc de Richelieu se prépara de son côté à faire une invasion dans la principauté de Halberstadt.

Vers ce temps-là on intercepta dans l'armée pruſſienne des lettres du Comte Lynar au Comte de Reuſs; ces deux hommes étoient de la ſecte qu'on nomme Piétiſtes. Le Comte Lynar, en parlant à ſon ami de cette négociation, lui dit: „l'idée qui me vint de faire cette con„vention, étoit une inſpiration céleſte, le St „Eſprit m'a donné la force d'arrêter les progrès „des armes françoiſes, comme autrefois Joſué „arrêta le ſoleil; Dieu tout-puiſſant, qui tient „l'univers en ſes mains, s'eſt ſervi de moi in„digne, pour épargner ce ſang luthérien, ce „précieux ſang hanovrien qui alloit être répan„du.“ Le malheur a voulu que le Comte Lynar s'eſt applaudi tout ſeul; nous le laiſſerons entre Joſué & le ſoleil, pour revenir à des objets plus importans. Cette indigne convention acheva de déranger les affaires du Roi; ſa ſoi-diſante armée étoit de 18,000 hommes, & il ſe trouvoit réduit à faire un détachement pour couvrir Magdebourg, ou pour en renforcer la garniſon. Cependant, comme Mr de Soubiſe ſe trouvoit à Erfurt, il voulut tenter les moyens de l'en éloigner, afin de pouvoir s'affoiblir enſuite avec moins de danger. Il s'a-

vança pour cet effet à Erfurt avec 2,000 chevaux, un bataillon franc, & deux bataillons de grenadiers; ſa ſurpriſe fut extrême, lorsqu'il vit l'armée françoiſe décamper de la Cyriacsbourg en ſa préſence. Mr de Soubiſe ne ſe croyant pas en ſureté à Erfurt, ſe retira effectivement à Gotha. A peine fut-il parti qu'on ſomma la ville de ſe rendre, & l'on convint par la capitulation, que le Pétersberg demeureroit neutre, que la ville ſeroit occupée par les Pruſſiens, & que l'ennemi évacueroit la Cyriacsbourg. Dès que les troupes eurent pris une eſpèce de poſition auprès d'Erfurt, le Prince Ferdinand de Bronſwic partit de l'armée avec 5 bataillons & 7 eſcadrons, pour couvrir Magdebourg, & tenir tête à l'armée de Mr de Richelieu. Ce Prince pouvoit encore ſe
20. renforcer de 6 bataillons, qu'il auroit tirés de la place; mais ces meſures, les ſeules que l'on pût prendre dans ces conjonctures, étoient foibles, & inſuffiſantes pour réſiſter à 50,000 François. Le Prince Ferdinand, bien réſolu de ſuppléer par ſon habileté au peu de moyens qu'on lui fourniſſoit, prit un détour pour ſe rendre à Magdebourg; en marchant par Egeln,

il donna sur le régiment de Lusignan, dont il fit 400 hommes prisonniers; de là il vint se poster fièrement à Wanzleben, d'où il sembloit défier Mr de Richelieu, qui campoit à Halberstadt. Les partis prussiens eurent de la supériorité sur les François pendant toute la fin de cette campagne, & il se passa peu de jours qu'ils n'amenassent des prisonniers au Prince. Dans l'état où se trouvoit le Roi, il falloit avoir recours à tout, employer la ruse & la négociation, enfin tous les moyens possibles pour adoucir la situation des affaires; d'ailleurs on ne perdoit, en faisant des tentatives, que la peine d'avoir imaginé des expédiens frivoles. Dans cette intention le Colonel Balby partit déguisé en bailli, pour se rendre auprès du Duc de Richelieu; il connoissoit ce Duc, avec lequel il avoit fait quelques campagnes en Flandre. Balby devoit faire des propositions pour ramener la cour de Versailles à des sentimens plus doux & plus pacifiques; il s'apperçut que le Duc de Richelieu se défiant de son crédit, ne croyoit pas avoir assez d'influence auprès du ministère & du Roi, pour changer leur système & leur opinion sur l'alliance avec la maison d'Au-

triche, alliance qui récemment conclue plaiſoit par ſa nouveauté même. Cet émiſſaire voyant que tout ce qu'il pourroit dire ſur ce ſujet ne mèneroit à rien, ſe rabattit à demander au Duc qu'il voulût au moins avoir quelques ménagemens pour les provinces du Roi où il faiſoit la guerre.

Bientôt le Roi fut encore obligé d'affoiblir ſon armée par un nouveau détachement; il envoya le Prince Maurice à Leipſic avec 10 bataillons & 10 eſcadrons, pour s'y tenir dans une poſition centrale, d'où il fût à portée de ſe joindre dans le beſoin au Roi, ou au Prince Ferdinand, & d'où il pût avoir l'œil ſur Mr de Marshall, campé à Bautzen avec 15,000 Autrichiens; ce dernier corps inquiétoit avec d'autant plus de raiſon, que la Luſace étant ouverte, on avoit à craindre qu'il ne fît une irruption dans l'électorat & n'allât même à Berlin. Cette capitale étoit également menacée du côté de la Poméranie par les Suédois, dont Mr de Manteufel avec 500 houſards & quatre bataillons retardoit les progrès. Après que ces deux corps eurent quitté le camp d'Erfurt, il ne reſta plus au Roi que 8 bataillons & 27 eſ-

cadrons. Si l'ennemi s'étoit apperçu de la foibleſſe de ce corps, il n'eſt pas douteux qu'il ne ſe fût mis en action; c'eſt ce qu'il falloit empêcher ſur toute choſe, & ce qui fit recourir à différens expédiens, pour en impoſer au peuple d'Erfurt, & aux François mêmes; par cette raiſon les troupes ne campèrent point; l'infanterie étoit répandue dans les villages voiſins de la ville; on la fit changer à différentes repriſes de quartiers, & comme chaque fois les régimens changeoient auſſi de nom, cela multiplioit l'ordre de bataille que les eſpions recueilloient avec ſoin, pour en inſtruire le Prince de Soubiſe. Deux jours après que les Pruſſiens eurent pris 16.
Erfurt, le Roi fit une reconnoiſſance vers Gotha avec 20 eſcadrons de houſards & de dragons, pour eſſayer ſi l'on n'en pourroit pas déloger ces deux régimens de houſards impériaux ſi ſouvent battus; cela réuſſit au delà de ce qu'on devoit eſpérer; l'appréhenſion que ces houſards avoient des Pruſſiens, précipita leur retraite; proche de Gotha ils avoient un défilé à paſſer, où ils perdirent 180 hommes; on les pourſuivit même jusqu'à la vue d'Eiſenach, où campoit Mr de Soubiſe, qui venoit d'être joint

par le Prince de Hildbourghauſen, Général en
20. chef de l'armée des cercles. La maiſon ducale fut charmée de ſe voir débarraſſée de ces hôtes indiſcrets; elle avoit également à ſe plaindre des François & des Autrichiens: les François avoient commis des violences au château, dont ils avoient enlevé les canons; & les officiers autrichiens, peu meſurés dans leurs propos, s'étoient comportés avec une arrogance non convenable envers des princes ſouverains d'une des plus anciennes maiſons de l'Empire. Mr de Seidlitz demeura avec cette cavalerie à Gotha, pour veiller de là ſur les mouvemens de l'ennemi, & avertir à temps la petite armée d'Erfurt, afin que dans le beſoin elle pût ſe replier avant l'approche de l'armée d'Eiſenach. Peu de jours après il fut attaqué par un corps bien ſupérieur au ſien. Le Prince de Hildbourghauſen voulut ſignaler ſon commandement par un coup d'éclat; il propoſa au Prince de Soubiſe de déloger les Pruſſiens de Gotha. Tous deux ſe mirent en marche avec les grenadiers de leur armée, la cavalerie autrichienne, Laudon & ſes pandours, & toutes les troupes légères de l'armée françoiſe. Mr de

Seidlitz fut averti à temps du projet que les ennemis formoient contre lui; bientôt il les vit paroître; une colonne de cavalerie embraſſoit Gotha par la droite, en cheminant ſur la crête des hauteurs qui vont vers la Thuringe; une autre colonne de cavalerie ayant les houſards devant elle, venoit à gauche du côté de Langenſalza; les pandours à la tête des grenadiers formoient la colonne du centre. Mr de Seidlitz s'étoit mis en bataille à une certaine diſtance de Gotha, les houſards en premiére ligne, les dragons de Meinicke en ſeconde; il avoit envoyé les dragons de Czettritz à un défilé qui étoit à un demi-mille derrière lui, avec ordre de ſe mettre ſur un rang, pour former un front étendu qui pût en impoſer aux ennemis; ce qui n'empêchoit pas que ce régiment ne fût très-à-portée de protéger ſa retraite, s'il s'étoit vu obligé de céder au nombre. Cette manœuvre habile & ruſée fit prendre le change au Prince de Hildbourghauſen; il penſa que l'armée pruſſienne, qu'il croyoit conſidérable, étoit en marche pour ſoutenir Mr de Seidlitz, & que cette grande ligne de cavalerie qu'il découvroit, alloit inceſſamment fondre ſur

Octobre. 13.

lui. Mr de Seidlitz s'apperçut, par la contenance mal assurée des housards autrichiens, que son stratagème faisoit impression; il les poussa insensiblement, & de choc en choc gagnant toujours du terrain, il les obligea à repasser ce défilé où ils avoient peu de jours auparavant tant souffert; la colonne de cavalerie qui faisoit la droite des ennemis, se retira en même temps. Mr de Seidlitz alors envoya quelques housards & dragons dans Gotha; ils y entrèrent précisément comme le Prince de Darmstadt avec les troupes des cercles commençoit à s'en retirer, & y firent nombre de prisonniers. La précipitation avec laquelle le Prince de Darmstadt abandonna Gotha, pensa devenir funeste à Mr de Soubise; il étoit au château, & ne s'attendoit pas à une aussi prompte évacuation; il n'eut que le temps de se jeter à cheval pour s'enfuir bien vîte: 160 soldats & trois officiers de marque furent pris dans cette journée par les Prussiens. Tout autre officier que Mr de Seidlitz se seroit applaudi de se tirer de ce mauvais pas sans perte; Mr de Seidlitz n'auroit pas été satisfait de lui-même, s'il ne s'en fût pas tiré avec avantage.

Cet exemple prouve que la capacité & la réſolution d'un général décident plus à la guerre que le nombre des troupes. Un homme médiocre, qui ſe fût trouvé dans de pareilles circonſtances, découragé par l'appareil impoſant des ennemis, ſe ſeroit retiré à leur approche & auroit perdu la moitié de ſon monde dans une affaire d'arrière-garde, que cette cavalerie ſupérieure auroit engagée au plus vîte. Le bon emploi de ce régiment de dragons étendu & montré de loin à l'ennemi procura à Mr de Seidlitz le moyen d'acquérir beaucoup de gloire dans une affaire auſſi épineuſe.

Le Roi n'avoit pu jusqu'alors que tenir les choſes en ſuſpens; il ne pouvoit rien entreprendre & devoit tout attendre du bénéfice du temps. Il ſe tint tranquillement à Erfurt, jusqu'à ce qu'il apprit qu'un détachement françois de l'armée de Weſtphalie étoit en chemin pour ſe rendre par la Heſſe à Langenſalza. Comme il ne devoit pas attendre l'arrivée de ce corps, qui pouvoit lui tomber à dos, il réſolut de ſe retirer avant ſon approche. Le bruit ſe répandant d'ailleurs que Mr de Haddick traverſoit la Luſace pour pénétrer dans le Brande-

dourg, le Prince Maurice avoit été obligé de gagner Torgau à tire d'aile; il devoit vraiſemblablement pouſſer de là jusqu'à Berlin. Le Roi n'ayant donc aucun ſecours à attendre, ne jugea pas à propos de prolonger d'avantage ſon ſéjour à Erfurt, & pour ne rien hazarder mal à propos, il ſe replia ſur l'Eckartsberg; des courriers fréquens y arrivèrent de Dresde; Mr de Finck marquoit que le corps de Marshall étoit ſur le point de quitter Bautzen, pour ſuivre celui de Haddick; il étoit certain que le Prince Maurice n'étoit pas aſſez fort pour réſiſter à ces deux Généraux; cela fit réſoudre le Roi à lui mener un renfort. Les troupes repaſſèrent la Saale à Naumbourg; Le Maréchal Keith ſe jeta avec quelques bataillons dans Leipſic; le Roi paſſa l'Elbe à Torgau, & marcha ſur Annaberg, où il apprit que la ville de Berlin en avoit été quitte pour une contribution de 200,000 écus qu'elle avoit payée aux Autrichiens; que Mr de Haddick n'avoit pas attendu l'arrivée du Prince Maurice pour ſe retirer, & que Mr de Marshall étoit demeuré immobile dans ſon camp de Bautzen. La première idée qui lui vint alors, fut de couper la retraite à

Mr

Mr de Haddick; il se rendit en conséquence à Herzberg. Le Prince Maurice étoit sur son retour, & le Roi voulut l'attendre, parce que Haddick avoit déjà repassé Cottbus; il demeura quelques jours dans cette position, pour s'éclaircir sur les projets ultérieurs des François, qui devoient décider du parti qu'il avoit à prendre, soit de s'opposer à leurs entreprises, soit, au cas que la campagne de Thuringe fût finie, de tourner vers la Silésie, pour dégager Schweidnitz, dont Mr de Nadasti commençoit à former le siége.

Mais les ennemis entraînèrent le Roi dans 26.
des opérations qu'il ne pouvoit pas prévoir alors. Le départ des Prussiens d'Erfurt engagea Mr de Soubise à passer la Saale & à s'approcher de Leipsic; le Maréchal Keith en donna avis, demandant avec empressement des secours: il fallut accourir au plus pressé. Le Roi 28.
prit sur le champ avec sa petite troupe le chemin de Leipsic; il nettoya d'abord la rive droite de la Mulde, où Mr de Custine s'étoit avancé avec quelques brigades; après quoi il entra à Leipsic, où il fut joint par le Prince Maurice, & par le Prince Ferdinand de Bron-

ſwic. On ſe rendit d'abord maître de la grande chauſſée qui mène à Lutzen. Le 30 l'armée ſe trouvant raſſemblée, elle alla ſe camper à Altranſtædt, d'où Mr de Retzow fut détaché en avant pour garder le défilé de Ripach. La nuit même le Roi ſe mit en marche pour tomber ſur les quartiers ennemis diſperſés à l'entour de Weiſſenfels; ils ſe ſauvèrent, hors celui de Weiſſenfels. On attaqua les trois portes de la ville, avec ordre aux officiers de gagner ſans délai le pont de la Saale, pour qu'on fût maître de ce paſſage important. La ville fut forcée, on y prit 500 hommes; mais ceux de la garniſon qui s'étoient ſauvés, avoient mis le feu au pont couvert, qui étant tout de charpente s'embraſa facilement; il n'y eut pas moyen d'éteindre l'incendie, parce que l'ennemi embusqué derrière les murs à l'autre bord faiſoit un ſi gros feu de mousquéterie, que tous ceux qui s'empreſſoient à conſerver le pont, étoient tués ou bleſſés. Bientôt de nouvelles troupes parurent de l'autre côté de la rivière, dont le nombre, qui alloit toujours en groſſiſſant, convainquit de l'impoſſibilité de tenter le paſſage de la Saale à cet endroit. Mais comme ce n'étoit

que la tête de l'armée qui étoit arrivée à Weiſſenfels, & que la partie la plus conſidérable des troupes étoit encore en pleine marche, on leur fit prendre la direction de Merſebourg, dans l'eſpérance de pouvoir ſe ſervir du pont de cette ville.

Lorsque le Maréchal Keith y arriva, il trouva que les François y étoient établis & que le pont étoit rompu; il ne balança pas ſur le parti qui lui reſtoit à prendre; il prit quelques bataillons, & ſe rendit à Halle, dont il délogea les François, & rétablit le pont qu'ils y avoient également détruit. L'armée du Roi ſe trouvoit donc alors avoir ſa droite à Halle, ſon centre vis-à-vis de Merſebourg, & ſa gauche à Weiſſenfels, couverte par la Saale, aſſurant ſa communication derrière cette rivière par des corps détachés, qui veilloient également ſur les démarches des ennemis. Le Maréchal Keith paſſa le premier cette rivière proche de Halle. Sur ce mouvement, qui ne pouvoit être d'aucune conſéquence pour les François, Mr de Soubiſe abandonna tous les bords de la Saale, & ſe replia ſur le village de St Michel. Les Pruſſiens employèrent ce jour & la nuit ſui-

Novembre. 2.

vante à rétablir les ponts de Weiſſenfels & de Merſebourg; le 3 de grand matin le Roi & le Prince Maurice les ayant paſſés, leurs colonnes & celle du Maréchal Keith ſe dirigèrent ſur Rosbach, où elles avoient ordre de ſe joindre. Le Roi ſe détacha pendant la marche avec quelques cavalerie, pour reconnoître la poſition des ennemis; elle étoit des plus mauvaiſes. Les houſards par étourderie pouſſèrent jusques dans le camp, & enlevèrent des chevaux de la cavalerie, & des ſoldats qu'ils arra-
4. chèrent de leurs tentes; ces circonſtances, jointes au peu de précautions des généraux françois, déterminèrent le Roi à marcher le lendemain pour les attaquer.

L'armee quitta ſon camp avant la pointe du jour; toute la cavalerie faiſoit l'avant-garde. Lorsqu'elle arriva ſur les lieux d'où on avoit la veille reconnu le poſte des ennemis, elle ne les y trouva plus; ſans doute que Mr de Soubiſe ayant fait réflexion ſur la défectuoſité de ſon camp, en avoit changé la nuit même; il avoit étendu ſes troupes ſur une hauteur devant laquelle régnoit un ravin; ſa droite s'appuyoit à un bois qu'il avoit fortifié d'un abatis & de

trois redoutes garnies d'artillerie; ſa gauche étoit environnée par un grand étang qu'on ne pouvoit pas tourner. L'armée du Roi ſe trouvoit trop foible en infanterie pour brusquer un poſte auſſi formidable; pour peu que la défenſe eût été opiniâtre, on ne l'auroit emporté qu'en y ſacrifiant vingt mille hommes. Le Roi jugea que cette entrepriſe ſurpaſſoit ſes forces, & il envoya des ordres à l'infanterie de paſſer un défilé marécageux qui ſe trouvoit près de là, pour prendre le camp de Braunsdorf; la cavalerie la ſuivit faiſant l'arrière-garde. Dès que les François virent que les troupes pruſſiennes ſe replioient, ils firent avancer leurs piquets avec de l'artillerie, & canonnèrent beaucoup, mais ſans effet. Tout ce qu'ils avoient de muſiciens & de trompettes, leurs tambours & leurs fifres ſe faiſoient entendre, comme s'ils avoient gagné une victoire. Quelque peu agréable que fût ce ſpectacle pour des gens qui n'avoient jamais craint d'ennemi, il fallut dans ces circonſtances le conſidérer d'un œil indifférent, & oppoſer le flegme allemand à la pétulance & à la gaieté françoiſe. On apprit la nuit même que 5.
l'ennemi faiſoit un mouvement de ſa gauche à

ſa droite; les houſards ſe mirent en campagne dès la pointe du jour; ils entrèrent dans le camp que les François venoient de quitter, & apprirent des payſans qu'ils avoient pris le chemin de Weiſſenfels. Peu après un corps aſſez conſidérable ſe forma vis-à-vis de la droite des Pruſſiens; il avoit l'air d'une arrière-garde, ou d'une troupe qui couvre la marche d'une armée. Les Pruſſiens tenoient peu de compte de ces mouvemens, parce que leur camp étoit couvert, tant le front que les deux ailes, par un marais impraticable, & qu'il n'y avoit que trois chauſſées étroites par leſquelles on pût venir à eux. On ne pouvoit donc ſuppoſer que trois deſſeins à l'ennemi: celui de ſe retirer par Freybourg, dans la haute Thuringe, parce que les ſubſiſtances lui manquoient; celui de prendre Weiſſenfels, dont cependant les ponts étoient détruits; ou enfin celui de gagner Merſebourg avant le Roi, pour lui couper le paſſage de la Saale. Or l'armée pruſſienne en étoit beaucoup plus près que celle des François. Cette manœuvre étoit d'autant moins à craindre, qu'elle menoit à une bataille dont on pouvoit ſe promettre un ſuccès

heureux, puisqu'on n'auroit point de poste à forcer. Le Roi envoya beaucoup de partis en campagne, & attendit tranquillement dans son camp que les intentions des ennemis se fussent plus clairement développées; car un mouvement précipité, ou fait à contretemps, auroit tout gâté. Des nouvelles, tantôt fausses, tantôt vraies, que rapportoient les batteurs d'estrade, entretinrent cette incertitude jusques vers midi, qu'on apperçut la tête des colonnes françoises, qui à une certaine distance tournoient la gauche des Prussiens. Les troupes des cercles disparurent aussi insensiblement de leur ancien camp, de sorte que ce corps qu'on prenoit pour une arrière-garde, & qui étoit en effet la réserve de Mr de St Germain, demeura seul vis-à-vis des Prussiens. Le Roi fut lui-même reconnoître la marche de Mr de Soubise & fut convaincu qu'elle étoit dirigée sur Merseburg; les François marchoient très-lentement, parce qu'ils avoient formé différens bataillons en colonnes, ce qui les arrêtoit chaque fois que les chemins étroits les obligeoient de se rompre. Il étoit deux heures lorsque les Prussiens abattirent leurs tentes; ils firent un quart

de converſion à gauche & ſe mirent en marche. Le Roi côtoya l'armée de Mr de Soubiſe; ſes troupes étoient couvertes par le marais qui vient de Braunsdorf, & qui s'étendant à un grand quart de lieue de là, ſe perd à 2,000 pas de Rosbach. Mr de Seidlitz faiſoit l'avant-garde avec toute la cavalerie; il eut ordre de ſe gliſſer par des bas-fonds dont cette contrée eſt remplie, pour tourner la cavalerie françoiſe & fondre ſur les têtes de leurs colonnes, avant qu'elles euſſent le temps de ſe former. Le Roi ne put laiſſer au Prince Ferdinand, qui commandoit ce jour-là la droite de l'armée, que les vieilles gardes de la cavalerie, qu'il mit ſur un rang pour en faire montre; ce qui ſe pouvoit d'autant mieux, qu'une partie du marais de Braunsdorf couvroit cette droite. Les deux armées en ſe côtoyant s'approchoient toujours davantage. L'armée du Roi tenoit ſoigneuſement une petite élévation qui va droit à Rosbach; celle des François, qui ne connoiſſoit pas apparemment le terrain, marchoit par un fond. Le Roi fit établir une batterie ſur cette hauteur, dont les effets devinrent déciſifs dans l'action. Les François en établirent une vis-

à-vis dans un fond, & comme elle tiroit de bas en haut, elles ne produisit aucun effet. Pendant qu'on prenoit ces arrangemens de part & d'autre, Mr de Seidlitz avoit tourné la droite des ennemis, sans qu'ils s'en apperçussent; il fondit alors avec impétuosité sur cette cavalerie; les deux régimens autrichiens formèrent un front, & soutinrent le choc; mais se trouvant abandonnés par les François, à l'exception du régiment de Fitzjames qui donna, ils furent presque entièrement détruits. L'infanterie des deux armées étoit encore en marche, & leurs têtes n'étoient qu'à la distance de cinq cents pas: le Roi auroit voulu gagner le village de Reichardswerben; mais comme il restoit 600 pas à faire pour y arriver & qu'on s'attendoit d'un moment à l'autre à voir l'action s'engager, il y détacha le Maréchal Keith avec 5 bataillons, en quoi consistoit toute sa seconde ligne; le Roi s'avança en même temps à 200 pas des deux lignes françoises, & s'apperçut que leur ordre de bataille étoit composé de bataillons en colonnes alternativement enlacés dans des bataillons étendus. Cette aile de Mr de Soubise étoit en l'air, & la cavalerie prussienne étant occupée

à pourſuivre celle des ennemis, on ne put ſe ſervir que de l'infanterie pour déborder l'aile; dans cette vue le Roi mit en ligne deux bataillons de grenadiers qui faiſoient un crochet à ſon flanc gauche; ils eurent ordre, au moment que les François avanceroient, de faire une demi-converſion à droite, ce qui les portoit néceſſairement ſur le flanc de l'ennemi. Cette diſpoſition fut exécutée ponctuellement. Auſſi dès que les François avancèrent, ils reçurent le feu de ces grenadiers en flanc, & après avoir eſſuyé tout au plus trois décharges du régiment de Bronſwic, on vit que leurs colonnes ſe preſſoient vers la gauche; elles eurent bientôt reſſerré ces bataillons étendus qui les ſéparoient; la maſſe de cette infanterie devenoit de moment en moment plus groſſe, plus lourde, & plus confuſe; plus elle ſe précipitoit ſur ſa gauche, plus elle étoit débordée par le front des Pruſſiens. Tandis que le déſordre alloit en croiſſant dans l'armée de Mr de Soubiſe, le Roi fut averti qu'un corps de cavalerie ennemie ſe préſentoit derrière ſes troupes; il fit raſſembler en hâte les premiers eſcadrons que l'on put trouver; à peine les eut-il oppoſés à ceux qui ſe

montroient derrière ſon front, que ces derniers ſe retirèrent avec promptitude; alors les gardes du corps & le gendarmes furent employés contre l'infanterie françoiſe, qui ſe trouvoit dans le plus grand déſordre; la cavalerie l'attaqua & l'ayant facilement diſperſée, elle fit un nombre conſidérable de François priſonniers. Il étoit 6 heures du ſoir quand ce choc ſe donna; le temps étoit couvert, & l'obſcurité ſi grande, qu'il y auroit eu de l'imprudence à pourſuivre l'ennemi, quelle que fût la confuſion dans laquelle continuoit ſa déroute. Le Roi ſe contenta d'envoyer à ſa pourſuite différens partis de cuiraſſiers, de dragons & de houſards, dont aucun ne paſſoit 30 maîtres. Pendant cette action 10 bataillons de la droite des Pruſſiens avoient gardé le fuſil ſur l'épaule ſans charger; le Prince Ferdinand de Bronſwic, qui les commandoit, n'avoit pas quitté le marais de Braunsdorf, ſervant à couvrir une partie de ſon front; il avoit chaſſé les troupes des cercles qui lui étoient oppoſées, par quelques volées de canon, & leur avoit fait lâcher le pied. Il n'y eut que 7 bataillons de l'armée du Roi qui furent dans le feu, & tout l'engagement du combat jus-

qu'à la déciſion ne dura qu'une heure & demie. Le lendemain le Roi partit dès la pointe du jour avec les houſards & les dragons; il ſuivit les traces des ennemis, qui s'étoient retirés par Freybourg. L'infanterie eut ordre de prendre le même chemin; l'arrière-garde françoiſe y étoit encore; les dragons mirent pied à terre & chaſſèrent des jardins quelques détachemens ennemis; enſuite on fit des diſpoſitions pour attaquer le château; mais l'ennemi n'en attendit pas l'exécution, il repaſſa l'Unſtrut en hâte & brûla ſes ponts. Les détachemens que le Roi avoit faits la veille arrivèrent alors ſucceſſivement; les uns amenoient des officiers, d'autres des ſoldats, d'autres des canons, enfin aucun d'eux ne revint les mains vides. On travailla cependant avec tant de diligence à rétablir le pont de l'Unſtrut, qu'en moins d'une heure il fut en état de ſervir. L'armée de Mr de Soubiſe s'étoit répandue par tant de chemins, qu'on ne ſavoit lequel ſuivre. Les payſans aſſuroient que le plus grand nombre des fuyards avoit pris la route de l'Eckartsberg, & le Roi y marcha avec ſes troupes; pendant toute cette journée le nombre des priſonniers augmenta, tous les détachemens

envoyés en différens lieux en amenèrent. Cependant on trouva l'Eckartsberg garni par un corps des cercles, qui pouvoit être de 5 à 6,000 hommes. Le Roi, qui n'avoit d'autre infanterie que les volontaires de Meyer, les embusqua avec des houſards dans un bois voiſin de ce camp, avec ordre d'allarmer l'ennemi toute la nuit. Les ennemis, mécontens de ce qu'on troubloit leur ſommeil, abandonnèrent leur poſte, & perdirent quatre cents hommes avec 10 pièces de canon. Mr de Lentulus, qui les ſuivit le lendemain jusqu'à Erfurt, leur enleva encore huit cents hommes, qu'il ramena au Roi. La journée de Rosbach avoit coûté 10,000 hommes à l'armée de Mr de Soubiſe. Les Pruſſiens en prirent 7,000 priſonniers; ils y gagnèrent de plus 63 canons, 15 étendards, 7 drapeaux & une paire de timbales. Il eſt certain qu'à conſidérer la conduite des généraux françois, on auroit de la peine à l'approuver; leur intention étoit ſans contredit de chaſſer les Pruſſiens de la Saxe; mais l'intérêt de leurs alliés ne demandoit-il pas plutôt qu'ils ſe bornaſſent ſimplement à contenir le Roi vis-à-vis d'eux, pour donner au Maréchal Daun & au Prince

de Lorraine le temps d'achever la conquête de la Siléſie? Pour peu qu'ils euſſent encore arrêté le Roi en Thuringe, cette conquête étoit non ſeulement faite, mais la ſaiſon devenoit de plus ſi rude & ſi avancée, qu'il auroit été impoſſible aux Pruſſiens de faire en Siléſie les progrès dont nous aurons inceſſamment occaſion de parler; & quant à la bataille qu'ils engagèrent ſi mal à propos, il eſt certain que Mr de Soubiſe, par ſon incertitude, & par ſa diſpoſition, mit de la poſſibilité à ce qu'une poignée de monde vînt à bout de le vaincre. Mais la manière dont la cour de France diſtinguoit le mérite de ſes généraux parut plus ſurprenante que le reſte; Mr d'Étrées, pour avoir gagné la bataille de Haſtenbeck, fut rappelé; Mr de Soubiſe, pour avoir perdu celle de Rosbach, fut déclaré peu après Maréchal de France. La bataille de Rosbach ne procura proprement au Roi que la liberté d'aller chercher de nouveaux dangers en Siléſie. Cette victoire ne devint importante que par l'impreſſion qu'elle fit ſur les François, & ſur les débris de l'armée du Duc de Cumberland. D'un côté Mr de Richelieu, dès qu'il en reçut la nouvelle, quitta ſon

camp de Halberſtadt, & ſe retira dans l'électorat de Hanovre; de l'autre, les troupes alliés, prêtes à mettre les armes bas, reprirent courage, & conçurent des eſpérances. Un changement avantageux, arrivé à peu près dans le même temps dans le miniſtère britannique & dont nous parlerons bientôt, donna un nouvean nerf au gouvernement anglois. Ces miniſtres, honteux de la tache que la convention de Cloſter-Seven imprimoit à leur nation, réſolurent avec d'autant plus de juſtice de la rompre, qu'elle n'avoit été ratifiée ni par le Roi d'Angleterre, ni par le Roi de France; ils travaillèrent d'abord à remettre l'armée de Stade en activité; le Roi d'Angleterre, dégoûté du Duc de Cumberland, qui avoit perdu la confiance des troupes, voulut mettre un autre général à leur tête; il demanda au Roi le Prince Ferdinand de Bronſwic, dont la réputation juſtement acquiſe s'étoit répandue en Europe. Quoique les Pruſſiens perdiſſent par ſon abſence un bon général, dont ils avoient beſoin, il étoit toutefois ſi important de relever cette armée des alliés, que le Roi ne put ſe refuſer à cette demande. Le Prince Ferdinand partit,

ſe rendit à Stade par des chemins détournés, & trouva répandu aux environs un corps de 30,000 hommes, que les François par inconſéquence & par légéreté avoient négligé de déſarmer.

Le Roi revint de l'Eckartsberg à Freybourg, en même temps qu'un détachement que le Maréchal Keith avoit envoyé à Querfurt, retourna de la pourſuite des François. Les payſans mêmes des environs amenoient des priſonniers; ils étoient outrés des ſacrilèges que les ſoldats de Mr de Soubiſe avoient commis dans les égliſes luthériennes; les choſes pour leſquelles le peuple a le plus de vénération, avoient été profanées avec une indécence groſſière, & la fougue effrénée des François avoit mis tous les payſans de la Thuringe dans les intérêts de la Pruſſe.

Cependant le Roi étoit ſur ſon départ, les affaires de la Siléſie demandoient ſa préſence & des ſecours; il ſe propoſa de marcher droit à Schweidnitz, pour en faire lever le ſiége à Mr de Nadaſti. Il partit de Leipſic le 12 de Novembre à la tête de 19 bataillons & de 28 eſcadrons. Le Maréchal Keith marcha en même

me temps avec un petit corps, pour pénétrer en Bohème du côté de Leutmeritz, afin de faciliter au Roi le passage de la Lusace, & d'obliger par cette diversion Mr de Marshall à quitter les environs de Bautzen & de Zittau. Le Maréchal Keith prit un magasin considérable que les ennemis avoient à Leutmeritz, d'où il fit mine de s'avancer vers Prague. Le Roi entra en même temps en Lusace; il délogea Mr de Haddick de Grossenhayn, & Mr de Marshall à son approche se replia sur Lœbau; pendant la marche de Bautzen au Weissenberg, on fit tourner une tête de colonne vers Lœbau, & à son aspect Mr de Marshall se replia sur Gabel: le Roi poursuivit ensuite sa route sans empêchement. En arrivant à Gœrlitz il reçut la fâcheuse nouvelle de la reddition de Schweidnitz. Cette place fut prise de la manière suivante: Mr de Nadasti avoit ouvert la tranchée le 27 d'Octobre entre le fort de Bœgendorf & la tuilerie; sa troisième parallèle étoit achevée le 10 de Novembre. La garnison avoit fait quelques sorties avec succès, & quoique les bombes eussent ruiné une partie de la ville, l'ennemi n'avoit pas encore emporté d'ouvrage;

impatient d'être auſſi peu avancé, Mr de Nadaſti réſolut de riſquer un coup de main; la nuit du 11 il fit donner un aſſaut général à toutes les redoutes qui environnent le corps de la place; deux furent priſes. Ce malheur fit tourner la tête à Mr de Seers, qui étoit Gouverneur de la place, & à Mr de Grumbkow, qui lui étoit adjoint; ils capitulèrent, & ſe rendirent priſonniers de guerre avec leur garniſon, conſiſtant en 10 eſcadrons de houſards & 10 bataillons d'infanterie. Les Autrichiens déſarmèrent ces ſoldats, & comme la plupart étoient Siléſiens, ils leur donnèrent des paſſeports & la liberté de retourner dans leurs villages. Cet événement ne pouvoit pas arriver plus mal à propos, pour déranger les projets du Roi. Toutefois ſa jonction avec le Prince de Bévern en devenoit d'autant plus néceſſaire, qu'il étoit aiſé de prévoir que Mr de Nadaſti ayant pris Schweidnitz, joindroit le Maréchal Daun, pour accabler ce qui reſtoit de Pruſſiens près de Breslau. Le Roi avoit à la vérité ordonné au Prince de Bévern d'attaquer l'ennemi, & de ne pas ſouffrir qu'on prît Schweidnitz pour ainſi dire à ſa vue: la choſe étoit très faiſable, vu la

position des Autrichiens à Liſſa; le Prince de Bévern n'avoit qu'un mouvement à faire pour ſe porter ſur le flanc de l'ennemi, qu'il auroit battu probablement; alors le ſiége de Schweidnitz étoit levé, & les impériaux déconcertés: au lieu que ſi l'on demeuroit dans l'inaction, Mr de Nadaſti ne pouvoit manquer à la longue de prendre une place qui n'avoit point de ſecours à eſpérer, & toutes ces troupes ennemies venant à fondre ſur les Pruſſiens, auroient enfin forcé les retranchemens de la Lohe. Le malheur voulut que ce Prince ne comprît pas la force de ces raiſons; les généraux le déterminèrent cependant un jour à tenter cette entrepriſe; il ſortit de ſon camp, & battit les troupes légères qui couvroient le flanc droit des Autrichiens: alors au lieu d'attaquer l'armée, & de la pouſſer dans l'Oder, comme cela ſeroit arrivé, ſon incertitude, le peu de confiance qu'il avoit en lui-même, & la crainte d'une entrepriſe dont l'événement n'eſt jamais d'une certitude évidente, le retinrent; il crut en avoir fait aſſez, & il ramena les troupes dans ſes retranchemens. Le Roi arriva à Naumbourg ſur le Queis le 24 de Novembre; il y apprit la victoire des Au-

trichiens sur le Prince de Bévern, & la perte de Breslau. Tout ce dont on avoit averti le Prince de Bévern n'étoit arrivé que trop exactement; Mr de Nadasti avoit joint le Prince de Lorraine & le Maréchal Daun, & les ennemis impatiens d'achever leur conquête, ne perdirent point de temps pour mettre leur projet en exécution. La nuit du 21 au 22 de Novembre ils construisirent devant le front des Prussiens 4 grandes batteries de grosses pièces de canon; les emplacemens qu'ils prirent étoient entre Pilsnitz & Gros-Mochber. Le Prince de Bévern se contenta d'être spectateur de cet ouvrage, qu'il leur laissa achever tranquillement, tandis que ces apprêts annonçoient les desseins du Maréchal Daun sur les retranchemens prussiens. Mr
22. de Nadasti longea la Lohe & se forma vers Gabitz; le Prince de Bévern crut que c'étoit pour lui venir à dos, quoique cela fût difficile, & il s'affoiblit encore par un détachement qui se rendit à Gabitz aux ordres de Mr de Ziethen, pour s'opposer de ce côté aux entreprises des ennemis. Le front du camp prussien derriere la Lohe étoit couvert par des redoutes, ouvertes par les gorges, mal placées, dont quelques unes mêmes

étoient dominées par l'autre rive; on n'avoit pas même eu l'attention d'y faire distribuer assez de canon; la plus grande partie de l'artillerie demeura dans un rechanchement que le Prince de Bévern avoit fait faire dans un basfond, pour couvrir son flanc de la Lohe vers le faubourg de Breslau. Le Maréchal Daun, qui avoit eu le temps de bien voir & de bien examiner toutes ces négligences & toutes ces bévues, les fit tourner à son avantage. L'attaque commença le 22 à 9 heures du matin; quelques redoutes furent prises & reprises alternativement; on fit agir la cavalerie prussienne dans un marais, où elle ne pouvoit pas combattre, & où elle fut foudroyée par 60 canons que les Autrichiens avoient en batterie au delà du ruisseau. Cependant, malgré tant de fausses mesures, les Prussiens ne perdoient point encore de terrain. A la gauche vers Gabitz Mr de Ziethen non seulement repoussa les attaques, mais poursuivit Mr de Nadasti jusqu'au delà de la Lohe, & les ennemis en déroute se retirèrent derrière le ruisseau de Schweidnitz. Pendant ce temps-là les Autrichiens qui attaquoient le Prince de Bévern avoient passé la Lohe sous

la protection de leur artillerie; ils prirent auſſitôt les redoutes pruſſiennes par les gorges; les troupes ſe défendirent bien, & les Pruſſiens les en délogèrent à diverſes fois; le Prince Ferdinand de Pruſſe repouſſa même une partie des ennemis jusqu'à la Lohe; mais ils étoient en trop grand nombre, le camp étoit perdu & la nuit cloſe. Quoiqu'il y eût encore des reſſources, le Prince de Bévern ne les vit pas; il repaſſa l'Oder dans la première conſternation, & jeta Mr de Leſtwitz avec 8 bataillons dans Breslau; il perdit ainſi 80 pièces de canons, & près de 8,000 hommes, que l'attaque du camp de Liſſa ne lui auroit pas coûtés. Les Autrichiens prétendirent que cette action leur avoit mis 18,000 hommes hors de combat, & il eſt vrai que les villages des environs étoient remplis de leurs bleſſés. Le lendemain, ou pour mieux dire la nuit, le Prince de Bévern s'aviſa d'aller reconnoître le corps de Mr de Beck qui campoit près de lui; il étoit ſeul, & ſe laiſſa prendre par des pandours. Mr de Kyau, qui étoit après lui le plus ancien des généraux, prit le commandement des troupes, & ſans aviſer à ce qu'il y avoit à faire, il ſe mit en chemin

pour Glogau. A peine Mr de Leſtwitz ſe crut-il iſolé dans Breslau, qu'il perdit la tramontane; les Autrichiens s'approchèrent de cette capitale, & Mr de Leſtwitz, qui jusqu'alors avoit eu la réputation d'un brave officier, ſans attendre que l'ennemi tirât un ſeul coup de canon contre les remparts, demanda à capituler, & obtint la libre ſortie avec armes & bagages; il ſuivit deux jours après avec ſa garniſon, dont la moitié déſerta ſur le chemin que Mr de Kyau avoit pris. 24.

Le Roi reçut à la fois toutes ces nouvelles accablantes; ſans s'appeſantir ſur les déſaſtres qui venoient d'arriver, il ne ſongea qu'au remède, & força de marche, pour gagner les bords de l'Oder. En chemin il ſe détourna de Lignitz, que les Autrichiens avoient fait fortifier, & pouſſant droit à Parchwitz, ſon avant-garde donna à l'improviſte ſur un détachement des ennemis, qui fut bien battu & dont 300 hommes furent faits priſonniers; il arriva à Parchwitz le 28, ayant fait le chemin de Leipſic à l'Oder en 12 jours. Le Roi vouloit que Mr de Kyau paſſât l'Oder à Koben; mais il ne put pas y réuſſir, parce que la plupart des troupes

avoient déjà gagné Glogau. Dans ces conjonctures le temps étoit ce qu'il y avoit de plus précieux; il n'y avoit point de moment à perdre; il falloit ou attaquer inceſſamment les Autrichiens à tout prix, & les mettre hors de la Siléſie, ou ſe réſoudre à perdre cette province pour jamais. L'armée qui repaſſa l'Oder à Glogau, ne put joindre les troupes du Roi que le 2 de Décembre; cette armée étoit découragée & dans l'accablement d'une défaite récente. On prit les officiers par le point d'honneur; on leur rappela le ſouvenir de leurs anciens exploits; on tâcha de diſſiper les idées triſtes dont l'impreſſion étoit fraîche; le vin fut même une reſſource pour ranimer ces eſprits abattus. Le Roi parla aux ſoldats; il leur fit diſtribuer des vivres gratis. Enfin on épuiſa tous les moyens que l'imagination pouvoit fournir, & que le temps permettoit, pour réveiller dans les troupes cette confiance ſans laquelle l'eſpérance de la victoire eſt vaine. Déjà les phyſionomies commençoient à s'éclaircir, & ceux qui venoient de battre les François à Rosbach, perſuadèrent à leurs compagnons de prendre bon courage. Quelque peu de repos refit le ſoldat, & l'armée ſe trouva

Décembre.

disposée à laver, aussitôt que l'occasion s'en présenteroit, l'affront qu'elle avoit reçu le 22. Le Roi chercha cette occasion, & bientôt elle se trouva; il avança le 4 à Neumarkt; il étoit avec l'avant-garde des housards, & apprit que l'ennemi établissoit sa boulangerie dans cette ville, qu'elle étoit garnie de pandours, & qu'on y attendoit dans peu l'armée du Maréchal Daun. La hauteur située au délà de Neumarkt donnoit un avantage considérable à l'ennemi, si on lui permettoit de l'occuper: la difficulté étoit de prendre cet endroit; l'infanterie n'étoit point arrivée, & ne pouvoit joindre l'avant-garde qu'au soir; on n'avoit point de canon; les seules troupes dont on pouvoit tirer parti, étoient des housards; on se résolut à faire de nécessité vertu. Le Roi ne voulant pas souffrir que le Prince de Lorraine vînt se camper vis-à-vis de lui, fit mettre pied à terre à quelques escadrons de housards; ils enfoncèrent la porte de la ville; un régiment qui les suivoit à cheval, y entra au plein galop; un autre régiment par les faubourgs gagna la porte de Breslau, & l'entreprise réussit au point, que 800 Cravates furent faits prisonniers par les housards. On occupa

auſſitôt l'emplacement du camp, & l'on y trouva les piquets & les traces que les ingénieurs autrichiens y avoient laiſſées pour marquer la poſition de leurs troupes. Le Prince de Wurtemberg prit le commandement de l'avant-garde; on le renforça le ſoir de 10 bataillons, avec leſquels il ſe campa à Kammendorf. Le même jour la cavalerie paſſa encore le défilé; le gros de l'infanterie cantonna dans la ville de Neumarkt & dans les villages voiſins. Des nouvelles poſitives arrivèrent alors au Roi, par leſquelles il apprit que le Prince de Lorraine avoit quitté le camp de la Lohe, & s'étoit avancé au delà de Liſſa; que ſon armée avoit ſa droite appuyée au village de Nypern, ſa gauche à Golau, & à dos le petit ruiſſeau de Schweidnitz. Le Roi ſe réjouit de trouver l'ennemi dans une poſition qui facilitoit ſon entrepriſe;
5. car il étoit obligé & réſolu d'attaquer les Autrichiens partout où il les trouveroit, fût-ce même au Zobtenberg. On travailla d'abord à la diſpoſition de la marche, & l'armée ſe mit en mouvement le 5 avant l'aube du jour; elle étoit précédée par une avant-garde de 60 eſcadrons & de 10 bataillons, à la tête de la-

quelle le Roi s'étoit mis en perſonne; les quatre colonnes de l'armée la ſuivoient à une petite diſtance; l'infanterie formoit celles du centre, & celles des ailes étoient compoſées de cavalerie. L'avant-garde en approchant du village de Born découvrit une grande ligne de cavalerie, dont la droite tiroit vers Liſſa, & dont la gauche qui étoit plus avancée s'appuyoit à un bois que l'armée du Roi avoit à ſa droite. On crut d'abord que c'étoit une aile de l'armée autrichienne dont on ne découvroit pas le centre; ceux qui en firent la reconnoiſſance, aſſurèrent que c'étoit une avant-garde; on apprit même qu'elle étoit commandée par le Général Noſtitz, & que le corps conſiſtoit en quatre régimens de dragons ſaxons, & deux de houſards impériaux; pour jouer à jeu ſûr, on fit gliſſer les 10 bataillons dans le bois qui couvroit le flanc gauche de Mr de Noſtitz; ſur quoi la cavalerie pruſſienne, qui s'étoit formée, fondit deſſus avec beaucoup de vivacité; dans un moment ces régimens furent diſſipés, & pourſuivis jusques devant le front de l'armée autrichienne; on leur prit 5 officiers & 800 hommes, qu'on renvoya le long des colonnes

à Neumarkt, pour animer le ſoldat par l'exemple de ce ſuccès. Le Roi eut de la peine à contenir la fougue des houſards, que leur ardeur transportoit; ils étoient ſur le point de donner au milieu de l'armée autrichienne, lorsqu'on les raſſembla entre les villages de Heyde & de Frobelvitz à une portée de canon de l'ennemi; on diſtinguoit ſi bien de là l'armée impériale, qu'on auroit pu la compter homme par homme; ſa droite, qu'on ſavoit à Nypern, étoit cachée par le grand bois de Liſſa: mais du centre jusqu'à la gauche rien n'échappoit à la vue. A la première inſpection de ces troupes & d'après le terrain on jugea qu'il falloit porter les grands coups à l'aile gauche de cette armée: elle étoit étendue ſur un tertre chargé de ſapins, mais mal appuyée; ce poſte forcé, on gagnoit l'avantage du terrain pour le reſte de la bataille, parce que de là il va toujours en descendant & en s'abaiſſant vers Nypern: au lieu qu'en s'attachant au centre les troupes de l'aile droite autrichienne auroient pu, en traverſant le bois de Liſſa, tomber en flanc ſur les aſſaillans; & après tout il auroit toujours fallu finir par l'attaque de ce tertre, qui dominoit ſur

toute cette plaine. Ç' auroit été réſerver la beſogne la plus dure & la plus difficile pour la fin, où les troupes haraſſées, & fatiguées du combat, ne ſont plus propres aux grands efforts; au lieu qu'en commençant par l'opération la plus rude, on profitoit de la première ardeur du ſoldat, & le reſte de l'ouvrage devenoit aiſé. Par une ſuite de ces raiſons on diſpoſa inceſſamment l'armée pour l'attaque de la gauche. Les colonnes qui étoient dans l'ordre du déploiement furent renverſées; on les mit ſur deux lignes, & les pelotons par quart de converſion ſe mirent à défiler par la droite: le Roi avec ſes houſards côtoya la marche de ſon armée ſur une chaîne de tertres qui cachoit à l'ennemi les mouvemens qui ſe faiſoient derrière; & ſe trouvant entre les deux armées, il obſervoit celle des Autrichiens, & dirigeoit la marche de la ſienne. Il envoya des officiers de confiance, les uns pour obſerver la droite du Maréchal Daun, les autres vers Canth pour veiller aux démarches de Mr de Draskowitz, qui y avoit ſon camp; on reconnut en même temps l'ennemi le long du ruiſſeau de Schweidnitz, pour être ſûr qu'il ne pût rien venir à dos lorsque

l'armée engageroit le combat. Le projet que le Roi ſe préparoit d'exécuter, étoit de porter toute ſon armée ſur le flanc gauche des impériaux, de faire les plus grands efforts avec ſa droite, & de refuſer ſa gauche avec tant de prévoyance, qu'il n'eût point à craindre des fautes ſemblables à celles qu'on avoit faites à la bataille de Prague & qui avoient cauſé la perte de celle de Kolin. Déjà Mr de Wédel, qui devoit avec ſes 10 bataillons de l'avant-garde former la première attaque, s'étoit rendu devant l'armée; déjà les têtes des colonnes avoient gagné le ruiſſeau de Schweidnitz, ſans que l'ennemi s'en fût apperçu. Le Maréchal Daun prit le mouvement des Pruſſiens pour une retraite, & dit au Prince de Lorraine: *ces gens s'en vont, laiſſons-les faire.* Cependant Mr de Wédel s'étoit formé devant les deux lignes d'infanterie de la droite; ſon attaque étoit ſoutenue par une batterie de 20 pièces de 12 livres, dont le Roi avoit dépouillé les remparts de Glogau. La première ligne reçut ordre d'avancer en échelons, les bataillons à 50 pas de diſtance en arrière les uns des autres, de ſorte que la ligne étant en mouvement, l'extrémité de la droite ſe

trouvoit de mille pas plus avancée que l'extrémité de la gauche, & cette disposition la mit dans l'impossibilité de s'engager sans ordre. Sur cela Mr de Wédel attaqua le bois où commandoit Mr Nadasti; il n'y trouva pas grande résistance, & l'emporta assez vîte. Les généraux autrichiens se voyant tournés & pris en flanc, essayèrent de changer de position; ils voulurent, mais trop tard, former une ligne parallèle au front des Prussiens; tout l'art des généraux du Roi fut employé à ne leur en pas donner le temps. Les Prussiens s'établissoient déjà sur une hauteur qui commande le village de Leuthen; dans l'instant où l'ennemi voulut y jeter de l'infanterie, une seconde batterie de 20 pièces de 12 livres tira sur eux si fort à propos, qu'ils en perdirent l'envie & se retirèrent. Du côté de Mr de Wédel les Autrichiens se saisirent d'une butte voisine du ruisseau, pour l'empêcher de balayer leur ligne d'une aile à l'aute; Mr de Wédel ne les y souffrit pas long-temps, & après un combat plus long & plus opiniâtre que le précédent, ils furent forcés à céder le terrain. Mr de Ziethen en même temps chargea la cavalerie ennemie &

la mit en déroute; quelques eſcadrons de ſa droite reçurent en flanc, des brouſſailles qui bordoient le ruiſſeau, une décharge à mitraille. Ce feu partant à l'inproviſte, les ramena, & ils ſe réformèrent auprès de l'infanterie. Les officiers qui avoient eu la commiſſion d'obſerver la droite du Maréchal Daun, vinrent alors avertir le Roi qu'elle traverſoit le bois de Liſſa, & alloit paroître inceſſamment dans la plaine; ſur quoi Mr de Drieſen reçut ordre d'avancer avec l'aile gauche de la cavalerie pruſſienne. Lorsque les cuiraſſiers autrichiens commencèrent à ſe former près de Leuthen, la batterie du centre de l'armée du Roi les ſalua par une décharge de toute ſon artillerie; Mr de Drieſen en même temps les attaqua; la mêlée ne fut pas longue; les impériaux furent diſperſés & s'enfuirent à vau-de-route. Une ligne d'infanterie qui s'étoit formée à côté de ces cuiraſſiers derrière Leuthen, fut priſe en flanc par le régiment de Bareuth, qui la rejetant ſur les volontaires de Wunſch, en prit deux régimens entiers avec officiers & drapeaux. Alors la cavalerie ennemie étant tout à fait diſſipée, le Roi fit avancer le centre de

ſon

ſon infanterie ſur Leuthen. Le feu fut vif & court, parce que l'infanterie autrichienne n'étoit qu'éparpillée entre les maiſons & les jardins; au déboucher du village, on apperçut une nouvelle ligne d'infanterie que les généraux autrichiens formoient ſur une éminence près du moulin à vent de Ségeſchutz. L'armée du Roi eut quelque temps à ſouffrir de leur feu; mais les ennemis ne s'étoient pas apperçus dans cette confuſion que le corps de Mr de Wédel étoit dans leur voiſinage; ils furent tout à coup pris en flanc & à dos par ce brave & habile Général, & ſa belle manœuvre, en fixant la victoire, termina cette importante journée. Le Roi ramaſſant les premières troupes qui ſe préſentèrent, ſe mit à la pourſuite des ennemis avec les cuiraſſiers de Seidlitz & un bataillon de Jung-Stutterheim; il s'avança dirigeant ſa marche entre le ruiſſeau de Schweidnitz & le bois de Liſſa. L'obſcurité devint ſi grande, qu'il pouſſa quelques cavaliers en avant pour reconnoître les forêts, & pour donner des nouvelles; de temps à autre il fit tirer quelques volées de canon vers Liſſa, où le gros de l'armée autrichienne s'étoit enfui; à l'appro-

che de ce bourg l'avant-garde eſſuya une décharge d'environ deux bataillons, dont perſonne ne fut bleſſé; elle y répondit par quelques volées de canon, en pourſuivant toujours ſa marche. Chemin faiſant les cuiraſſiers de Seidlitz amenoient des priſonniers par bandes. Arrivé à Liſſa, le Roi trouva toutes les maiſons pleines de fuyards & de gens débandés de l'armée impériale; il s'empara d'abord du pont, où il plaça ſes canons, avec ordre de tirer tant qu'il y auroit de la poudre. Sur le chemin de Breslau, par où l'ennemi ſe retiroit, il fit jeter des pelotons d'infanterie dans les maiſons les plus voiſines du ruiſſeau de Schweidnitz, afin de tirer ſur l'autre bord pendant toute la nuit, ſoit pour entretenir la terreur chez les vaincus, ſoit pour les empêcher de jeter ſur l'autre bord des troupes qui en diſputaſſent le paſſage le lendemain. Cette bataille avoit commencé à une heure de l'après-midi; il en étoit huit lorsque le Roi avec ſon avant-garde vint à Liſſa. Son armée étoit forte de 33,000 hommes, lorsqu'elle engagea l'action avec celle des impériaux, qu'on diſoit monter à 60,000 combattans. Si le jour n'eût pas enfin manqué aux

Prussiens, cette bataille auroit été la plus décisive de ce siècle. Les troupes n'eurent pas le temps de se reposer; elles partirent de Lissa qu'il étoit encore nuit, ramassèrent pendant la marche nombre de traîneurs des ennemis, & arrivèrent vers les dix heures sur les bords de la Lohe, où malgré une forte arrière-garde commandée par Mr de Serbelloni, postée auprès de Gros Mochber, 10 bataillons passèrent ce ruisseau; on les forma dans un ravin à l'abri du canon des Autrichiens, & l'on embusqua les housards derrière des villages & des censes, où ils étoient couverts & à portée d'agir aussitôt que cela deviendroit nécessaire. Mr de Serbelloni hâta sa retraite autant qu'il put, & se replia vers les deux heures de l'après-midi sur Breslau; Mr de Ziethen avec tous les housards, 20 escadrons de dragons & 16 bataillons le suivit de près. Une partie du monde de l'Autrichien se jeta sans ordre dans Breslau. Cette arrière-garde, pleine de terreur & se retirant en confusion, perdit beaucoup de soldats dans sa marche. Mr de Ziethen poursuivit l'armée du Maréchal Daun par Borau, Reichenbach, Kunzendorf à Reichenau, où il fut joint par 6.

Mr de Fouquet, qui venoit avec quelques troupes de Glatz. Ces deux généraux poussèrent les Autrichiens jusqu'en Bohème. Le Roi de son côté forma le 7 la circonvallation de Breslau; on prit poste au faubourg de St Nicolas, à Gabitz, aux Lehmgruben, à Hube & Durgensch; & comme la raison de guerre vouloit qu'on enfermât la ville également de l'autre côté de l'Oder, le Roi envoya ordre à Mr de Wied, qui avoit été malade à Brieg, d'en sortir avec 3 bataillons, auxquels on joignit 5 escadrons, pour se poster sur la grande chaussée qui mène de Breslau à Hundsfeld; il s'y retrancha le mieux qu'il put, pour empêcher la garnison de se sauver en Pologne, au cas qu'elle voulût le tenter. On se prépara au siége; le Roi tira les munitions, les canons, les mortiers dont on avoit besoin, des fortereſſes de Brieg & de Neisse. Le 10 six bataillons prirent possession du faubourg d'Ohlau; ces troupes s'établirent au couvent des Frères de la miséricorde, dont ils chassèrent les pandours. Mr de Forcade prit poste au cimetière de St Maurice, où l'on construisit une batterie à l'abri des murailles, & pour distraire l'attention du commandant

& de la garnison, le Prince Ferdinand de Prusse établit au faubourg de St Nicolas une batterie & un bout de tranchée, qui firent croire à l'ennemi que c'étoit de ce côté-là que les Prussiens vouloient pousser leurs attaques, tandis que Mr de Balby faisoit sa parallèle depuis le cimetière de St Maurice jusques vis-à-vis de la porte de Schweidnitz; de cette parallèle deux grandes batteries croisantes dirigeoient leur feu sur le Taschenbastion, & sur le cavalier qui le commande. Les assiégés se défendirent mollement. Ils tentèrent par le faubourg de Pologne du côté de Mr de Wied une foible sortie, où ils perdirent 300 hommes. Le 16 une bombe mit par hazard le feu au magasin de poudre du Taschenbastion; l'épaule sauta & ses décombres formèrent une espèce de brèche. Le froid devint si violent, que le commandant craignit que malgré ses précautions, les fossés étant gelés, les Prussiens ne donnassent un assaut à la place; il craignit d'être pris d'emblée; il savoit d'ailleurs que l'armée impériale étant rechassée en Bohème, il n'avoit aucun secours à en attendre. Ces différentes considérations le portèrent à capitu-

ler, & il ſe rendit lui & toute ſa garniſon priſonniers de guerre; il ſe trouva que 14,000 hommes en avoient aſſiégé 17,000. Mais il falloit conſidérer qu'une partie de cette garniſon étoit compoſée des fuyards de Leuthen, & qu'en général ni les fortifications, ni le nombre des ſoldats ne défendent une ville, mais que tout dépend de la tête plus ou moins forte & du courage déterminé de celui qui y commande. Nous avons rapporté ſans interruption les événemens de cette expédition de Siléſie; peut-être ne ſera-t-on pas fâché de trouver ici le réſumé des pertes qu'y firent les deux parties belligérantes.

Les Pruſſiens ne perdirent à la bataille de Leuthen en morts & bleſſés que 2660 hommes, parce qu'ils trouvèrent, ſi l'on excepte la première attaque, un terrain qui les favoriſa.

Les Autrichiens y perdirent 307 officiers, 21,000 ſoldats, 134 canons, 59 drapeaux. Mrs de Ziethen & de Fouquet firent 2,500 priſonniers dans la pourſuite. La priſe de Breslau coûta aux ennemis 13 généraux, 686 officiers, & 17,635 ſoldats; ſomme totale 41,447 hommes, dont l'armée impériale ſe trouvoit affoiblie à ſon retour en Bohème.

Quoique cette campagne eût été longue, dure & pénible; quoique sa fin fût aussi heureuse qu'on eût pu l'espérer, il restoit encore une expédition à faire, tant les dérangemens arrivés en Silésie étoient considérables; il falloit reprendre la ville de Lignitz, où les impériaux avoient fait des inondations & des ouvrages. Le Roi y avoit envoyé Mr de Driesen, qui avec un corps de cavalerie tenoit cette ville investie depuis le 16. Le Prince Maurice y arriva le 25 avec un détachement d'infanterie, pour en faire le siége dans les règles. Les apprêts s'en firent, le canon arriva. Mr de Bulow, que le Maréchal Daun y avoit établi en qualité de Commandant, préféra la conservation de sa garnison à une défense qu'il n'auroit pu soutenir à la longue; il capitula, & demanda la libre sortie pour ses troupes; ce qu'on lui accorda volontiers, parce que les troupes étoient fatiguées à l'excès, & la gelée si forte, que les pêles & les pioches ne pouvoient plus ouvrir la terre. Les ouvrages & les écluses de la ville furent rasés, afin que si les ennemis s'en emparoient une seconde fois, ils ne pussent pas si vîte la remettre en état de défense, & en

faire une place d'armes. Toute la cavalerie fut enſuite employée à former le blocus de Schweidnitz; on réſerva le ſiége de cette place pour le printemps prochain. Le corps de Mr de Ziethen forma un cordon qui prit de Schmiedeberg par Landshut, Friedland, Braunau, ſe terminant à Glatz. Les troupes entrèrent le 6 de Janvier en quartier d'hiver, & le Roi demeura à Breslau, afin de veiller lui-même à tout, & de préparer ce qui étoit néceſſaire, pour que l'armée rétablie & en bon état pût de bonne heure ouvrir la campagne prochaine.

Janvier.

Campagne de Pruſſe.

Pour terminer l'hiſtoire de tous les événemens de cette année, il nous réſte à rapporter ce qui ſe paſſa en Pruſſe entre Mrs de Lehwald & d'Apraxin, & ce que firent les Suédois en Poméranie. Le Maréchal Apraxin s'approcha au mois de Juin des frontières de la Pruſſe à la tête de 100,000 hommes; le gros de ſon armée marcha vers Grodno, capitale de la Lithuanie polonoiſe. Mr de Fermor, avec un corps de 20,000 hommes, ſecondé par la flotte ruſſe, mit le ſiége devant Mémel. La ville fut rendue par capitulation le 5 de Juillet. Mr de

Lehwald s'étoit proposé de défendre les bords du Prégel, & s'étoit campé à Insterbourg, d'où il observoit Mr d'Apraxin. Après la prise de Mémel l'armée ennemie pénétra en Prusse, s'approchant d'Insterbourg; Mr de Fermor s'avança de son côté vers le Prégel. Il semble que c'étoit le moment où le Maréchal Lehwald auroit dû prendre un parti décisif, pour se battre avec un de ces généraux; il n'en trouva peut-être pas l'occasion favorable. Le corps de Mr de Fermor, qui arriva à Tilsit, lui donna de la jalousie; il craignit d'être tourné & se retira à Wélau. Il avoit dans son armée deux régimens de housards qui faisoient au plus 2,400 hommes, & ces housards non seulement résistèrent à 12,000 Tartares & Cosaques que les Russes traînoient avec eux, mais remportèrent de plus durant toute cette campagne des avantages signalés sur ces ennemis. Après la retraite du Maréchal Lehwald, Mr d'Apraxin n'étant gêné par personne, se joignit à Insterbourg avec Mr de Fermor; ils s'avancèrent tous les deux en côtoyant l'Aller, & vinrent se camper à Jægerndorf à un mille & demi de l'armée prussienne. Le Roi avoit donné carte blanche à Mr de Août.

Lehwald, pour prendre tel parti qu'il jugeroit à propos, tant à cauſe de l'éloignement des lieux, que parce que des partis qui ſouvent rodoient autour de l'armée du Roi, auroient pu intercepter des dépêches de cette conſéquence. Mr de Lehwald, qui craignoit qu'un corps de Ruſſes ne s'approchât de Kœnigsberg, dont les ouvrages ſont trop vaſtes pour être défendus, & ne prît, pendant qu'il ſeroit contenu par le Maréchal ruſſe, cette capitale où il avoit ſes magaſins, crut qu'il ne pouvoit empêcher l'ennemi de tenter une pareille entrepriſe qu'en lui livrant bataille, & réſolut d'aller l'attaquer dans ſon camp de Jægerndorf. Il ſe mit en marche le 29, & ſe porta dans un bois où il étoit préciſément dans le flanc des Ruſſes; s'il avoit attaqué cette armée tout de ſuite, il y a apparence qu'il l'auroit fait avec ſuccès. Quoique ſon corps ne montât qu'à 24,000 hommes, il pouvoit eſpérer de remporter des avantages, parce que les Ruſſes furent ſurpris de le voir arriver, qu'ils ne s'attendoient pas à être attaqués, & qu'il régnoit une grande confuſion dans leur camp; ils étoient outre cela mal poſtés, & rien ne l'empêchoit de marcher droit à eux. Il eſt

impoſſible de dire quelles raiſons le retinrent, & lui firent différer jusqu'au lendemain ce qu'il pouvoit exécuter ſur le champ. Il engagea l'affaire le 30. D'abord les houſards & les dragons pruſſiens firent plier devant eux la cavalerie ruſſe & les Coſaques qui leur étoient oppoſés, & les rechaſſèrent jusqu'à leur camp. Les ennemis avoient changé la nuit de poſition, d'où il réſulta que les diſpoſitions que le Maréchal de Lehwald avoit faites la veille pour les attaquer dans le terrain où il les avoit trouvés, ne quadroient plus avec l'emplacement où ils étoient alors; ſa cavalerie de la gauche attaqua néanmoins celle des Ruſſes, & la rejeta derrière ſon front; mais elle y eſſuya un feu ſi violent d'artillerie & de mitraille, qu'elle fut obligée de rejoindre l'infanterie pruſſienne. C'étoit dans le moment où Mr de Lehwald attaquoit un bois rempli d'abatis, dans lequel les Ruſſes avoient placé leurs grenadiers; le bois étoit au centre de l'armée de Mr d'Apraxin; ces grenadiers furent battus & presque tous détruits; mais le terrain fourré où cette action ſe paſſa, cachoit aux Pruſſiens une manœuvre que faiſoient alors les ennemis, & qui devint funeſte aux

premiers; Mr de Romanzow s'avançoit avec 20 bataillons de la ſeconde ligne des Ruſſes, pour ſoutenir ces grenadiers; il ſe porta en flanc & à dos de l'infanterie pruſſienne; elle perdit inſenſiblement du terrain & fut enfin obligée de ſe retirer. Cela ſe fit en bon ordre; les dragons & les houſards couvrirent ſa retraite. Ce corps, qui ne fut point pourſuivi par l'ennemi, revint à Wélau reprendre ſon ancien camp. Le Maréchal ne perdit dans cette affaire en morts, bleſſés, & priſonniers que 1400 hommes & 13 canons. Mr d'Apraxin demeura encore quelques jours dans ſon camp de Jægern-
Sept. dorf. Le 7 de Septembre il fit mine de paſſer l'Aller, pour ſe porter en droiture ſur Kœnigsberg; mais il falloit bien qu'il n'eût pas cette expédition fort à cœur; car ayant trouvé un corps pruſſien qui lui diſputoit le paſſage de cette rivière, il ſe déſiſta de ſon entrepriſe.
17. Dix jours après il décampa ſubitement de Jægerndorf, & ſe retira vers les frontières de la Pologne. Le Maréchal de Lehwald le ſuivit pour la forme jusqu'à Tilſit, moins dans le deſſein d'engager quelque affaire d'arrière-garde que pour en impoſer au public.

La disproportion des forces étoit trop grande entre ces deux armées, & l'échec qu'il avoit reçu étoit trop récent; d'ailleurs il obtenoit son but sans courir de risques; car l'ennemi se retirant de soi-même en Pologne, il n'y avoit qu'à le laisser tranquillement poursuivre sa marche: Mr d'Apraxin évacua toute la Prusse, à l'exception de Mémel, dont les Russes demeurèrent en possession. L'armée prussienne s'arrêta aux environs de Tilsit, trop heureuse de s'être débarrassée d'un ennemi aussi formidable à si bon marché. Mais si elle avoit echappé aux malheurs qui la menaçoient dans cette campagne, il n'étoit pas probable qu'elle jouît à la longue de la même fortune. Le Maréchal de Lehwald eût-il possédé tous les talens du Prince Eugène, comment pouvoit-il dans la suite de la guerre résister avec 24,000 Prussiens à 100,000 Russes? Le Roi avoit tant d'ennemis à combattre, & ses troupes étoient si considérablement fondues, qu'il lui étoit impossible d'envoyer des secours à son armée de Prusse; il étoit à craindre, & l'on pouvoit même le prévoir, que les Russes étendant leurs connoissances & leurs vues, ne corrigeassent les fautes

qu'ils avoient faites, & ne détachaſſent, en ouvrant la campagne ſuivante, un corps conſidérable vers la Viſtule, qui expoſeroit Mr de Lehwald au risque d'être coupé de la Poméranie. On avoit tout lieu de croire qu'étant entouré par des ennemis auſſi nombreux, il auroit le même ſort que le Duc de Cumberland, avec la différence que les Ruſſes, moins polis que les François, l'auroient contraint de mettre les armes bas.

D'une autre part les Suédois n'avoient fait des progrès en Poméranie que parce qu'ils n'avoient rencontré aucune réſiſtance; ils étoient en poſſeſſion d'Anclam, de Demmin, & du fort de Peenamunde, qu'ils avoient pris après un ſiége de quinze jours. La garniſon de Stettin conſiſtoit en 10 bataillons de milice, que les États de la Poméranie avoient levés. Mr de Manteufel, à la tête de 4 bataillons, n'étoit pas en état de former de grandes entrepriſes. En laiſſant la diſtribution des armées telle qu'elle étoit alors, le Roi couroit les plus grands hazards pour celle de Pruſſe, & riſquoit en même temps de voir la Poméranie envahie par les Suédois. Il réſolut donc de con-

centrer davantage ſes forces, pour procéder avec plus de ſureté; & d'abandonner les extrémités de ſes États, que le nombre de ſes ennemis ne lui permettoit plus de défendre. Ces motifs firent rappeler de Tilſit Mr de Lehwald avec ſon armée; il marcha d'abord en Poméranie contre les Suédois, qu'il délogea promptement d'Anclam & de Demmin; il les pouſſa bientôt ſous le canon de Stralſund, où ces troupes ne ſe croyant pas en ſureté, ſe réfugièrent dans l'île de Rugen. Une grande gelée qui ſurvint enſuite, fit prendre tout le bras de mer qui ſépare la Poméranie de cette île. Le Maréchal de Lehwald auroit pu profiter de l'occaſion, ſi ſon grand âge ne l'en eût empêché, pour paſſer avec ſon armée ſur la glace dans l'île, où il auroit détruit toutes ces troupes ſuédoiſes: au moins un coup pareil auroit-il délivré le Roi pour un temps d'un ennemi qui faiſoit une diverſion fâcheuſe. Quoique le Maréchal de Lehwald n'eût pas entrepris tout ce qui étoit faiſable, il fit toutefois dans cette courte expédition trois mille priſonniers ſur les Suédois. Un détachement qu'il envoya aſſiéger le fort de Peenamunde,

ne le reprit qu'au mois de Mars de l'année ſuivante.

La multitude d'objets qu'il y avoit à remplir pendant cette campagne, étoit immenſe; & comme on ſe trouvoit preſſé de faire de tous les cotés des efforts, on ne pouvoit y réuſſir qu'en employant les mêmes troupes en différens endroits. Le Prince Ferdinand de Bronſwic avoit trop peu de cavalerie dans ſon armée; il lui en falloit néceſſairement pour l'entrepriſe qu'il méditoit. Comme il importoit au Roi que les François fuſſent chaſſés de la baſſe Saxe & du bas Rhin, pour y contribuer de ſa part autant que ſa ſituation le lui permettoit, il détacha 10 eſcadrons de dragons, & 5 eſcadrons de houſards de l'armée du Maréchal de Lehwald, avec ordre de joindre le Prince Ferdinand de Bronſwic à Stade. Ce Prince tenta d'abord une entrepriſe ſur Zell, qui ne réuſſit pas, d'un côté parce que le Maréchal de Richelieu l'ayant prévenu, l'empêcha de paſſer l'Aller, & de l'autre parce que ce pays aride, où il n'y a que des bruyères, ne put fournir à ſa ſubſiſtance. Nonobſtant cette entrepriſe manquée, il ſe rendit peu après maître de Harbourg. Le Roi

con-

convint enſuite avec lui du projet de ſa campagne. Son avis alloit à ce que les alliés ſe portaſſent ſur le Wéſer, par deux raiſons, dont la première étoit de ne point ruiner les capitales de l'électorat de Hanovre & du duché de Bronſwic par les ſiéges qu'il faudroit faire pour les reprendre; la ſeconde étoit la crainte d'être coupés du Rhin, qui porteroit les François à évacuer d'eux-mêmes ces provinces, ſurtout ſi un détachement des troupes pruſſiennes ſe montroit en même temps du côté de Bronſwic. Le Prince Henri, qui étoit demeuré en Saxe pour ſe faire guérir d'une bleſſure qu'il avoit reçue à Rosbach, devoit commander ce détachement. Tout fut bien concerté, & nous verrons au commencement de la campagne ſuivante les ſuccès qui accompagnèrent le Prince Ferdinand dans l'exécution de cette entrepriſe.

CHAPITRE VII.

De l'hiver de 1757 à 1758.

Jamais campagne n'avoit été plus féconde en révolutions subites de la fortune, que celle que nous venons de décrire. Cette espèce de hazard qui préside aux événemens de la guerre, s'étoit insolemment joué du destin des parties belligérantes; tantôt il avoit favorisé les Prussiens de succès brillans, & tantôt il les avoit précipités dans un abyme de malheurs. Les Russes avoient gagné une bataille en Prusse, & se retiroient de ce royaume comme s'ils avoient été battus. Les François, sur le point de désarmer le Duc de Cumberland, paroissoient les arbitres de l'Allemagne; mais à peine cette nouvelle a-t-elle le temps de se répandre en Europe, qu'on apprend la défaite d'une de leurs armées, & qu'on voit comme ressusciter cette armée du Duc de Cumberland qu'on croyoit n'exister déjà plus. Cette suite d'événemens décisifs & contraires avoit comme étourdi l'Eu-

rope; on voyoit de l'incertitude dans les projets, des deſſeins renverſés auſſitôt que conçus, & de nombreux corps de troupes presque détruits en un ſeul jour. Il fallut quelques momens de tranquillité pour que les eſprits ſe recueilliſſent, & que chaque puiſſance pût conſidérer de ſang froid la ſituation où elle ſe trouvoit. D'un côté l'ardent déſir de la vengeance, l'ambition bleſſée, le dépit, le déſeſpoir remirent les armes à la main aux empereurs & aux rois qui formoient la grande alliance; de l'autre la néceſſité de continuer la guerre & quelques rayons d'eſpérance portèrent la Pruſſe à faire les plus grands efforts pour ſe ſoutenir. Un nouveau ferment donna un nouveau degré d'activité à la politique, & les cours, chacune de ſon côté, ſe préparèrent à pouſſer la guerre avec plus d'acharnement, de fureur, & d'opiniâtreté que par le paſſé. Voilà en général le tableau des paſſions qui agitoient les princes & leurs miniſtres. La nature de cet ouvrage exige que nous entrions dans de plus grands détails, & que nous parcourions ſucceſſivement toutes les cours de l'Europe, pour nous repréſenter diſtinctement ce qui ſe paſſoit dans chacune.

Il s'étoit fait dès l'automne dernière un changement dans le miniſtère britannique. Mr Fox, qui s'y étoit intrus par les intrigues du Duc de Cumberland, s'apperçut qu'il ne pouvoit plus ſe ſoutenir dans ce poſte contre la cabale qui lui étoit oppoſée; il réſolut de ſe démettre volontairement de ſes charges, & fut remplacé par Mr Pitt, que ſon éloquence & ſon génie élevé rendoient l'idole de la nation; c'étoit la meilleure tête de l'Angleterre. Il avoit ſubjugué la Chambre baſſe par la force de la parole, il y régnoit, il en étoit pour ainſi dire l'ame. Parvenu au timon des affaires, il appliqua toute l'étendue de ſon génie à rendre ſa patrie la dominatrice des mers, & penſant en grand homme, il fut indigné de la convention de Cloſter-Seven, qu'il regardoit comme l'opprobre des Anglois. Ses premiers pas dans ſa nouvelle carrière tendirent tous à faire abolir juſqu'à la mémoire de ce traité honteux; ce fut lui qui perſuada au Roi d'Angleterre de mettre le Prince Ferdinand de Bronſwic à la tête de l'armée des alliés, & de le demander au Roi de Pruſſe; ce fut lui qui propoſa de renforcer les troupes d'Allemagne par un corps

d'Anglois, qui les joignit effectivement dans l'année 1758. De plus il jugea convenable à la gloire de sa nation de renouveler les alliances qu'elle avoit contractées tant avec le Roi de Prusse qu'avec divers princes d'Allemagne. Il conclut un traité avec le Roi; par l'un des articles le Roi d'Angleterre s'engageoit à payer au Roi de Prusse un subside annuel de 4 millions d'écus, lequel fut continué jusqu'en 1761. Le Roi se trouvoit dans la nécessité d'accepter ce subside, qui d'ailleurs répugnoit à sa façon de penser; mais les François l'avoient dépouillé des provinces qu'il possédoit dans le bas Rhin; il étoit à la veille de voir envahir la Prusse par les Russes; ce qui pouvoit d'autant moins s'empêcher, que le Maréchal Lehwald avoit été contraint d'accourir en Poméranie, pour s'opposer aux Suédois. Après tout, ce subside étoit le seul secours qu'on pût tirer de l'Angleterre, puisqu'elle avoit décliné à plusieurs reprises la demande qu'on lui avoit faite d'envoyer une escadre dans la Baltique. Mr Pitt envoya dans ce temps le Chevalier Keith en Russie, pour balancer par ses intrigues celles du parti françois & autrichien, & pour tenter

de deſſiller les yeux à l'Impératrice, aveuglée par les préventions qu'on lui avoit inſpirées contre le Roi de Pruſſe. Mr Goderick partit dans une vue à peu près ſemblable pour la Suède; mais le parti françois, qui dominoit deſpotiquement dans le ſénat de Stockholm, fit jouer tous ſes reſſorts pour interdire à cet Anglois l'entrée du royaume; Mr Goderick reſta en Danemarck, & les ſénateurs s'applaudirent d'avoir empêché que l'argent de l'Angleterre ne culbutât leur ſyſtème. Tandis que Mr Pitt prenoit de ſi juſtes meſures pour la politique, les ports de la Grande Bretagne ſe rempliſſoient de vaiſſeaux; les projets pour la campagne de mer & de terre étoient arrêtés, & une activité nouvelle ranimoit toutes les branches du gouvernement.

Le Chevalier Keith, qui pendant ces entrefaites étoit arrivé à Pétersbourg, n'y trouva point la cour dans une diſpoſition favorable aux commiſſions dont il étoit chargé; les miniſtres d'Autriche, de France, de Saxe y étoient tout-puiſſans par le moyen de leurs intrigues & de leurs profuſions; ils avoient gagné le favori d'Éliſabeth, qui gouvernoit alors l'Impé-

ratrice & par conſéquent l'empire. Les miniſtres, mécontens du peu de progrès de l'armée ruſſe, ſurtout de ſa retraite à la fin de la campagne dernière, tâchoient de faire paſſer leur enthouſiaſme guerrier dans l'eſprit de l'Impératrice, & l'excitoient à faire dans la campagne prochaine de plus grands efforts que par le paſſé; ils s'apperçurent que leurs menées étoient ſecrètement traverſées par le grand Chancelier Beſtuchew, & réſolurent de le culbuter, comme en effet ils y réuſſirent. Nous avons dépeint dans cet ouvrage ce Comte Beſtuchew comme un homme qui par paſſion s'étoit fait un principe d'être l'ennemi juré des Pruſſiens; mais il changea de ſyſtème, pour plaire au grand Duc, qu'il prévoyoit devoir bientôt parvenir au trône; il dreſſa l'inſtruction du Maréchal Apraxin d'une manière auſſi favorable aux intérêts du Roi que les conjonctures le permettoient, & fut l'unique cauſe de ce que les Ruſſes évacuèrent les États du Roi à la fin de la campagne. Mr de Beſtuchew fut encouragé dans cette conduite par les conſeils du grand Duc & de la grande Ducheſſe de Ruſſie, qui tous les deux avoient les ſentimens les plus fa-

vorables à la cauſe du Roi. Le grand Duc, Prince de Holſtein par ſa naiſſance, avoit puiſé dans l'hiſtoire de ſes ancêtres une haine implacable contre les Danois, cauſée par les injuſtices que les Rois de Danemarck avoient faites à ſa famille; craignant alors que les affaires du Roi ne priſſent une tournure qui l'obligeât à ſe lier avec les Danois, il lui offrit ſon crédit & tous les ſervices qu'il pourroit lui rendre en Ruſſie, pourvu qu'il n'entrât en aucun engagement avec ces ennemis conſtans du Holſtein. Le Roi accepta l'offre; il promit de ne faire aucun traité avec le Danemarck, & quoique cette condeſcendance ne lui valût pas d'avantages actuels, on verra par la ſuite de cet ouvrage que cette liaiſon étroite avec le grand Duc de Ruſſie bouleverſa les grands projets des Autrichiens. Avec quelque ſecret que toutes ces affaires ſe traitaſſent, il en perça cependant quelque choſe; les miniſtres de France & d'Autriche s'apperçurent d'une variation de conduite du côté du grand Chancelier; ils eurent connoiſſance des ordres qu'il avoit expédiés pour le Maréchal Apraxin, & ſe ſervirent du favori de l'Impératrice pour faire diſgracier ce mini-

ſtre, & cauſer toutes ſortes de déſagrémens à la jeune cour. Depuis ce moment tout plia devant ces ambaſſadeurs en Ruſſie, & ils entraînèrent l'Impératrice Éliſabeth dans des meſures violentes & peu conformes aux véritables intérêts de ſon empire.

La cour de Vienne avoit reçu des ſecouſſes ſi fortes à la fin de la dernière campagne, que ſa conſtance en fut ébranlée. Elle s'étoit crue ſur le point de terminer la guerre, & regardoit comme faite la conquête de la Siléſie; déchue tout à coup de ces idées flatteuſes, elle avoit vu ſon armée ruinée, & les débris s'en ſauver avec peine en Bohème. Ces malheurs inattendus rallentirent ſon ardeur pour la guerre, & tant de projets avortés diminuèrent ſon éloignement, ou plutôt ſon averſion inſurmontable pour la paix. Le ſtyle de ſa chancellerie & les écrits de Ratisbonne s'adoucirent. Cependant l'aigreur & la groſſièreté y reparurent auſſitôt que les eſpérances revinrent. Tant que dura la première impreſſion de l'infortune, l'Impératrice Reine voulut ſe rapprocher du Roi, ſoit pour entamer une négociation, ſoit pour ſe faire une réputation de magnanimité. Le

Comte Kaunitz avertit le Roi d'une conſpiration imaginaire formée contre lui, dans laquelle deux Napolitains & un Milanois avoient trempé. Le Roi lui fit répondre, qu'il étoit obligé à l'Impératrice de l'avis qu'elle vouloit bien lui donner, mais que comme il y avoit deux manières d'aſſaſſiner, l'une par le poignard, l'autre par des écrits injurieux & déshonorans, il aſſuroit l'Impératrice qu'il faiſoit peu de cas de la première, & qu'il étoit infiniment plus ſenſible à la ſeconde. Cela n'empêcha pas que l'indécence & le ſcandale de ces écrits ne continuât, & ne s'accrût même ſelon que les ſuccès de la guerre favoriſèrent les armes autrichiennes. La France apprit avec un ſenſible chagrin les diſpoſitions pacifiques de l'Impératrice Reine, parce que la défection de cette princeſſe auroit porté un préjudice conſidérable à ſes affaires, tant qu'elle demeuroit en guerre avec les Anglois ſur mer & en Allemagne. Louis XV, piqué de la tache que l'affaire de Rosbach avoit imprimée à ſes armes, eſpéroit de trouver dans la continuation de la guerre l'occaſion de prendre ſa revanche; & les miniſtres de la France travaillèrent à Vienne avec

une application infinie à ranimer toutes les paſſions calmées de cette cour. La honte pour une grande puiſſance d'être abattue par un petit prince fit le plus d'impreſſion ſur l'eſprit de l'Impératrice; l'ancienne animoſité contre la Pruſſe ſe réveilla, les diſpoſitions pour la paix s'évanouirent, & les liaiſons d'amitié & d'intelligence entre les cours de Vienne & de Verſailles ſe reſſerrèrent plus intimement: ainſi bien loin que les ſuccès des Pruſſiens rebutaſſent les puiſſances avec leſquelles ils étoient en guerre, ils les engagèrent à redoubler leurs efforts pour paroître plus redoutables & plus dangereux que jamais à l'ouverture de la campagne prochaine.

Le Roi prenoit de ſon côté des meſures ſemblables pour rétablir pendant l'hiver l'armée, & la remettre en état d'agir avec vigueur. Il s'agiſſoit de réparer les pertes qu'avoient entraînées ſept batailles rangées que les Pruſſiens avoient livrées à leurs ennemis; mais les ravages de la guerre n'approchoient pas des ravages que les maladies épidémiques faiſoient dans les hôpitaux; c'étoient des eſpèces de fièvres chaudes accompagnées de tous les ſymptômes de la peſte; les malades tomboient en délire

le premier jour de la maladie; il leur venoit des charbons au cou ou bien aux aiſſelles; que les médecins ſaignaſſent, ou ne ſaignaſſent point, cela étoit égal; la mort emportoit indifféremment tous ceux qui ſe trouvoient atteints de ce mal; le poiſon étoit même ſi violent, ſes progrès ſi rapides, ſes effets ſi prompts, que dans trois jours il mettoit un homme au tombeau. On ſe ſervit ſans effet de toutes ſortes de remèdes: enfin on eut recours à l'émétique, qui réuſſit; on en délaya trois grains dans une meſure d'eau, on en fit boire au malade juſqu'à ce que le remède commençât d'opérer, & ce fut un ſpécifique ſouverain contre cette maladie; car depuis que l'on s'en ſervit, de cent perſonnes à qui on le fit prendre, il en périt à peine trois. Sans doute que les cauſes de la maladie n'étoient qu'une tranſpiration arrêtée par le froid, & des indigeſtions cauſées par de mauvaiſes nourritures; il n'y avoit que de fortes évacuations qui puſſent y remédier.

Quoique les pertes de l'armée dans les hôpitaux fuſſent conſidérables, on parvint cependant à raſſembler pendant l'hiver la plupart des recrues dont on avoit beſoin pour la recom-

pléter; mais il fut impoſſible de s'en ſervir dès le printemps, parce que c'étoient la plupart des payſans, qu'il falloit exercer & diſcipliner, & que la campagne commença de très-bonne heure.

La maiſon royale perdit cette année la Reine mère. Le Roi reçut cette funeſte nouvelle après la bataille de Kolin & dans un temps où la fortune s'étoit le plus déclarée contre les Pruſſiens; il en fut vivement touché; il avoit vénéré & adoré cette Princeſſe comme une tendre mère, dont les vertus & les grandes qualités faiſoient l'admiration de ceux qui avoient le bonheur de l'approcher. Sa mort n'occaſionna pas un deuil de cérémonie, mais fut une calamité publique; les grands régrettèrent ſon abord facile & gracieux, les petits ſa débonnaireté, les pauvres leur refuge, les malheureux leur reſſource, les gens de lettres leur protectrice, & tous ceux de ſa famille qui avoient l'honneur de lui appartenir de plus près, croyoient avoir perdu une partie d'eux-mêmes, & ſe ſentoient plus frappés qu'elle du coup qui venoit de l'emporter.

Dans cette même année le Sultan Osman finit ſes jours; ſon ſucceſſeur paſſa pour un

prince plus hardi & plus entreprenant que lui. Le bruit de sa réputation réchauffa dès son avénement au trône les intrigues du ministre de Prusse à la Porte. Il s'agissoit d'être admis aux audiences du grand Seigneur. Il y avoit plus d'un an que le Sr de Rexin postuloit cette faveur, & il falloit l'obtenir pour entamer les négociations dont il étoit chargé avec le grand Visir, & avec les principaux officiers de la couronne. Nous verrons dans la suite de cet ouvrage les différentes formes que prit cette négociation, & nous aurons lieu de remarquer souvent combien peu les nations orientales sont propres à suivre les principes d'une bonne & saine politique. Ce défaut vient surtout de leur grande ignorance sur les intérêts des princes de l'Europe, de la vénalité de ces peuples, & du vice du gouvernement, qui assujettit tout ce qui est relatif à la paix & à la guerre aux décisions du Mufti, sans le fetfa duquel il seroit impossible de mettre en mouvement les troupes ottomannes.

CHAPITRE VIII.

Campagne de 1758.

Le Prince Ferdinand de Bronſwic fut cette année le premier qui ouvrit la campagne; il avoit une forte tâche à remplir; il ne s'agiſſoit pas de moins que de chaſſer 80,000 François de la baſſe Saxe & de la Weſtphalie, avec 30,000 Hanovriens qui trois mois auparavant avoient été près de mettre les armes bas, & de ſigner un traité honteux. Il détacha un corps ſur le Wéſer, qui ſe rendit maître de Verden, & un autre ſous le Prince héréditaire, qui marcha des deux côtés de ce fleuve, pour gagner Hoya, dont ce jeune héros s'empara par ſa valeur & par ſa bonne conduite. Mr de St Germain fut à peine inſtruit de ces progrès qu'il évacua Brême, où il avoit une garniſon de 12 bataillons; avec 14 autres qui hivernoient dans le voiſinage il prit le chemin de la Weſtphalie. Tandis que le Prince héréditaire prenoit Hoya, dont le pont ſur le Wéſer Février. Mars.

devenoit important pour les alliés, le Prince Ferdinand de Bronſwic paſſoit l'Aller avec le gros de ſes troupes. Mr de Beuſt, qui faiſoit ſon avant-garde, ſurprit aux environs de Hanovre le régiment de Poleresky, & le fit priſonnier. Cet accident joint à la marche du Prince Henri, qui par le Mansfeld & le Hildesheim s'étoit approché de la ville de Bronſwic, déconcerta les généraux françois, & détermina Mr de Clermont, qui venoit de relever le Maréchal de Richelieu, à évacuer Bronſwic, Wolfenbuttel, & Hanovre en même temps. L'armée du Prince Ferdinand marcha droit à Minden, où s'étant jointe aux détachemens du Wéſer, elle aſſiégea d'abord cette ville. Le Comte de Clermont ayant paſſé le Wéſer à Hameln, envoya Mr de Broglio aux environs de Buckebourg, pour ſecourir Minden; mais ce général ne trouvant pas l'occaſion de rien entreprendre contre les alliés, ne fut que ſpectateur de la priſe de cette ville, dont la garniſon ſe rendit priſonnière de guerre. Après cet événement Mr de Broglio tourna vers Paderborn, pour rejoindre le Prince de Clermont, & l'armée des alliés marcha à Bielefeld; ſurquoi les Fran-

François, étourdis de cette révolution subite dans leurs affaires, évacuèrent Lippstadt, Hamm & Munster. Le Comte de Clermont, qui n'avoit plus de pied en Allemagne, repassa le Rhin à Wésel, & cantonna son armée à l'autre bord de ce fleuve. Le Prince Ferdinand s'arrêta à Munster, & répandit ses troupes aux environs, pour leur donner le temps de se refaire des fatigues qu'elles avoient souffertes par des opérations continuelles dans une saison rude & peu avancée. Les alliés prirent 11,000 François prisonniers dans cette courte expédition, qui peut être comparée à cette belle campagne du Maréchal de Turenne, lorsque pénétrant par Thann & Béfort il surprit les impériaux répandus dans leurs quartiers en Alsace, & les força de repasser le Rhin. Ce fut le 2 de Juin que le Prince Ferdinand passa ce fleuve avec son armée au dessous d'Emmerich; il avoit gagné des bateliers hollandois, qu'il ne put engager néanmoins à construire ce pont que sur le territoire de la république; de là il s'avança bientôt dans le pays de Clèves. Quelques troupes françoises furent surprises dans leurs quartiers; mais le gros joignit l'armée, qui s'étoit

Avril. Mai. Juin.

assemblée proche de Créfeld. Le Prince Ferdinand occupa la ville de Clèves; il laissa quelques troupes aux ordres de Mr d'Imhof pour couvrir son pont d'Emmerich, & avec l'armée alliée il remonta la rive gauche du Rhin, où il se trouva vers le 20 du mois à une marche du Comte de Clermont; il résolut d'attaquer l'armée françoise, dans l'espérance que s'il gagnoit sur elle une victoire complète, il pourroit reprendre Wésel, & retransporter le théâtre de la guerre au delà du Rhin. Le Prince se fit joindre pour cet effet par Mr de Wangenheim, qui avoit été du côté de Kaiserswerth, & se porta sur Closter Camp. A son approche Mr de St Germain abandonna la ville de Créfeld, & se retira à un mille en arrière, pour se rapprocher du Comte de Clermont, qui campoit alors à Nuys; Mr de Clermont le joignit à Vischern.

Ce fut le 23 Juin que le Prince Ferdinand quitta son camp de Hast & de Kempen, pour attaquer Mr de Clermont; il divisa son armée en trois corps, dont l'un commandé par Mr de Wangenheim se présenta sur le front de l'ennemi, pour le contenir, pendant que le gros

des alliés tournant la gauche des François, ſe préſenta ſur leur flanc entre Viſchern & Anrodt; il y avoit dans cette partie derrière un ruiſſeau un boulevard ou *Landwehr* dont les François avoient profité pour ſe poſter; l'infanterie des alliés les en délogea après un combat aſſez rude. Les carabiniers françois volèrent alors au ſecours de cette infanterie, & le Comte de Giſors, qui les menoit, attaqua vivement l'infanterie du Prince Ferdinand; le Comte fut tué, & ſa troupe découragée prit la fuite; alors le Prince de Holſtein donna deſſus avec les dragons pruſſiens, & acheva de la diſſiper. Pendant ce choc le Prince héréditaire avec une partie de la droite des alliés avoit gagné ſur les derrières de la poſition des François; ce qui acheva de décontenancer le Comte de Clermont, qui ſe croyant ſur le point d'être entamé ſur ſon front par Mr de Wangenheim, ſe voyant pris en flanc par le Prince Ferdinand, & près d'être entièrement tourné par le Prince héréditaire, abandonna le champ de bataille; il ſe retira à Nuys, puis à Weringhen, & enſuite à Cologne. Le Prince Ferdinand, pour profiter de ſa victoire, détacha le Prince héréditaire,

qui prit Ruremonde par capitulation, & pouſſa des partis jusqu'aux portes de Bruxelles, tandis que Mr de Wangenheim, qui avoit été envoyé avec 4 bataillons dans le duché de Bergen, aſſiégea Duſſeldorf, où il y en avoit huit, & la ville ſe rendit par capitulation le 8 de Juillet. Juillet. On y trouva un magaſin conſidérable, établi pour l'armée françoiſe. Cependant le Prince Ferdinand apprenant que l'ennemi raſſembloit des forces contre lui, ſe fit rejoindre par le corps du Prince héréditaire au couvent de St Nicolas où il campoit. Le début de Mr de Clermont engagea la cour de Verſailles à le rappeler, & il fut remplacé par Mr de Contades. Ce Maréchal fit inceſſamment avancer l'armée, pour lui rendre la confiance qu'elle avoit perdue; pendant ce temps-là Mr de Chevert, qui étoit à Wéſel, où les François avoient laiſſé une nombreuſe garniſon, ſortit de cette place avec un corps conſidérable pour battre Mr d'Imhof, qui gardoit le pont des alliés proche d'Emmerich. Ce Général en eut vent: il ſe mit avec tout ſon corps en embuſcade ſur le chemin que Mr de Chevert devoit tenir, le battit & lui prit beaucoup de monde. Ces

heureux succès du Prince Ferdinand auroient empêché les François de repasser le Rhin, & l'auroient enfin mené à la prise de Wésel sur la fin de la campagne, si une diversion ne l'avoit obligé lui-même à repasser ce fleuve, pour rétablir les affaires en Hesse & dans la basse Saxe. Dès le 11 de Juillet Mr de Soubise s'étoit mis en marche; il avoit été joint à Hanau par 15,000 Wurtembergeois. Le Prince Ferdinand avoit laissé dans le pays de Hesse le Prince d'Ysenbourg avec environ 7,000 hommes; celui-ci se retira de Marbourg à l'approche de l'avant-garde françoise, commandée par Mr de Broglio, & passa la Fulde; les François l'attaquèrent dans la position qu'il avoit prise près de Sangerhausen & il fut obligé de céder au nombre après un combat qui dura 6 heures; il se retira à Eimbeck, & s'établit dans les montagnes, se bornant à conserver sa communication avec Hanovre. Le Prince de Soubise alors ne trouvant nulle part aucune résistance occupa Nordheim, Munden, & Gœttingue. Cependant Mr de Contades, qui jugeoit que la diversion de Mr de Soubise obligeroit bientôt les alliés à rétrograder, s'avança sur eux, Août.

& occupa même le poſte de Brugen, qui étoit ſur leur gauche; mais le Prince Ferdinand, qui ne pouvoit ſouffrir ce voiſinage dangereux, en fit déloger les François par le Prince héréditaire; il réſolut en même temps de ſe replier ſur la Niers pour s'approcher des ſecours qui lui venoient d'Angleterre. Les François firent la même marche, & furent cependant prévenus par les alliés. Le Prince Ferdinand, qui ſentoit que le ſeul moyen de ſe ſoutenir au delà du Rhin étoit de battre Mr de Contades, fit des diſpoſitions pour engager une affaire; mais Mr de Contades ne trouva pas à propos de riſquer le combat & ſe retira à Dalen; ſur quoi le Prince Ferdinand ſe porta ſur Wachtendonk; le Prince héréditaire, qui conduiſoit l'avant-garde, en chaſſa les François, & toute l'armée repaſſa la Niers. Le Prince Ferdinand ne pouvant plus ſe ſoutenir avec ſon armée au delà du Rhin, retira la garniſon de Ruremonde, qui trouva le moyen de ſe dérober dans le temps même que l'ennemi ſommoit la place. Toute cette armée repaſſa le Rhin ſur ſon pont de Griethauſen entre le 8 & le 10 d'Août. On fut obligé d'évacuer Duſſeldorf en même temps, &

Mr de Hardenberg, qui y commandoit, se rendit en diligence à Lippstadt, pour mettre en défense ce poste important. Peu de jours après les François passèrent le Rhin, & s'étendirent jusqu'à Dorsten, en se couvrant de la Lippe.

Le 14 le Prince Ferdinand fut joint à Bœckholt par 12,000 Anglois que lui amenoit Mylord Marlborough. Mr de Contades fut en même temps renforcé dans son camp de Halteren par 5 à 6,000 Saxons que les Autrichiens avoient rassemblés en Hongrie, & dont le Prince Xavier, second fils du Roi de Pologne, avoit pris le commandement. Le Prince Ferdinand détacha Mr d'Imhof à Créfeld, & Mr de Post à Dalmen; mais sur les mouvemens que firent les ennemis vers Lunen, le Prince héréditaire fut détaché pour renforcer le corps de Dalmen. Le Prince Ferdinand le suivit promptement avec l'armée, & le Prince héréditaire repoussa les François jusques à Halteren. Dans ces circonstances on trouva bon de détacher Mr d'Oberg avec un corps de 9,000 hommes, pour passer la Lippe, & se porter dans l'évêché de Paderborn, tant pour interrompre la communication des deux armées françoises, que pour

être à portée dans le besoin de prêter la main au Prince d'Yfenbourg. Sur ces entrefaites, & pendant que le Prince d'Yfenbourg s'étoit tenu près d'Eimbeck, Mr de Soubise avoit occupé Cassel, Gœttingue, & quelques places sur la Werra; alors il forma le dessein de s'emparer de
Sept. Hameln; mais il fut obligé de s'en désister, lorsqu'il apprit que le Prince Ferdinand avoit repassé le Rhin; il évacua ensuite Munden, Gœttingue, & tout ce qu'il avoit occupé dans le pays de Hanovre, pour se renforcer sur la Diemel; il resta dans cette position jusqu'au 5 de Septembre, & n'opposant à Mr d'Oberg que Mr du Mesnil, qu'il laissa sur la Diemel, il s'avança successivement de Munden, Gœttingue,
11. à Nordheim. Le Prince d'Yfenbourg fut obligé de quitter Eimbeck à l'approche des François, & se retira à Coppenbrugge, où il fut joint par quelques régimens de l'armée des alliés; alors il s'avança en même temps que Mr d'Oberg sur Holzmunden. Ce mouvement fit craindre à Mr de Soubise, qui étoit à Gœttingue, qu'on ne le coupât de Cassel, & repliant aussitôt ses corps, il se rendit en diligence dans la Hesse. Les troupes des alliés & des François arrivèrent

presque en même temps devant Caſſel, où elles ſe campèrent vis-à-vis les unes des autres. Tous ces mouvemens n'avoient pas influé ſur les opérations du Prince Ferdinand; il ſuivoit ſon objet, qui étoit d'obſerver l'armée de Mr de Contades. Les François ayant vainement tenté de ſurprendre le Prince héréditaire à Halteren, & y ayant été repouſſés avec une perte conſidérable, tournèrent leurs vues d'un autre côté. Mr de Contades détacha Mr de Chevert avec 20,000 hommes, pour joindre Mr de Soubiſe, & lui donner par ce renfort aſſez de ſupériorité pour pouvoir accabler le Prince d'Yſenſenbourg, & pour occuper en même temps le Prince Ferdinand de manière à l'empêcher de faire des détachemens pour la Heſſe; il ſe porta à Hamm avec ſon armée & pouſſa Mr de Chevreuſe jusqu'à Sœſt. Sur ce mouvement les alliés ſe replièrent ſur Munſter, d'où le Prince héréditaire fut détaché à Warendorf ſur l'Ems & le Prince de Holſtein à Telgade. Mr de Soubiſe ayant ſur ces entrefaites reçu ſon renfort, ne perdit point de temps pour s'en ſervir. Le Prince d'Yſenbourg, informé de l'arrivée de Mr de Chevert, repaſſa la Fulde, & ſe retira

Octobre. 1. 9.

ſucceſſivement devant l'ennemi jusqu'à Lutterberg, pour ne point être coupé de Munden; les ennemis l'y attaquèrent avec une ſi grande ſupériorité, qu'il fut obligé de leur céder le champ de bataille avec une perte de 16 canons & d'environ 2,000 hommes; il ſe retira par Dransfeld & Gœttingue à Mœringue. Cet événement obligea le Prince Ferdinand à quitter Munſter; il y laiſſa une bonne garniſon, & arriva le 17 avec ſon armée à Lippſtadt. Le Prince héréditaire marcha le lendemain pour ſurprendre Mr de Chevreuſe, qui étoit à Sœſt; la ſurpriſe n'eut pas lieu, parce que le François furent avertis de la marche des alliés; néanmoins après un léger combat les François ſe retirèrent & abandonnèrent toutes les proviſions qu'ils avoient amaſſées à Sœſt. Le Prince Ferdinand prit incontinent ſon camp auprès de cette ville, ce qui engagea Mr de Chevert à changer de route; il avoit quitté Mr de Soubiſe après l'affaire de Lutterberg, & ne put joindre Mr de Contades qu'en prenant un grand détour. Auſſitôt que Mr de Chevert eut quitté l'armée de Heſſe, Mr d'Oberg paſſa le Wéſer à Holzmunden, & pourſuivant ſa marche il joignit le 21

d'Octobre à Sœst l'armée des alliés. La position où se trouvoit le Prince Ferdinand interrompit la communication des deux armées françoises, & quelques supérieures qu'elles fussent en nombre à celles des alliés, cela n'empêcha pas que Mr de Soubise ne crût sa position aventurée; il évacua en conséquence Cassel & toute la Hesse, & repassa le Mein à Hanau avec toutes ses troupes. La campagne auroit été finie, si Mr de Contades n'eût encore essayé de surprendre Munster; Mr d'Armentières s'étoit approché de cette ville à la tête de 15,000 François, & avoit pris un camp proche de la place pour ouvrir incessamment la tranchée; mais Mr d'Imhof arriva le 26 à Warendorf, suivi du Duc de Holstein, en même temps que Mr de Wangenheim avec un gros détachement occupa le camp de Rhéda. Tous ces mouvemens, qui menaçoient de couper Mr d'Armentières de Wésel, & une petite affaire qu'engagea le Major Bulow, le firent résoudre à renoncer à son projet; il repassa la Lippe le 2 de Novembre, & bientôt après l'armée françoise prit le chemin de Wésel, pour entrer dans ses quartiers d'hiver à l'autre bord du Rhin. Il ne re-

Novembre. 22.

ſtoit plus en Heſſe que Marbourg, où les François euſſent pied; le Prince héréditaire y fut envoyé, & n'employa que peu de jours à cette expédition. Après la priſe de cette place les alliés, maîtres de toute la Weſtphalie & de la baſſe Saxe, entrèrent dans leurs quartiers.

Durant cette belle campagne du Prince Ferdinand, le Roi n'étoit pas demeuré oiſif contre les Autrichiens; il ſe préparoit à tirer tout le parti poſſible de la bataille de Leuthen, & des ſuites que cette bataille avoit eues. Dès le
Janvier. mois de Janvier Mr de Werner avoit été dé-
9. taché dans la haute Siléſie. Quelque ſupériorité qu'eût l'ennemi ſur ſa troupe, il l'avoit contraint de ſe replier en Moravie, de ſorte que les Pruſſiens occupoient dès-lors Troppau & Jægerndorf. Le Roi jugeoit cette avance néceſſaire pour pouvoir exécuter ſes projets; l'expédition, qui ſe fit au mois de Janvier, ne parut à l'ennemi qu'une ſuite de la bataille de Leuthen, & ſervit à nettoyer toute la Siléſie des troupes autrichiennes. Les
Mars. choſes en reſtèrent là jusqu'au 14 de Mars, que l'armée ſe mit en marche pour commencer les opérations de la campagne. On ſavoit que

les ennemis n'étoient pas assez avancés dans leurs arrangemens, pour s'opposer aux desseins que le Roi formoit, de sorte que ce temps fut jugé le plus propre à changer en siége régulier le blocus de Schweidnitz. Le Roi se mit à la tête de l'armée d'observation, & se cantonna depuis Landshut jusqu'à Friedland; le Prince Maurice eut le commandement de cette gauche, d'où il communiquoit par Wustengiersdorf à Braunau, & Mr de Fouquet commandoit le corps qui couvroit cette gorge de la Silésie. Le Roi établit son quartier général à Griffau, qui étoit au centre de la position que ses troupes occupoient. Le gros de l'armée ennemie étoit encore dans ses cantonnemens aux environs de Kœnigsgrætz & de Jaromirs; le Maréchal Daun, qui en avoit seul le commandement, avoit poussé en avant le corps de Laudon à Trautenau, & celui de Beck à Nachod. Les Avril. armées étant dans cette position, Mr de Treskow investit de plus près la ville de Schweidnitz. La tranchée ne put être ouverte que la nuit du 1 au 2 d'Avril; l'attaque fut dirigée sur le fort de la Potence, comme l'endroit le moins bien fortifié, & le plus commode pour y con-

duire les munitions de guerre. Bientôt 24 canons, 20 mortiers & 16 obusiers furent mis en batterie. Cet ouvrage, souvent dérangé par l'artillerie des assiégés, ne put être entièrement perfectionné que le 8, & dès le 10 on occupa une flèche que l'ennemi fut obligé d'abandonner; cette flèche, qui nous approchoit à 100 pas du fort de la Potence, donna lieu au coup de main qu'on tenta sur cet ouvrage, pour terminer d'autant plus promptement le siége; les canons du fort de l'Eau & de celui de la Potence ayant été démontés dès le 15, on donna l'assaut à l'ouvrage après minuit; on le tourna par la gorge & 1000 grenadiers l'emportèrent avec une perte si légère, qu'elle ne mérite pas d'être rapportée. Le Commandant décontenancé par une action aussi vigoureuse battit la chamade; il se rendit prisonnier de guerre avec la garnison; le Comte de Thierhaimb évacua la ville le 18, & sa troupe, forte de 5,000 hommes, fut dispersée dans les différentes places de la Silésie & de la Marche électorale.

Ce siége si heureusement & si promptement terminé fournit au Roi la facilité d'exécuter de plus grands projets; son dessein étoit de

pénétrer dans la Moravie, & de prendre Olmutz; non pas pour conſerver cette place, car on prévoyoit dès-lors la diverſion que les Ruſſes, qui s'étoient emparés de la Pruſſe, ſe préparoient à faire en Poméranie & dans les Marches de Brandebourg; mais afin d'amuſer durant toute la campagne les Autrichiens dans cette partie éloignée des États du Roi, pour avoir le temps & la facilité de s'oppoſer en attendant avec des forces conſidérables à l'armée ruſſe. Pour exécuter ce plan, il falloit de néceſſité en impoſer au Maréchal Daun, afin de gagner ſur lui quelques marches, & le temps de s'établir aux environs d'Olmutz avant ſon arrivée. Dans cette intention l'armée du Roi ſe retira des montagnes dans les plaines de Schweidnitz & de Reichenbach, ſous prétexte d'y refaire les troupes des fatigues du ſiége, & d'attendre les recrues qui devoient la joindre. Mr de Ziethen avec un corps demeura dans les environs de Landshut, d'où il tira un cordon jusques à Friedland, & Mr de Fouquet entra dans le comté de Glatz, pour en garder tous les débouchés. Ces deux corps, qui maſquoient les mouvemens de l'armée derrière les

montagnes, avoient encore l'avantage d'empêcher les Autrichiens de recevoir des nouvelles qui puſſent les éclairer ſur les intentions des
Mai. Pruſſiens. Pendant que ces diſpoſitions donnoient le change à l'ennemi, l'armée du Roi marcha à Neiſſe, où elle ſe ſépara en deux colonnes, dont une, où le Roi ſe trouvoit en perſonne, prit le chemin de Troppau, & l'autre, que conduiſoit le Maréchal Keith, celui de Jægerndorf. Ces deux colonnes débouchèrent le 3 de Mai dans les plaines d'Olmutz, l'une par Gibau, & l'autre par Sternberg; Mr de Fouquet les ſuivit auſſitôt qu'il remarqua que l'ennemi ayant pris l'allarme, quittoit les environs de Kœnigsgrætz, pour ſe porter ſur Hohemaut. Il prit le chemin de Neiſſe, d'où il convoya nos munitions de guerre & de bouche pour le ſiége jusqu'à Olmutz. C'étoit le 12, & le même jour l'armée d'obſervation paſſa la Morava à Littau; le Roi s'avança jusqu'à Holeſchau; Mr de Ville y campoit avec 7 régimens de cavalerie; il fut attaqué par le Prince de Wurtemberg & pouſſé au delà de Proſtnitz vers Wiſchau. Le Prince campa ſon corps à Proſtnitz, & il y demeura pour obſerver l'ennemi

du

du côté de Wiſchau & de Brunn, ayant ſous lui 4 régimens de dragons, 1 de houſards & 4 bataillons. Le Maréchal Keith ayant fait l'inveſtiſſement d'Olmutz, ouvrit la tranchée le 27 de Mai; il plaça de l'autre côté de la Morava les 10 eſcadrons de Bareuth, 500 houſards, & quelques bataillons francs, qui ſe campèrent proche d'un village nommé Dolein. Pour que le Maréchal Keith & l'armée du ſiége ſuſſent plus en ſureté, on jugea qu'il falloit éloigner davantage Mr de Ville; il penſa être ſurpris dans ſon camp, & ne crut trouver de ſureté qu'en ſe retirant près des ouvrages de Brunn. L'armée d'obſervation occupa en même temps toutes les poſitions qu'on avoit eu le temps de lui choiſir; en conſéquence de quoi le Margrave Charles prit le camp de Neuſtadt, le Prince Maurice celui de Littau, Mr de Wédel celui de Namieſt, & le Roi occupa cette partie des hauteurs qui règnent entre Proſtnitz & Holeſchau depuis Namieſt jusqu'à Studenitz. Mr de Puttkammer arriva le 10 de Juin à l'armée, Juin. ſans avoir été inquiété dans ſa route, avec le convoi qu'il conduiſoit. Mr de Zicthen, qui fut attaqué à Griſſau par l'ennemi, le repouſſa,

& remarquant que toutes les forces des Autrichiens tiroient vers la Moravie, il quitta les montagnes & joignit presque en même temps que Mr de Puttkammer l'armée du Roi. Cependant les munitions de guerre & de bouche n'étant pas suffisantes pour le siége, on fit préparer un nouveau convoi en Silésie, tant pour pousser les attaques que pour renforcer l'armée. Il y a apparence que ce siége auroit mieux réussi, si l'on n'avoit pas ouvert les tranchées de trop loin, & qu'on n'eût pas été obligé d'abandonner les premières batteries, parce qu'elles tiroient sans effet; ce qui consuma beaucoup de munitions inutilement. Sur ces entrefaites l'avant-garde du Maréchal Daun aux ordres de Mr de Harsch entra en Moravie, & se campa vis-à-vis du Prince Maurice sur les côteaux d'Allerheiligen, non loin de Littau. Mr de Harsch tenta, mais sans succès, de surprendre cette ville. Le Maréchal Daun, qui le suivoit, s'étoit porté sur Géwitsch, d'où il détacha un corps de 6,000 hommes, qui s'établit à Prérau. Cette position obligea le Maréchal Keith à placer ses dragons à Wisternitz & ses compagnies franches à Bistrovann & à Kosut-

chan. Les vues du Maréchal Daun alloient à jeter du secours dans la ville assiégée, sans s'exposer à une action, dont la perte auroit entraîné la réduction d'Olmutz. Il fit attaquer de nuit le village de Kosutchan, défendu par un bataillon franc, & l'obligea de lui céder le terrain; les dragons de Bareuth, qui avoient passé la nuit au bivouac, par une négligence du Colonel Meyer, qui les commandoit, n'attendirent pas pour desseller le retour des partis qu'ils avoient envoyés à la découverte; l'ennemi arriva en poussant leurs patrouilles avec impétuosité; il fondit sur leurs tentes, ne leur donnant pas le temps d'en sortir. Le régiment perdit 300 hommes, & auroit été totalement ruiné, si le bataillon de Nimschewsky ne fût arrivé à temps pour forcer l'ennemi à précipiter sa retraite. Ce succès des Autrichiens leur fit prendre goût aux expéditions nocturnes; ils attaquèrent trois fois le régiment de Ziethen à Kostelitz, & furent toutes les trois fois repoussés avec une perte assez considérable. Les bataillons francs de le Noble & de Rapin ne furent pas aussi heureux; le Margrave Charles les avoit envoyés à Sternberg, d'où ils devoient se rendre

à Bahrn pour couvrir un convoi, qui arriva le 10; ils furent assez maltraités par les pandours, & perdirent 500 hommes dans cette affaire. Mais revenons à des objets plus considérables: la position de l'armée autrichienne, & principalement le corps qu'elle avoit détaché à Prérau, exigeoit que la ville d'Olmutz fût mieux enfermée au delà de la Morava; il sembloit que le corps du Margrave à Neustadt n'y fût pas essentiellement nécessaire, & comme on n'avoit pas trop de troupes, le Margrave alla se poster de façon que sa gauche occupoit un pont que nous avions à Commothau sur la Morava, & que sa droite s'étendoit jusqu'à notre pont de Holitz. Cependant, tandis que les Prussiens changeoient leur position, Mr de Bulau, Colonel autrichien, avoit trouvé le moyen de se glisser dans la ville, & d'amener à Mr de Marshall, qui en étoit Gouverneur, un secours de 1200 hommes.

Le Maréchal Daun vint peu de jours après déboucher dans la plaine, & se camper à Prettlitz entre Prostnitz & Wischau; il y fut informé que les Prussiens attendoient un grand convoi, dont dépendoit la réussite du siège, par

ce que les munitions commençoient à manquer. Ce convoi étoit couvert par 8 bataillons & 4000 convalescens tant de la cavalerie que de l'infanterie, qu'on avoit enrégimentés pour s'en servir durant cette marche. Le tout partit le 25 de Juin de Troppau Le Maréchal Daun tourna ses vues sur ce convoi; il envoya Mr de Janus à Bahrn, & Mr de Laudon à Liebe pour l'intercepter. Sur cela le Roi détacha Mr de Ziethen avec 20 escadrons & 3 bataillons; il rencontra ce convoi près de Gibau. Le Général Laudon l'attaqua le lendemain; après un 28.
combat de 5 heures il fut obligé de se replier. Le transport avançoit très-lentement à cause des chemins rompus, & le Maréchal Daun profita de ce temps pour renforcer Mrs Janus & Laudon de 8,000 hommes. Le 30 le convoi fut attaqué de nouveau entre Bautsch & Domstadt; à peine 1000 hommes de cavalerie, 4 bataillons, & 400 chariots eurent-ils ouvert la marche, & passé le défilé de Domstadt, que l'ennemi se porta avec toutes ses forces de Bahrn & de Liebe sur ce convoi, de sorte que ces deux colonnes de l'ennemi venant à se joindre, coupèrent l'avant-garde qui venoit de passer le dé-

filé, du reſte du corps qui ſuivoit. Mr de Ziethen, qui étoit avec le gros du convoi, fit charger vigoureuſement une des ailes de l'ennemi; mais le nombre étoit trop diſproportionné pour qu'il pût réuſſir, de ſorte qu'après avoir vaillamment combattu, il fut contraint de ſe retirer avec la plus grande partie de ſon monde ſur Troppau; il y perdit le Général Puttkammer & 800 hommes, ſans compter tout le convoi & le tréſor de l'armée, qui tomba entre les mains de l'ennemi. Ce malheur fut cauſe de la levée du ſiége. Si ce convoi eût pu arriver, la ville étoit priſe en moins de quinze jours, parce que l'on avoit achevé la troiſieme parallèle, & que l'on commençoit d'en déboucher avec les ſappes. Mais quelque apparentes que fuſſent ces eſpérances, il fallut y renoncer, pour ſauver l'armée, qui en prolongeant ſon ſéjour en Moravie auroit manqué de ſubſiſtance. Il y avoit deux chemins pour le retour; l'un qui mène dans la haute Siléſie, par lequel l'armée étoit venue, & l'autre qui traverſe la Bohème, & mène ou dans le comté de Glatz, ou par Braunau en Siléſie. L'ennemi s'étoit préparé à rendre la premiére route diffi-

cile. Laudon, Janus & St Ignon y étoient demeurés depuis l'affaire des convois; le Maréchal Daun s'étoit porté même avec ſon armée à Tobiſchau, de ſorte qu'on avoit à craindre, en prenant ce chemin, d'avoir deux corps ennemis ſur les flancs, & ſans ceſſe le Maréchal Daun derrière l'arrière-garde qui la harcéleroit. En un mot cette marche n'auroit été qu'une bataille perpétuelle, dans laquelle l'armée auroit perdu l'artillerie du ſiége, ſes équipages, ſes bleſſés, peut-être même y auroit-elle rencontré ſa ruine entière au paſſage de la Morava, que l'ennemi pouvoit lui rendre funeſte. Ces conſidérations déterminèrent promptement le Roi à ſe tourner vers la Bohème, parce que l'ennemi n'étant pas préparé de ce côté-là, on pouvoit gagner deux marches ſur lui; ce qui étoit un article important pour l'artillerie & le bagage dont l'armée étoit chargée.

La nuit du 1 au 2 de Juillet le Roi quitta ſon camp & partit avec toutes ſes troupes, partagées en deux colonnes. Le Prince Maurice fit l'avant-garde de celle où ſe trouvoit le Roi, qui paſſa par Konitz, Tribau, Zwittau, & vint à Leitomiſchel, où elle s'empara d'un dépôt Juillet.

des ennemis; la seconde, sous la conduite du Maréchal Keith, en se retirant de ses tranchées n'abandonna que 4 mortiers & un canon intransportables, parce que les affuts en étoient cassés; elle prit le chemin de Littau, Muglitz & Tribau. Toute cette marche jusques-là ne fut point troublée par l'ennemi, par la raison que le Maréchal Daun ayant fait toutes ses dispositions pour les chemins de la haute Silésie, ne put pas retirer assez promptement ses troupes pour agir en force du côté de la Bohème; néanmoins Mr de Lascy, qui campoit à Gibau, voulut entreprendre sur l'arrière-garde, obligée de passer le défilé de Krenau, pour marcher à Zwittau. Il se saisit de ce village avec ses grenadiers; mais il en fut promptement délogé par Mr de Wied, & les troupes continuèrent leur chemin sans être inquiétées. Le Maréchal Keith avoit partagé sa colonne en trois corps, dont celui de Mr de Retzow ayant traversé Hohemaut, & s'approchant des collines de Holitz, trouva ces hauteurs occupées par l'ennemi; il se saisit d'une chapelle qui est sur une hauteur vis-à-vis de celle que l'ennemi tenoit; on commença

par ſe canonner réciproquement, Mr de Retzow continuant à faire filer ſon convoi & ſon eſcorte en même temps. Le Général de St Ignon, qui commandoit les ennemis, crut ce moment propre pour attaquer les Pruſſiens; il fondit avec 1100 chevaux ſur le régiment de Brédow cuiraſſiers, qu'il obligea de ſe replier; ſur ces entrefaites arriva un Lieutenant, avec 50 houſards, que le Roi avoit chargé de dépêches pour le Maréchal Keith; ce brave officier, nommé Kurzhagen, donna avec ſon peu de monde ſi à propos ſur le flanc de Mr de St Ignon, qu'il ramena les cuiraſſiers; la cavalerie pruſſienne accourut auſſi & rechaſſa les Autrichiens avec perte de 6 officiers & de 300 hommes. Le Maréchal Keith arrivant avec ſa colonne préciſément lorsque l'ennemi étoit en déroute, fit prendre à revers l'infanterie ennemie, qui ſe maintenoit encore ſur les hauteurs; ce qui précipita ſa fuite par des forêts épaiſſes qui protégeoient ſa retraite. Pendant que le Maréchal Keith étoit occupé avec les ennemis & ſes convois, le Roi ayant pris les devans étoit arrivé dès le onze près de Kœnigsgrætz. Mr de Buccow couvroit cette ville avec environ

7,000 hommes, qu'il avoit campés derrière l'Elbe, & dans des retranchemens qui entouroient les faubourgs. Dès que les troupes furent arrivées, on plaça quelques bataillons vers Hota sur l'Adler, & l'on y construisit une batterie, pour prendre à revers Mr de Buccow dans ses retranchemens; en même temps un autre corps passa l'Adler plus haut, qui devoit attaquer le lendemain dès la pointe du jour ce retranchement. On vouloit aussi faire passer l'Elbe à un gros corps de cavalerie, pour couper toute retraite aux Autrichiens; mais les ponts ne purent être achevés que le 13 au matin. Mr de Buccow n'attendit pas que cet ouvrage fût achevé; il évacua la nuit même ses retranchemens & la ville, & se retira vers Clumetz. Le même jour le Roi étant averti que Mr de Retzow étoit attaqué à Holitz, y marcha avec un corps de cavalerie; mais l'affaire étoit déjà décidée, & le Maréchal Keith conduisit heureusement jusqu'à Kœnigsgrætz toute l'artillerie du siége d'Olmutz, 1500 blessés & malades, outre toutes les munitions de guerre & de bouche qui appartenoient à l'armée du Roi. Dès que toutes les troupes furent rassemblées,

elles se campèrent au confluent de l'Adler & 14.
de l'Elbe, ayant devant leur front la ville de Kœnigsgrætz occupée par 6 bataillons.

Le premier soin du Roi fut de se débarrasser du gros bagage qu'on avoit traîné d'Olmutz à Kœnigsgrætz, & Mr de Fouquet fut commandé avec 16 bataillons, & autant d'escadrons, pour conduire à Glatz l'artillerie, les blessés & les chariots superflus. L'ennemi avoit déjà quelque dessein de harceler les Prussiens dans ces passages; le même jour Mr de Laudon s'étoit posté avec 4,000 hommes dans le bois d'Opotschna. Comme on en étoit instruit, & que le Roi vouloit assurer la marche de Mr de Fouquet sur Neustadt, il prit quelques troupes avec lui & marcha droit sur Mr Laudon; l'Autrichien pensa être surpris; mais comme le bois favorisoit sa retraite, on ne put lui enlever que 100 Cravates; il se retira vers Holitz, & le Roi tint le poste d'Opotschna, jusqu'à ce que Mr de Fouquet eût paisiblement conduit à Glatz son convoi. D'abord après son arrivée il détacha Mr 16.
de Schenkendorf l'aîné à Reinerz, Mr de Golze au Hunulberg, & lui-même il occupa le camp de Nachod, pour couvrir le dos de l'armée.

La promptitude de la marche avoit donné assez d'avance pour prendre tous ces arrangemens avant que le Maréchal Daun pût s'approcher de l'armée prussienne; il arriva le 22 & prit son camp sur les hauteurs de Clum & de Libitschau au delà de l'Elbe, en même temps que le Roi revint d'Opotschna rejoindre le gros de ses troupes. S'il ne se fût agi que des Autrichiens, on auroit fini la campagne, sans quitter la Bohème que pour prendre des quartiers d'hiver; mais l'invasion dont les Russes menaçoient la Poméranie & la nouvelle Marche obligeoit le Roi de ramener ses troupes en Silésie, pour pouvoir de là porter des secours aux endroits qui en auroient le plus besoin. On fit entrer dans ce projet toutes les mesures qui pouvoient assurer les frontières de la Silésie; en conséquence on eut soin d'enlever tous les fourrages & toutes les provisions du cercle de Kœnigsgrætz, pour empêcher le Maréchal Daun, faute de magasins, d'agir de ce côté contre la Silésie. Cela lui devint en effet impossible, parce qu'il avoit été obligé au commencement de la campagne de diriger toutes ses subsistances du côté de Brunn, qu'ensuite

l'armée pruſſienne lui avoit enlevé dans ſa marche tous les dépôts qu'il avoit en Bohème, & qu'enfin on avoit conſumé les fourrages du cercle de Kœnigsgrætz. On quitta donc la nuit du 25 le camp de Kœnigsgrætz. Les pandours attaquèrent les faubourgs de la ville dans le temps qu'on vouloit l'évacuer; le Général Saldern & le Colonel Blankenſée y furent tués; on perdit 70 hommes. L'armée du Roi ſe replia par Caravalhotta ſur Rochonitz; Mrs Laudon, St Ignon, & Laſcy ſuivirent l'arrière-garde avec environ 15,000 hommes, & quoiqu'ils eſſayaſſent de l'entamer, ils ne purent point y réuſſir, & furent vigoureuſement repouſſés par les houſards de Puttkammer. Pour faire paſſer à l'ennemi l'envie de harceler les arrière-gardes, on prépara le lendemain une embuscade; ce fût au paſſage de la Métau; on occupa avec 10 bataillons & 20 eſcadrons un bois qui ſe trouve ſur ce chemin, & qui tire de Jaromirs à la Métau; après quoi l'armée ſe mit en marche, & ne préſenta à l'ennemi qu'une foible arrière-garde de houſards; Mr de Laudon, qui s'échauffoit facilement, voulut donner deſſus; alors la cavalerie en ſortant de l'embuſcade le

prit dans tous les ſens; il fut fort maltraité, & perdit 300 hommes; après cette petite correction l'armée du Roi pourſuivit paiſiblement ſa marche, & ſe campa entre Boruslawitz & Geſſnitz, & l'on détacha Mr de Retzow, pour couvrir la droite de l'armée au paſſage des
Août. montagnes. Mr de Retzow délogea Mr Janus de Studenitz & le Roi occupa le camp de Skalitz. Dans l'emplacement où l'armée étoit campée il ſe trouvoit une hauteur ſur la droite dont il falloit néceſſairement ſe mettre en poſſeſſion; le Roi y plaça les volontaires de le Noble, comme un appât qu'il préſentoit à l'ennemi, & 6 bataillons, campés dans une eſpèce de ravin, avoient ordre de ſoutenir ce poſte en cas d'attaque. Ce qu'on avoit prévu arriva; Mr
2. Laudon vint de nuit pour ſurprendre le Noble; il fut reçu autrement qu'il ne s'y attendoit; on le mit en fuite, & ſans compter les morts & les bleſſés, il y perdit 6 officiers & 70 hommes. Le Maréchal Daun avoit cependant fait longer à ſon armée le cours de l'Elbe, de ſorte qu'elle s'étendoit depuis Kœnigsgrætz jusqu'à Jaromirs vers Kœnigshof. Le Roi ſe campa le lendemain à Wiſoka, & Mr de Retzow à Stark-

ſtadt. La marche ſe pourſuivit de Wiſoka à Politz & Wernersdorf, ſans qu'on fût ſuivi par les ennemis. Le 8 toutes les troupes reprirent le camp de Griſſau & de Landshut.

La diverſion à laquelle on s'étoit attendu de la part des Ruſſes, ſe fit pendant ce retour de Bohème. Mr Fermor s'étoit avancé en pluſieurs corps, de la Pruſſe, ſur les frontières de la Poméranie & de la nouvelle Marche; Mr de Platen avoit obſervé les ennemis de Stolpe, où il avoit été tout l'hiver en détachement. Sur ces avis le Comte de Dohna avoit reçu l'ordre dès le mois de Juin de lever le blocus de Stralſund, pour s'approcher de l'Oder, afin de s'oppoſer aux Ruſſes de quelque côté qu'ils vouluſſent pénétrer dans les États du Roi. Mr de Fermor s'étoit avancé de Poſen à Kœnigswald, Méſeritz, & Cloſter Paradies, où il campoit en 3 corps. Le Comte de Dohna détacha Mr de Kanitz à Reppen, pour obſerver l'ennemi, d'où Mr de Malachowsky fit une courſe juſqu'à Sternberg & en délogea les Ruſſes. Le Comte de Dohna, qui n'étoit pas aſſez en force pour répandre des détachemens, attira à lui Mr de Platen, & ſe borna à diſputer aux en-

nemis le paſſage de l'Oder; il ſe campa pour cet effet à Francfort. La partie cependant n'étoit pas égale; comme le moindre échec qu'auroit ſouffert le corps du Comte de Dohna, devenoit préjudiciable à l'État, & pouvoit entraîner aprés ſoi la ruine totale de la Marche électorale, le Roi prit le parti de s'y rendre en perſonne avec un renfort aſſez conſidérable pour donner aux troupes pruſſiennes une eſpèce d'égalité avec celles des ennemis; ce renfort conſiſtoit en 16 bataillons & 28 eſcadrons. La plus grande partie de l'armée aux ordres du Maréchal Keith & du Margrave Charles demeura dans le camp de Landshut, pour garder les frontières de la Siléſie. Le Roi dirigea ſa marche par Ronſtock, Lignitz, Hinzendorf, Dakau, Wartenberg, Schertendorf, Croſſen, Ziebingen à Francfort, où il apprit que Mr de Fermor s'étant avancé par Landsberg à Cammin & à Tamſel, avoit fait bombarder la
15. ville de Kuſtrin, qui avoit été miſe en cendres, après avoir rejeté toutes les propoſitions de capitulation que le Général Stoffel avoit faites à Mr de Schack, qui en étoit Commandant. Ces entrepriſes de l'ennemi avoient engagé le Comte

de

de Dohna à rapprocher ſon corps de cette fortereſſe, pour la mieux ſoutenir. Ce fut dans ce camp près de Gorgaſt, le 22 Août, que le Roi joignit le Comte de Dohna. Les Ruſſes avoient établi leurs parallèles préciſément au déboucher de la chauſſée qui conduit de Kuſtrin à Tamſel, & leurs batteries étoient conſtruites de manière que l'armée n'auroit pu déboucher de la place, ſans s'expoſer à faire des pertes conſidérables mais inutiles. Le Roi réſolut cependant d'attaquer l'ennemi; il falloit ſe battre, afin de ſe débarraſſer pour un temps d'une armée, & gagner celui de ſe tourner d'un autre côté. Le Roi pouvoit donc employer trois ſemaines à cette expédition; mais comment la terminer ſi vîte ſans en venir aux mains? Le Maréchal Daun, qu'on avoit quitté à Jaromirs, pouvoit dans cet intervalle ſe tourner, ou vers la Siléſie, ou vers la Saxe, & il falloit pouvoir s'y rendre dans les différens cas, ſelon que le beſoin le demanderoit. Le Roi jugea donc qu'il falloit en impoſer à l'ennemi par de fauſſes démonſtrations; on fit des batteries vis-à-vis de Dréwitz, & l'on occupa les digues de l'Oder, comme ſi effectivement on avoit deſſein de paſ-

ſer ce fleuve dans les environs; en même temps le Roi renforça la garniſon de Kuſtrin de 4 bataillons. Il avoit envoyé Mr de Kanitz à Wrietzen, pour raſſembler tous les bateaux qui ſe trouvoient dans cette partie ſur l'Oder. Tandis que l'armée marchoit la nuit du 23 en remontant l'Oder jusqu'à Guſtebieſe, où elle fut jointe par Mr de Kanitz, qui amena ſuffiſamment de bateaux pour la conſtruction du pont, on ſe donna tant de ſoins pour l'achever, que toute l'armée l'eut paſſé à midi; elle continua ſa marche jusqu'au village de Cloſſow, où elle ſe campa, & par cette poſition elle coupa déjà le corps de Mr de Fermor de celui de Mr Romanzow, qui étoit du côté de Schwedt, où il avoit deſſein de paſſer l'Oder. Le 24 l'armée ſe campa à Dermitzel vis-à-vis de Mr de Fermor, qui ſur les mouvemens des Pruſſiens avoit levé le ſiége de Kuſtrin, & s'étoit fait joindre par la diviſion de Mr Czernichef, avec laquelle & le gros de ſes troupes il prit une poſition entre les villages de Quartſchen & de Zicker, ayant un ruiſſeau marécageux devant ſon front; ces troupes campoient en quarré ſelon l'uſage que le Maréchal Munnich avoit ſuivi en faiſant

la guerre aux Turcs dans la petite Tartarie. Le même jour que l'armée pruſſienne arriva, le 25. Roi s'empara du moulin de Damm, & du pont qui paſſe le ruiſſeau; ſon avant-garde prit poſſeſſion de la fôret de Maſſin, par laquelle il falloit paſſer pour tourner le camp des ennemis. Le lendemain l'armée déboucha ſur 4 colonnes dans la plaine, près du village de Batzelow; les ennemis avoient laiſſé entre ce village & Cammin le gros de leur bagage ſous une petite eſcorte; ſi l'on avoit été moins preſſé, on auroit pu le leur enlever ſans peine, & les obliger par quelques marches à quitter le pays; mais il falloit en venir à une déciſion, dont on devoit tout attendre, vu la diſpoſition bizarre que l'ennemi avoit donnée à ſa bataille. La marche de l'armée continua donc ſur Zorndorf, où le Roi ſe propoſoit d'attaquer la face oppoſée du quarré vis-à-vis de laquelle on avoit été à Dermitzel. Les Coſaques mirent le feu à Zorndorf; ce qui embarraſſa un peu, parce que la groſſe artillerie devoit paſſer ce village, pour former des batteries vis-à-vis de l'ennemi. La gauche, deſtinée à faire la première attaque, s'appuyoit à un fond qui tire vers Wilkersdorf.

Mr de Manteufel commandoit la première attaque, consistant en 10 bataillons; il étoit soutenu par la gauche de la première ligne, commandée par Mr de Kanitz, & par la seconde ligne de l'armée. On se servit de quelques ravins, à l'abri desquels on mit la cavalerie de la gauche contre l'artillerie de l'ennemi, & où toutefois elle étoit à portée d'agir dès que cela seroit trouvé nécessaire. Les ordres du Roi portoient que la première attaque, en avançant constamment, s'appuyât à ce ravin, qui la conduisoit directement sur la droite des Russes; mais par des contretemps & des mésentendus il arriva qu'elle s'en écarta en approchant de l'ennemi, de façon que Mr de Kanitz, qui devoit être derrière Mr de Manteufel, se trouva à sa droite. L'attaque fut repoussée, & l'infanterie revint en assez grande confusion; mais comme l'ennemi étoit aussi en désordre, le Roi fit ordonner à Mr de Seidlitz de le charger incontinent; il forma trois colonnes, qui percèrent en même temps le quarré, & en moins d'un quart d'heure tout le champ de bataille fut nettoyé d'ennemis; ce qui se sauva de l'armée russe passa ce fond qu'elle avoit à sa droite, &

commença de se réformer vers Quartschen. Le Roi prit alors l'infanterie de sa droite, avec laquelle il fit un quart de conversion, & la forma vis-à-vis de ce fond. On voulut le faire passer aux troupes à différentes reprises; mais elle revenoient après un court espace de temps, sans qu'on en comprît d'abord la raison. C'est que la caisse militaire des Russes & tout l'équipage de leurs généraux étoient dans ce fond; les troupes, au lieu de le passer, comme elles le pouvoient, s'amusoient à piller, & revenoient dès qu'elles étoient bien chargées de butin. La cavalerie ne pouvoit agir dans cette partie à cause des marais dont ce fond étoit rempli; cela réduisit les Prussiens à canonner l'ennemi, ce qu'ils continuèrent jusqu'à nuit close. La bataille avoit commencé à 9 heures du matin, & ne finit qu'à 8 heures & demie du soir. Les Russes se retirèrent dans le bois de Tamsel, où toutes leurs troupes se mirent en peloton, la cavalerie au centre, entourée de l'infanterie. Ils perdirent à cette action 103 canons, 27 drapeaux & étendards, 82 officiers, parmi lesquels 5 généraux; environ 2,000 prisonniers, & pour le moins 15,000 hommes qu'ils laissèrent

sur la place, parce que la cavalerie ne leur fit point quartier. L'armée du Roi y perdit Mr de Ziethen, Général des cuirassiers, 60 officiers morts ou blessés, & environ 1200 hommes, avec 20 pièces de canon. Le lendemain 26 l'armée du Roi prit une position très-voisine de l'armée russe; on n'étoit qu'à 1200 pas les uns des autres. Si l'on avoit eu suffisamment de munitions, on les auroit attaqués; on fut obligé de se contenter d'une canonnade, qui ne fut pas même aussi vive qu'on l'auroit désiré, à cause qu'il falloit ménager la poudre. Il n'y eut point de tentes dressées de part ni d'autre. Les dragons russes essayèrent d'attaquer l'infanterie prussienne; ils furent vivement repoussés par le régiment de Kreytzen. Pendant l'action de la veille & durant cette journée c'étoit un spectacle affreux que de voir tous les villages voisins, auxquels les Cosaques avoient mis le feu, & qui rassembloient dans ces environs toutes les calamités dont l'humanité peut être affligée. Cependant les canons prussiens tiroient avec succès, parce qu'il étoit presque impossible aux artilleurs de manquer la grosse masse que l'ennemi formoit; au lieu que les

leurs tiroient ſans le moindre effet. On reçut vers le ſoir quelque peu de munitions, dont les batteries firent un ſi bon uſage, que la place devenant dès-lors inſoutenable pour les Ruſſes, ils la quittèrent la nuit même, & allèrent ſe camper à Cammin. Le Roi les ſuivit; on fit encore quelques centaines de priſonniers ſur leur arrière-garde, & l'on ſe campa devant Tamſel proche des ennemis. La perte de cette bataille obligea Mr de Romanzow à quitter en hâte les environs de l'Oder & de Stargard, pour accélérer ſa jonction avec Mr de Fermor, qui bientôt ſe retira à Vietz, puis à Landsberg, où il raſſembla toutes ſes troupes. Le Roi le pourſuivit jusqu'à Blumberg.

Pendant que l'armée pruſſienne étoit occupée contre les Ruſſes, Mr Laudon avoit traverſé la Luſace, dans l'intention de les joindre, & il l'auroit fait s'il n'avoit trouvé le Prince François de Bronſwic dans ſon chemin; le Roi l'avoit détaché à Beesko du camp de Tamſel. Ce Prince, après lui avoir enlevé différens partis, obligea l'ennemi à ſe replier ſur Lubben. Des raiſons plus fortes que celle-là empêchèrent le Roi de pouſſer plus loin les avantages qu'il

avoit remportés sur les Russes; il falloit accourir en Saxe au secours de S. A. R. le Prince Henri. Mr de Dohna, en conséquence de ce nouvel arrangement, resta vis-à-vis des Russes, & le Roi partit, pour se joindre au Prince son frère, avec le même corps qu'il avoit amené dans l'électorat. L'éclaircissement des faits demande que nous rapportions succinctement ce qui s'étoit passé jusqu'alors en Saxe. Dès le
Juillet. moins de Juillet S. A. R. avoit occupé le camp de Tschopa, pour s'opposer aux troupes des cercles commandées par le Prince de Deux-ponts, auquel étoit joint un corps d'Autrichiens aux ordres de Mr de Haddick. S. A. R. fit chasser un détachement des ennemis qui occupoit le Basberg, & comme le gros corps des cercles ne s'étoit pas encore avancé, on se borna à la petite guerre, dans laquelle les Prussiens eurent l'avantage, faisant en différentes rencontres des prisonniers sur les ennemis, du nombre desquels Mr de Mitrowsky, Général des Autrichiens, fut le plus considérable.
Août. 2. S. A. R. ayant des nouvelles de l'approche d'un corps d'ennemis commandé par Mr Dombale, qui s'avançoit sur Zwickau, détacha Mr de Finck

pour le déloger de la Saxe; ce qui réuſſit au point, qu'on l'obligea de ſe replier ſur Reichenbach. Bientôt après, la préſence du Prince devenant néceſſaire aux environs de Dresde, à cauſe que le Prince de Deuxponts prenoit par 6.
la Bohême le chemin de Tœplitz, l'armée marcha par Chemnitz, & s'établit à Dippoldiswalda, tenant Mr de Hulſen avec un détachement à Freyberg, & Mr de Knobloch à Maxen. Pendant ce temps un autre corps des cercles s'étant 20.
poſté à Waldkirchen, il fut attaqué & battu par Mr de Kleiſt. Mais comme Mr de Haddick s'avançoit vers Cotta, S. A. R. changea ſa poſition; elle prit le camp de Sedelitz proche de Pirna, & garnit devant elle les villages de Zehiſta & de Zuſchendorf; de là l'armée prit le camp de Gamig, qui lui étoit plus convenable. Bientôt le Prince de Deuxponts parut; il occupa les hauteurs de Struppen, tenant à ſa gauche Mr de Haddick, qui s'étendoit de Rothwernsdorf à Cotta. Il réſolut de prendre le Sonnenſtein, qui incommodoit ſa poſition; il y fit avancer quelques mortiers, & Mr de Grape, qui y commandoit, ſe rendit mal à propos, & fut fait priſonnier de guerre. En même temps le Ma-

réchal Daun s'étoit avancé en Luſace; il avoit laiſſé un détachement de 20,000 hommes aux ordres de Mrs de Harſch & de Ville, qui campoit entre Jægerndorf & Troppau. L'intention du Maréchal étoit de ſe ſervir de ce corps pour faire le ſiége de Neiſſe, dès que l'éloignement de l'armée pruſſienne pourroit permettre de tenter cette entrepriſe; il avoit eſpéré que l'invaſion des Ruſſes attireroit vers eux toutes les forces du Roi, & comme ſes eſpérances ſe trouvèrent trompées de ce côté-là, il s'avança en Luſace, pour y attirer les Pruſſiens, & donner à Mr de Harſch le temps d'achever ſon ſiége. Il s'étoit d'abord avancé jusqu'à Kœnigsbruck, où il apprit la défaite des Ruſſes; ſur quoi abandonnant les deſſeins qu'il pouvoit avoir ſur Meiſſen ou ſur Torgau, il ſe replia ſur Stolpen. Bientôt il borda l'Elbe de différens détachemens, dans l'intention de paſſer ce fleuve à Pilnitz, & de prendre à dos la poſition des Pruſſiens à Gamig, pendant que le Prince de Deuxponts & Mr de Haddick les entameroient de front. Le Prince Henri, qui étoit informé de ces projets, en donna avis au Roi; ce qui occaſionna la marche rapide de ce-

lui-ci, pour se joindre au Prince son frère. D'abord le Maréchal de Keith & le Prince Charles eurent ordre de quitter la Silésie, pour se joindre en Lusace aux troupes du Roi. Mr de Fouquet demeura à Landshut, & on lui commit la garde des débouchés de la Bohème. Le corps du Roi partit le 2 de Blumberg, & passant par Manchenau, Mulrose, Trebatz, Lubben, Doberbek, Elsterwerda, arriva le 9 à Dobritz près de Grossenhayn, où le Maréchal Keith & le Margrave le joignirent, dont le corps avoit passé par Hartmansdorf, Priebus, Moska, Spremberg, Senftenberg. Mrs de Werner & de Mœring avoient battu chemin faisant, l'un à Priebus & l'autre à Spremberg, deux détachemens autrichiens, & leur avoient fait au delà de 500 prisonniers. L'armée se campa le 12 entre Boksdorf & Reichenberg, d'où le Roi s'aboucha avec le Prince son frère, pour prendre ensemble les mesures convenables aux circonstances présentes. Le même soir l'armée se mit en marche; il s'agissoit d'occuper les hauteurs de Weissig avant l'ennemi. Les Autrichiens avoient au Cerf blanc un poste qu'il falloit déloger; le Roi y marcha tout droit, & Mr de Sept.

Wédel par un chemin qui vient de Radeberg, & qui tourne cette position; les Autrichiens furent forcés de se retirer, & dès que les têtes de l'armée eurent gagné les hauteurs de Weissig, elles donnèrent sur des housards & des dragons qui s'y étoient rendus dans l'intention de protéger le campement du Maréchal Daun; celui-ci s'y étoit avancé, pour y tracer la position des troupes. Tous ces corps furent repliés, & l'armée du Roi prit le camp de Schœnfeld vis-à-vis du camp du Maréchal Daun, qui s'étendoit de Lohmen par Stolpen vers Bischofswerder. On assura aussitôt la communication des deux armées prussiennes par des ponts sur l'Elbe. L'armée du Roi étoit arrivée à propos, car Mr de Lascy étoit commandé avec tous les grenadiers autrichiens pour construire le pont de Pilnitz, & il faut avouer que le Maréchal Daun auroit eu tout le temps d'exécuter ce dessein avant l'arrivée du Roi, s'il avoit été dans son caractère d'agir avec plus de vivacité & de promptitude. Le même jour que l'armée prit la position de Schœnfeld, le Général de Retzow fut envoyé avec un détachement pour déloger Mr Laudon de Rade-

berg; l'Autrichien se retira sur Arnsdorf & Fischbach. On résolut de l'entamer de nouveau dans ce poste; pour cet effet le Prince François avec quelques bataillons se présenta sur son front; Mr de Retzow le tourna par sa droite & le Roi par la gauche. Il est à présumer que ce corps auroit été ruiné, si tous les ressorts eussent bien joué en même temps; mais il arrive d'ordinaire que de semblables projets ne réussissent qu'en partie; Laudon perdit cependant au delà de 500 hommes dans cette affaire; il se sauva par le bois & occupa 27.
les monticules de Harta, où il campa sous la protection du canon du Maréchal Daun. Ces petits avantages ne décidoient rien; un des objets principaux dans les circonstances où se trouvoient les armées, étoit d'éloigner l'armée impériale des bords de l'Elbe. Il étoit difficile d'y réussir autrement qu'en lui donnant de la jalousie sur les convois qu'elle tiroit de Zittau, afin d'obliger le Maréchal Daun à faire les mouvemens qu'on désiroit. Le Roi quitta son camp de Schœnberg, & se porta avec son armée sur Ramnau; par cette position les Prussiens s'approchoient du flanc de l'ennemi, &

pour lui cauſer plus d'inquiétude Mr de Retzow ſe rendit à Bautzen, & s'y établit avec ſon corps. Laudon occupoit encore vis-à-vis de notre gauche proche de Biſchofswerder une hauteur dont on réſolut de ſe rendre maître. Pour cet effet le Prince de Wurtemberg tourna les Autrichiens à dos, & le Roi ſe préſenta ſur leur front. Mr Laudon n'attendit point que l'affaire s'engageât, mais ſe replia en grande confuſion au delà de Biſchofswerder; nous occupâmes ſon camp & la ville. Le Maréchal Daun craignit à ſon tour que la poſition des Pruſſiens ne lui portât préjudice; il avoit renoncé dans ce moment aux projets qu'il avoit formés ſur l'armée du Prince Henri; il fut obligé de ſe rapprocher de ſes vivres, & ſe propoſa en même temps de choiſir un poſte par lequel il pût couper les Pruſſiens de la Siléſie, pour donner à Mr de Harſch le temps d'aſſiéger & de prendre Neiſſe. Ce fut enfin le 5 d'Octobre que le Maréchal abandonna les environs de l'Elbe, & que paſſant par Kruſe & Neukirch, il ſe campa à Kitlitz ſur les hauteurs de Lœbau jusqu'au Stremberg. Le Prince de Durlach fut poſté avec ſa réſerve de Reichenbach & Arns-

Octobre.

dorf vers Doberſchutz. Sur ce mouvement de l'ennemi Mr de Retzow fut envoyé occuper le Weiſſenberg. L'armée marcha à Bautzen, d'où Mr de Wédel fut détaché avec 6 bataillons & quelque cavalerie, pour s'oppoſer aux Suédois, qui s'étoient avancés jusqu'à Paſewalk. De Bautzen l'armée du Roi s'avança vers l'en- 10.
nemi, & prit ſa poſition entre Hochkirchen & Kottitz, le quartier général à Radewitz. L'armée ſe trouvoit alors affoiblie par le départ du détachement de Mr de Wédel, & par la groſſe garniſon qu'il falloit tenir dans Bautzen, pour couvrir la boulangerie contre les entrepriſes de l'ennemi. Le projet du Roi étoit, en prenant le camp de Hochkirchen, de cacher aux Autrichiens ſon véritable deſſein, qui étoit de ſe joindre à Mr de Retzow poſté à côté de notre flanc gauche, & de tomber conjointement ſur le Prince de Durlach du côté de Débitſch, ce qui ne pouvoit s'exécuter que la nuit du 14 au 15, à cauſe que l'approviſionnement des vivres pour l'armée ne pouvoit pas être arrangé plutôt. Cependant une partie du convoi nous joignit le 12. Le Maréchal Keith, qui en étoit, fut attaqué en chemin par Laudon; l'ennemi

fut repouſſé avec perte de 80 hommes. Un Prince de Lichtenſtein, Lieutenant Colonel au régiment de Lœwenſtein, fut du nombre des priſonniers. Après cette affaire Laudon ayant raſſemblé ſes troupes diſperſées, s'établit avec elles dans un bois qui étoit à un gros quart de lieue d'Allemagne au delà de notre droite vis-à-vis du village de Hochkirchen; un fond marécageux ſéparoit notre flanc droit de ces hauteurs. La bataille dont nous allons parler inceſſamment, nous oblige d'entrer dans un détail plus circonſtancié du terrain que les deux armées occupoient. Le village de Hochkirchen, où s'appuyoit la droite du Roi, eſt ſitué ſur une éminence; un cimetière d'une maçonnerie épaiſſe, capable de contenir un bataillon, domine ſur toute la contrée; le village s'étend en long, & formoit le flanc naturel de l'armée; il étoit garni de 6 bataillons; une batterie de 15 canons étoit conſtruite à l'angle du front & du flanc; devant la ligne du front coule un ruiſſeau entre des bords de rochers; aux pieds de la hauteur de Hochkirchen ſe trouvent un moulin & quelques cabanes, où l'on avoit placé un bataillon franc, pour défendre le paſſage;

ce

ce qui étoit d'autant plus sûr, qu'il se trouvoit sous la protection de notre canon vers Radewitz, où étoit le quartier général. Une partie du camp passoit le ruisseau, à cause des hauteurs qu'il falloit nécessairement occuper, & de la communication avec le corps de Mr de Retzow, qu'on assuroit & dont on abrégeoit le chemin par cette position. La droite du Maréchal Daun, comme nous l'avons dit, s'appuyoit sur le Stremberg; son centre étoit sur des hauteurs inexpugnables; sa gauche tiroit vers Jauernick & Sornitz. Il fit préparer en secret des chemins pour 4 colonnes, qui conduisoient au bois dont Mr Laudon avoit pris possession. Son projet étoit d'attaquer l'armée prussienne par 4 endroits à la fois, savoir par le poste de Laudon, par le moulin qu'occupoit le bataillon franc, par cette partie vers Kottitz qui se trouvoit au delà du ruisseau, & la quatrième attaque devoit se faire par le Prince de Durlach sur le poste du Weissenberg, où commandoit Mr de Retzow. Ce fut la nuit du 13 au 14 d'Octobre que le Maréchal Daun exécuta son dessein. L'attaque du moulin gardé par le bataillon franc fut la première; les enne-

mis l'emportèrent sans grande peine. En même temps Laudon ayant trouvé le moyen de se glisser avec ses pandours à dos de l'armée, mit le feu au village de Hochkirchen; ce qui obligea les bataillons qui le gardoient à l'abandonner. L'ennemi se saisit dans cette confusion de la batterie qui étoit à la pointe du village; en même temps le brave Major Lange se jeta avec un bataillon du Margrave Charles dans le cimetière de Hochkirchen. L'armée n'eut que le temps de prendre les armes, & non celui d'abattre les tentes. Le Roi entendit tirer le canon, & quoiqu'il ne fût averti de rien, il prit d'abord 3 brigades du centre, avec lesquelles il marcha à la droite; les ténèbres étoient si épaisses, qu'on ne voyoit pas à un pas devant soi. On s'appercut d'abord que l'ennemi étoit maître de notre grande batterie, parce que les boulets de canon voloient dans le camp, & qu'il auroit été impossible qu'ils eussent pu y parvenir des batteries de l'ennemi. Le village de Hochkirchen en flammes fut le fanal qui éclaira nos dispositions. Le Roi prit par le derrière de son camp pour tourner ce village; dans la marche on donna sur un corps de gre-

nadiers autrichiens, dont 300 furent pris; mais dans la confusion du combat, n'ayant pas du monde de reste pour les garder, la plupart s'échappèrent. Notre infanterie tourna Hochkirchen, & commençoit à pousser les Autrichiens, lorsque quelques escadrons ennemis, qu'on ne pouvoit pas distinguer dans l'obscurité, la ramenèrent; les gendarmes & le régiment de Vasold firent une charge fort vive; tout ce qu'ils rencontrèrent, plia devant eux; mais ne pouvant pas se diriger dans l'obscurité, ils donnèrent sur de l'infanterie postée à ce bois que Laudon avoit occupé dès la veille; tout le canon des Autrichiens y étoit, & l'infanterie bien & avantageusement établie; ce canon tirant à mitraille força la cavalerie prussienne à se retirer auprès de son infanterie. D'un autre côté le Maréchal Keith & le Prince Maurice d'Anhalt voulurent reprendre la batterie qui étoit perdue; ils se mirent à la tête de quelques bataillons, pour traverser le village de Hochkirchen; le chemin qui passe le village est étroit; à peine sept hommes de front pouvoient-ils y tenir, & ils trouvèrent en voulant déboucher de là, que les Autrichiens les débor-

doient si considérablement, qu'ils ne purent jamais se former, pour mener leurs troupes à la charge; ils furent aussitôt contraints de se replier. Le Maréchal Keith y fut tué, Mr de Geist mortellement blessé & le Prince Maurice dangereusement. Quoiqu'à différentes reprises on tentât de passer le village, il n'y eut pas moyen de réussir; l'incendie étoit trop considérable, & la bataille fut perdue. Pour couvrir la retraite, le Roi envoya des ordres à Mr de Retzow de le joindre incessamment. Ce Général avoit trois fois repoussé le Prince de Durlach. Comme ce dernier ne pouvoit venir à lui qu'en traversant un défilé, Mr de Retzow y laissa entrer le nombre d'ennemis qu'il lui plut; après quoi il les chargea & les culbuta avec une perte considérable dans le lieu dont ils avoient débouché; cette manœuvre s'étoit répétée à trois reprises, lorsqu'il fut obligé de rejoindre l'armée. Il vint à propos à notre gauche. Le Roi avoit été contraint de la dégarnir, pour porter des secours à sa droite; cependant il ne put pas arriver assez à temps pour empêcher que le bataillon de Kleist ne fût entouré par l'ennemi, & contraint de met-

tre les armes bas. La droite de l'armée se soutenoit, quelque effort que fît l'ennemi pour dépasser le village de Hochkirchen. La bataille avoit commencé à 4 heures, à 10 le cimetière fut emporté; le village & la batterie étoient déjà perdus; l'ennemi se trouvoit trop bien établi pour qu'on pût le déloger; un gros corps de cavalerie venoit à dos de l'armée; Mr de Retzow avoit abandonné le Weissenberg: dans ces circonstances la position de l'armée n'étoit plus soutenable, & il ne restoit d'autre parti à prendre que celui de la retraite. La cavalerie descendit la première des hauteurs dans la plaine, pour couvrir la marche de l'infanterie. La droite de l'infanterie prit alors le chemin de Doberschutz, où l'on marqua le camp, & le corps de Mr de Retzow fit l'arrière-garde de l'armée. La cavalerie autrichienne attaqua la nôtre à différentes reprises; mais elle fut vigoureusement repoussée par Mr de Seidlitz & par le Prince de Wurtemberg. Le camp que l'armée prit étoit bon, proche de Bautzen, entouré d'un double fossé marécageux, & sur des collines qui n'étoient dominées d'aucun côté. Le Maréchal Daun retourna le même jour dans

ſon ancien camp, & il ne parut pas qu'il eût gagné la victoire. Les Pruſſiens perdirent, comme nous en avons touché quelque choſe, des perſonnes dignes par leur grand mérite d'être regrettées, le Maréchal Keith, le Prince François de Bronſwic, & Mr de Geiſt; presque tous les Généraux eurent des contuſions ou des bleſſures, ainſi que le Roi, le Margrave Charles, & tant d'autres qu'il ſeroit trop long de nommer. Nous perdîmes 3,000 hommes; la plupart d'infanterie, & il ne nous reſta du nombre des priſonniers que nous avions faits qu'un Général nommé Vitteleſchi & 700 hommes.

Pendant que tout ceci ſe paſſoit en Luſace, Mrs de Ville & de Harſch tenoient Neiſſe étroitement bloqué; on étoit informé qu'un train d'artillerie de 100 canons & de 40 mortiers devoit partir d'Olmutz pour ſe rendre en Siléſie. En combinant avec ces préparatifs l'effet qu'une victoire gagnée devoit produire ſur l'eſprit des Autrichiens, il étoit facile de prévoir que le ſiége de Neiſſe en ſeroit la ſuite. Cette place étoit trop importante pour que le Roi n'employât pas tous les moyens imaginables de la ſauver; cependant on ne

pouvoit en faire lever le siége qu'en marchant en Silésie avec une armée. La difficulté étoit de ne point déranger les affaires d'un côté pour les rétablir de l'autre. Enfin sur la nouvelle que les Russes avoient abandonné Stargard, & dirigeoient leur marche par Reez & Calies sur la Pologne, le Roi prit les mesures suivantes: il attira à lui le Prince son frère avec 10 bataillons, & du canon, pour remplacer celui que l'on avoit perdu: le Comte de Dohna reçut ordre de se rendre en Saxe & de ne laisser en Poméranie qu'un corps sous Mr de Platen, pour secourir Colberg, que Mr de Palmbach assiégeoit avec 15,000 Russes: il fut averti de diriger sa marche sur Torgau, pour pouvoir de là se tourner du côté qui auroit le plus besoin de sa présence: Mr de Fink prit le commandement du reste du corps du Prince Henri, qui tenoit le camp de Gamig. Tandis que ces ordres partoient, le Maréchal Daun s'avança, & vint se camper proche de l'armée du Roi. Un détachement couvroit son flanc à Buchwald; sa droite s'appuyoit à Cannewitz, d'où la ligne prenoit par Belgern, Wurchen, Dressa, en forme de demi-cintre convexe par Grubschutz & Strela;

sa réserve prit le poste de Hochkirchen. Quelque formidable que fût l'aspect de ces troupes, les Prussiens en avoient d'autant moins à craindre, qu'à peine les Autrichiens eurent-ils pris cette position, qu'ils se retranchèrent jusqu'aux dents. Les deux points qui méritoient une attention sérieuse, étoit la conservation de Bautzen, où se trouvoient les vivres & la boulangerie de l'armée, & le moulin de Malschwitz, qui est sur une hauteur, dont il ne falloit pas souffrir que l'ennemi s'emparât. Le Roi garantit la ville de Bautzen contre les entreprises des Autrichiens par un corps intermédiaire, qu'il plaça entre cette ville & sa droite, & pour le moulin à l'extrémité de la gauche, il n'y mit que des vedettes de housards, pour que l'ennemi ne s'apperçût point de l'importance dont nous étoit ce poste. La raison d'en user ainsi étoit que le moulin se trouvoit à la distance d'un quart de mille de la gauche, de sorte qu'en gardant la position de l'armée, on ne pouvoit pas le soutenir à cause de son éloignement; & l'importance de ce moulin consistoit en ce que dans la marche que le Roi méditoit de faire, il ne pouvoit pas gagner Gœrlitz avant le Maréchal

Daun, ſi les colonnes ne paſſoient au pied de ce moulin; de ſorte qu'au cas que l'ennemi y eût placé des troupes, il falloit paſſer la Sprée derrière le camp & la repaſſer plus bas, ce qui faiſoit un circuit de deux milles de détour pour les troupes. Le Maréchal Daun de ſon côté ſuppoſoit que le Roi, lorsqu'il apprendroit le ſiége de Neiſſe, ne trouveroit aucun autre expédient pour ſe rendre en Siléſie que celui de l'attaquer, & ce fut-là la raiſon qui lui fit prendre cette poſition de Cannewitz & de Wurchen, & qui lui donna l'idée de ſe retrancher. Cela parut même par une lettre qu'il écrivit à Mr de Harſch, dans laquelle il dit: „faites votre „ſiége tranquillement; je tiens le Roi; il eſt „coupé de la Siléſie, & s'il m'attaque, je vous „en rendrai bon compte.“ Il en arriva tout différemment de ce que le Maréchal imaginoit. Le Prince Henri partit avec ſon détachement de Gamig; il paſſa par Marienſchein, & arriva le 21 à l'armée du Roi, ſans rencontrer d'ennemis ſur ſa route. Tous les préparatifs de la marche ne purent être achevés que le 24, & le même ſoir l'armée ſe mit en mouvement. La garniſon de Bautzen ſervit d'eſcorte aux vivres de

l'armée; ce corps prit les devans dès la nuit précédente, & passa par Kumerau, Neudorf, Trauben, & Culmen. L'armée marcha sur deux colonnes. On forma l'arrière-garde sur la hauteur du moulin à vent, d'où l'on prit par Leichnau, Ischmitz, tournant entièrement la droite de l'ennemi; ensuite on se porta sur Weyersdorf, & de là sur Ullersdorf, où l'armée campa. Mr de Mœring, qui avoit eu l'avant-garde du bagage, surprit près d'Ullersdorf 300 cavaliers autrichiens, dont peu se sauvèrent, & la colonne du Roi ayant donné près de Weyersdorf
25. sur un bataillon de pandours qui ne se croyoit pas exposé à l'ennemi, ce bataillon fut totalement détruit. Le lendemain 26 l'armée devança le jour, pour gagner Gœrlitz avant le Maréchal Daun. L'avant-garde, composée de housards & de dragons, y arriva la première; elle trouva d'abord un corps de cavalerie posté derrière un défilé du côté de Rauchertswalde; il n'étoit pas possible de l'attaquer dans cette position avantageuse; on fit en escarmouchant ce que l'on put pour l'engager à combattre, mais inutilement. On apprit enfin par un transfuge que c'étoit le corps des carabiniers & gre-

nadiers à cheval, commandé par un Général eſpagnol nommé d'Ayaſſas, & ſur cet éclairciſſement on réſolut de choquer la fierté eſpagnole, pour engager ce Général à paſſer le défilé & à ſe laiſſer battre; pour cet effet des houſards le provoquèrent; il paſſa le défilé en fureur & fondit ſur ceux dont il ſe croyoit inſulté. Auſſitôt les dragons le chargèrent & culbutèrent ſa troupe dans le même défilé qu'il avoit paſſé avec tant d'imprudence. Il y perdit 800 hommes, que les Pruſſiens firent priſonniers; d'Ayaſſas ſe ſauva ſous la montagne de Landskron, où le Prince de Durlach venoit d'arriver avec la réſerve qu'il commandoit. L'infanterie de l'avant-garde pruſſienne arriva en même temps; on s'en ſervit pour s'emparer de Gœrlitz, qui ſe rendit ſans grandes difficultés. L'armée du Roi y appuya ſa gauche; ſa droite fut pouſſée à Girbiesdorf & Ebersbach. Ce flanc étoit couvert par un ruiſſeau bourbeux, qui coule dans un fond dont le revers du côté des Pruſſiens étoit eſcarpé. Les Autrichiens arrivèrent l'après-midi; le Maréchal Daun étendit ſon armée derrière la Landskron, d'Oſſeg vers Marckersdorf. Le Roi fut obligé de reſter dans ce camp,

pour donner quelques jours à l'arrangement des vivres, de sorte que l'armée ne put se mettre en marche que le 30. Les troupes décampèrent de nuit, pour passer la Neisse avant que l'ennemi en pût être informé. On trouva Mr Laudon embusqué dans le bois de Schœnberg. Les Prussiens faisoient cette marche légèrement, parce que les bagages & les vivres avoient pris la route de Naumbourg-am-Queis. L'arrière-garde fut toutefois attaquée proche de Schœnberg, & ce ne fut qu'une bataille durant toute la route; Mr Laudon y étoit encouragé par un renfort de 12,000 hommes que le Maréchal Daun lui avoit envoyé; de son côté S. A. R. le Prince Henri, qui commandoit cette arrière-garde, fit de si bonnes dispositions en soutenant les brigades réciproquement, en posta d'autres si à propos, afin de recevoir celles qui se retiroient pour continuer leur chemin, qu'il n'y eut que du temps de perdu. A la vérité Mr de Bulow, Lieutenant Général & environ 200 soldats furent blessés; il n'y eut d'ailleurs de tués que 15 hommes tout au plus. A Lauban il fallut préparer des ponts sur le Queis; ce qui fit perdre un jour. Le 1 de Novembre l'armée prit la

route de la Siléſie; on ſe prépara ſurtout à bien recevoir l'ennemi à l'arrière-garde; car ſa force ſe trouvoit aſſez conſidérable pour mériter cette attention. Le camp pruſſien avoit ſes deux ailes ſur deux croupes de montagnes, qui aboutiſſoient chacune vers le Queis; plus on approchoit de Lauban, plus les hauteurs dominoient celle du camp. On forma ſur chacune de ces hauteurs une arrière-garde ſéparée. Le Roi ſe trouvoit à la croupe de la droite, le Margrave à celle de la gauche, des houſards furent placés dans le fond entre ces deux corps d'infanterie pour agir ſelon le beſoin. Derrière ces premiers corps, des brigades d'infanterie & d'artillerie en échelons occupoient les hauteurs dominantes, pour que chaque corps qui ſe replioit, pût ſe retirer ſous la protection d'un autre. Au premier mouvement rétrograde que firent les troupes pruſſiennes, Mr Laudon accourut plein d'ardeur pour entamer cette arrière-garde; il ne s'en fallut presque rien que les houſards ne le fiſſent priſonnier. Il voulut occuper le premier emplacement que le Roi venoit de quitter; il y menoit déjà ſon artillerie; mais le feu préparé des batteries pruſſien- Novembre.

nes démonta ſon canon, mit ſon infanterie en déſordre, & l'obligea de s'enfuir. Il tâcha de renouveler cette manœuvre à trois repriſes, & toujours inutilement; car des feux préparés de même que le premier lui firent eſſuyer la même choſe. Les houſards de Puttkammer, embusqués dans un bois, donnèrent enfin ſur ſon monde, & le dégoûterent pour ce jour-là d'inquiéter la marche des Pruſſiens. S. A. R., qui s'étoit poſtée à l'autre bord du Queis, y reçut l'arrière-garde, après quoi le Roi & ſon frère ſe ſéparèrent; le Roi marcha par Lœwenberg, Pombſen, Jauernick & Girelsdorf à Noſſen;
6. le Prince Henri ſe rendit à Landshut, où il releva Mr de Fouquet, qui vint joindre le Roi ſur la route de Neiſſe.

Mr de Harſch aſſiégeoit Neiſſe depuis le 20 d'Octobre. Son attaque étoit dirigée ſur le fort de Pruſſe du côté de Heidersdorf. La ſeconde parallèle achevée ſe trouvoit à 30 toiſes du chemin couvert, & toutes les batteries étoient montées. Quoique le Maréchal Daun y eût envoyé des ſecours par le chemin de Silberberg, ſur le bruit répandu de l'approche du Roi les Autrichiens levèrent le ſiége. Mr de

Treskow, Commandant de la place, saisit ce moment, & fit une sortie où l'ennemi perdit 800 hommes; Mrs de Harsch & de Ville se retirèrent en hâte, ils passèrent la Neisse & se replièrent par Ziegenhals à Jægerndorf, en abandonnant aux environs de Neisse des amas considérables de munitions de guerre, qu'on ne leur donna pas le temps de transporter.

Mr de Fouquet suivit les ennemis dans la haute Silésie, & s'établit à Neustadt, d'où il pouvoit le mieux les observer. A peine les troupes furent-elles arrivées près de Neisse, que le Roi entreprit une nouvelle expédition. Après le départ des Prussiens de la Lusace, le Maréchal Daun avoit pris le 4 d'Octobre le chemin de l'Elbe; le 7 il passa cette rivière à Lohmen, & prit le camp de Pirna; Mr de Finck, qui étoit demeuré à Gémich (Gamig) depuis l'absence de S. A. R., ne put maintenir cette position contre un nombre aussi supérieur d'ennemis; il se replia sur le Windberg, & de là sur Kesselsdorf, pendant que le Maréchal Daun détacha les troupes des cercles vers Eulenbourg, Torgau & Leipsic. Le Comte de Dohna étoit en marche de ce côté-là. Les

Ruſſes, comme nous l'avons dit, avoient pris le chemin de la Pologne, à l'exception de Mr de Palmbach, qui avec un détachement de quelques milliers d'hommes avoit entrepris le ſiége de Colberg. Ce Général ruſſe avoit pouſſé ſes travaux avec force le 26 & le 27 d'Octobre; il donna des aſſauts conſécutifs au chemin couvert de la place, & fut chaque fois vigoureuſement repouſſé; il préparoit un nouvel aſſaut pour le 29, & les Ruſſes avoient même arrangé des bateaux, au moyen desquels ils ſe ſtattoient de paſſer le foſſé capital, pour emporter la place d'emblée. Le Comte de Dohna ayant envoyé Mr de Platen au ſecours de Colberg, ce Général battit auprès de Greiffenberg un corps d'obſervation que les Ruſſes y avoient placé; après quoi il s'avança jusqu'à Treptow. Son arrivée dégoûta Mr de Palmbach de ſiéges & d'aſſauts; il ſe retira par Cœſslin & par Bublitz en Pologne. La tranchée fut ouverte le 3 & la place dégagée le 29 d'Octobre. Le Sr de Heyden, Commandant de la place, ſe diſtingua durant ce ſiége par ſes bonnes diſpoſitions, ſa vigilance & ſa fermeté. Le Comte de Dohna attira à lui Mr de Wédel, qui avoit agi contre les Suédois,

Suédois, qui les avoit battus à Fehrbellin, pouſſé par Ruppin au delà de Prenzlow, qui avoit enlevé le détachement entier de Heſſenſtein dans la ſeigneurie de Mr d'Arnim, & que la victoire avoit ſuivi partout. Mr de Manteufel le releva avec moins de troupes, & pendant la marche de la Saxe Mr de Wédel conduiſit l'avant-garde du Comte de Dohna. Lorsque Mr de Haddick arriva près de Torgau, 12.
l'avant-garde pruſſienne y parut en même temps; Mr de Haddick ſe replia par le bois ſur 15.
Eulenbourg; Mr de Wédel le ſuivit à la trace, & quoique les ponts de l'Elſter fuſſent rompus, la cavalerie pruſſienne paſſa la rivière à gué, & donna ſi à propos ſur l'ennemi, que Mr de Haddick perdit 200 hommes & 3 canons. Le Comte de Dohna ſuivit Mr de Wédel d'Eulenbourg; il s'avança vers Leipſic, que l'armée des cercles avoit inveſti. Le Prince de Deux-ponts, intimidé par l'échec que Mr de Haddick venoit d'eſſuyer, n'attendit pas l'approche des Pruſſiens; le ſiége fut levé; il ſe retira en hâte ſur Colditz; de là il tourna vers Plauen, & alla prendre dans l'Empire des quartiers du côté de Hof & de Bareuth.

Pendant que le Prince de Deuxponts & Mr de Haddick fuyoient vers l'Empire, le Maréchal Daun s'approchoit de Dresde. Le corps pruſſien, trop expoſé à Keſſelsdorf, paſſa l'Elbe, & ſe campa au faubourg du nouveau Dresde, entre le Fiſchhaus & les Scheunen. Mr de Schmettau, qui étoit Commandant de Dresde, voyant que les Autrichiens ſe préparoient à s'emparer du faubourg de Pirna, y fit mettre le feu. Le Maréchal Daun ménageoit la jeune cour qui étoit dans la ville; il eſt à préſumer que ſans elle il auroit été plus entreprenant; cependant les foſſés de la place étoient bons. Le Roi avoit quitté la Siléſie; ſon avant-garde ſe trouvoit au Weiſſenberg, de ſorte que le Commandant pouvoit en toute ſureté attendre l'arrivée de ce ſecours. Le retour du Roi acheva de déranger les projets du Maréchal Daun. Le Comte de Dohna avoit expédié l'armée des cercles; la ſaiſon étoit avancée, & l'armée du Roi pouvoit dans trois marches être à Dresde; toutes ces conſidérations inſpirèrent au Maréchal Daun le deſſein de ſe retirer. Il décampa le 15 de Grunau & de Leibnitz, & rentra en Bohème, où il mit ſes troupes en quartiers

d'hiver. Sur la nouvelle de ſon départ, le Margrave Charles, qui étoit avec le gros de l'armée à Gœrlitz, reçut ordre de ramener les troupes en Siléſie. Le Roi, qui étoit au Weiſſenberg, pouſſa jusqu'à Dresde, où les arrangemens ſe firent pour les quartiers d'hiver. Le Comte de Dohna retourna dans la Poméranie & le Mecklenbourg; Mr de Hulſen s'établit à Freyberg ſur les frontières de la Bohème; Mr d'Itzenplitz commanda à Zwickau, & en Siléſie on tira un cordon le long des frontières de la Bohème, de Greiſenberg à Glatz; pour Mr de Fouquet, il occupa Jægerndorf, Léobſchutz, Neuſtadt & les environs.

Nous n'avons fait qu'une légère mention de la campagne des Suédois, auxquels on n'avoit oppoſé que des détachemens de la garniſon de Stettin, jusqu'à ce que le Roi détacha Mr de Wédel du camp de Ramnau en Luſace. Les proueſſes des Suédois conſiſtoient à pénétrer dans le plat pays, lorsqu'ils n'y trouvoient aucune oppoſition; un foible détachement les réduiſoit à la défenſive, & bien loin d'avoir fait des conquêtes, ils ſe trouvèrent trop heureux qu'on leur permît pendant l'hiver de ſe canton-

ner aux environs de Stralsund. Nous avons également passé sous silence quelques détachemens que S. A. R. fit au commencement du printemps vers Bareuth & Bamberg; Mrs de Driesen & Meyer furent chargés de ces petites expéditions, dont le but étoit de ralentir les opérations de l'armée des cercles, & de répandre la terreur chez les princes d'Allemagne qui s'étoient déclarés contre le Roi.

Vous trouverez, en considérant le total de cette campagne, qu'elle se distingue des autres par la quantité des siéges qui furent levés; il n'y eut que deux places de prises, Schweidnitz par les Prussiens, & le Sonnenstein par les troupes de l'Empire. D'ailleurs le Roi leva le siége d'Olmutz, les Russes ceux de Kustrin & de Colberg, les Autrichiens ceux de Neisse & de Dresde, & les troupes des cercles ceux de Torgau & de Leipsic.

Après la fin de cette longue & fatigante campagne le Roi ayant fait raser les ouvrages du Sonnenstein, retourna en Silésie, où il établit son quartier général à Breslau.

CHAPITRE IX.

De l'hiver de 1758 à 1759.

La famille royale perdit cette année deux perſonnes illuſtres; l'une fut le Prince de Pruſſe, tombé en langueur, qui fut emporté dès le commencement de Juin par un catarre ſuffocatif, dans le temps que les Pruſſiens aſſiégeoient Olmutz. Son bon cœur & ſes connoiſſances, qui annonçoient pour l'avenir un gouvernement doux & heureux, le firent regretter. La Margrave de Bareuth fut là ſeconde. C'étoit une princeſſe d'un rare mérite; elle avoit l'eſprit cultivé, & orné des plus belles connoiſſances, un génie propre à tout, & un talent ſingulier pour tous les arts. Ces heureux dons de la nature faiſoient cependant la moindre partie de ſon éloge. La bonté de ſon coeur, ſes inclinations généreuſes & bienfaiſantes, la nobleſſe & l'élévation de ſon ame, la douceur de ſon caractère, réuniſſoient en elle les avantages brillans de l'eſprit à un fond de vertu ſolide,

qui ne se dementit jamais. Elle éprouva souvent l'ingratitude de ceux qu'elle avoit comblés de biens & de faveurs, sans qu'on pût citer un exemple qu'elle eût jamais manqué à personne. La plus tendre, la plus constante amitié unissoit le Roi & cette digne sœur. Ces liens s'étoient formés dès leur première enfance; la même éducation & les mêmes sentimens les avoient resserrés; une fidélité à toute épreuve des deux parts les rendit indissolubles. Cette princesse, dont la santé étoit foible, prit si fort à cœur les dangers qui menaçoient sa famille, que le chagrin acheva de ruiner son tempérament. Son mal se déclara bientôt; les médecins reconnurent que c'étoit une hydropisie formée; leurs remèdes ne purent point la sauver; elle mou-
1758. rut le 14 d'Octobre avec un courage & une fermeté d'ame digne des plus intrépides philosophes. Ce fut le jour même où le Roi fut battu à Hochkirchen par les Autrichiens. Les Romains n'auroient pas manqué d'attribuer à ce jour une fatalité, à cause de deux coups aussi sensibles dont le Roi fut frappé en même temps. Dans ce siècle éclairé on est revenu de ces stupides erreurs qui faisoient croire à des

jours heureux ou finiſtres. La vie des hommes ne tient qu'à un cheveu; le gain ou la perte d'une bataille ne dépend que d'une bagatelle. Nos deſtins ſont une ſuite de l'enchaînement général des cauſes ſecondes, qui dans la foule des événemens qu'elles amènent, en doivent néceſſairement produire d'avantageux & de funeſtes. La même année termina le pontificat du Pape Benoît, le moins ſuperſtitieux & le plus éclairé des pontifes qui depuis long-temps euſſent occupé le ſiége de Rome. Les factions françoiſe, eſpagnole & autrichienne lui donnèrent pour ſucceſſeur le Vénitien Rezzonico, qui prit le nom de Clément XIII. La différence du génie de ces deux papes frappa d'autant plus le public, que Clément, peut-être bon prêtre, manquoit des talens néceſſaires aux ſouverains de Rome pour gouverner leurs États & l'Égliſe univerſelle. Ses premiers pas dans le gouvernement pontifical furent de fauſſes démarches; il envoya au Maréchal Daun une toque & une épée bénites, pour avoir battu les Pruſſiens à Hochkirchen, quoique de tels préſens, ſelon l'uſage de la cour romaine, ne ſe faſſent qu'à des généraux qui ont vaincu

des nations infidelles, ou dompté des peuples barbares. Cette conduite le brouilloit donc néceſſairement avec le Roi de Pruſſe, qu'il devoit ménager à cauſe du grand nombre des ſujets catholiques établis dans les États de ſa domination. Ce Pape eut avec le Roi de Portugal des démêlés plus importans au ſujet des Jéſuites. Ces pères avoient fait la guerre aux Eſpagnols & aux Portugais dans le Paraguay & les avoient même battus. Depuis ces brouilleries le Roi de Portugal ne jugea plus convenable de confier les ſecrets de ſa conſcience & de ſon gouvernement à des membres d'une ſociété qui avoit agi comme ennemie de ſon royaume. Il renvoya le Jéſuite dont il s'étoit ſervi, & choiſit un confeſſeur d'un autre ordre de religieux. Les Jéſuites, pour ſe venger de cet affront, qui tiroit d'autant plus à conſéquence que la conduite du Roi pouvoit être imitée par d'autres ſouverains, cabalèrent dans l'État & excitèrent contre le gouvernement tous les grands du royaume ſur leſquels ils avoient du crédit. Le père Malagrida, animé d'un zèle plus ardent, d'une haine théologale plus vive que ſes confrères, parvint par ſes intrigues à tramer une conſpiration contre la

perſonne du Roi, dont le Duc d'Aveiros ſe déclara le chef. Ce Duc ſachant que le Roi devoit ſe promener en carroſſe, embusqua des conjurés ſur le chemin où le prince devoit paſſer. Le cocher fut tué du premier coup, & du ſecond le Roi eut le bras caſſé. Long-temps après le ſecret de la conjuration fut découvert par des lettres que les chefs du parti écrivoient au Bréſil pour y cauſer un ſoulevement. Le Duc d'Aveiros & ſes complices furent arrêtés; ils dépoſèrent unanimement que cet attentat leur avoit été ſuggéré par les Jéſuites, inſtigateurs de tout ce qui venoit d'arriver. Le Roi voulut faire une punition exemplaire des auteurs de cet abominable complot. Son juſte reſſentiment, armé des lois, ſoutenu par les tribunaux, devoit éclater contre les Jéſuites. Le Pape prit leur défenſe & s'y oppoſa ouvertement. Toutefois ces pères furent bannis du royaume; ils allèrent à Rome, où ils furent recueillis non comme des rebelles & des traîtres, mais comme des martyrs qui avoient ſouffert héroïquement pour la foi. Jamais la cour de Rome n'avoit donné un tel ſcandale. Quelque vicieux que fuſſent les pontifes que

les siècles précédens avoient détestés, aucun d'eux cependant ne s'étoit ouvertement déclaré le protecteur du crime & des assassinats. La conduite peu judicieuse du Pape parut influer sur tout le clergé; la toque bénite qu'il avoit envoyée au Maréchal Daun, excita une effervescence de zèle bizarre chez les souverains ecclésiastiques d'Allemagne. L'Électeur de Cologne entr'autres publia un édit dans ses États, par lequel il défendoit à ses sujets protestans, sous de grièves peines, de se réjouir des avantages que les Prussiens ou les alliés pourroient remporter sur leurs ennemis. Ce fait, qui par lui-même mérite peu d'être rapporté, doit pourtant être cité, parce qu'il caractérise l'absurdité des mœurs d'un siècle dans lequel la raison a fait d'ailleurs tant de progrès. Mais ces farces, qui se passoient aux petites cours, n'attiroient sur elles que les sifflets du public; au lieu que les passions qui agitoient les grandes cours de l'Europe, produisoient des scènes plus funestes & plus tragiques. Nous avons vu il n'y a pas long-temps à Versailles l'Abbé de Bernis devenir Ministre des affaires étrangères, & bientôt Cardinal, pour avoir signé le traité de Vien-

ne. Tant qu'il fut queſtion d'établir ſa fortune, toutes les voies lui furent égales pour y parvenir; mais auſſitôt qu'il ſe vit établi, il tâcha de ſe maintenir dans ſes emplois en ſe conduiſant par des principes moins variables & plus conformes aux intérêts permanens de l'État. Ses vues ſe tournèrent toutes dù côté de la paix, afin de terminer d'une part une guerre dont il ne prévoyoit que des déſavantages, & d'une autre pour tirer ſa nation d'une alliance contrainte & forcée, dont la France portoit le fardeau, & dont la maiſon d'Autriche devoit ſeule retirer tout le fruit & toute l'utilité. S'adreſſant à l'Angleterre par des voies ſourdes & ſecrètes, il y entama une négociation pour la paix; mais la Marquiſe de Pompadour étoit d'un ſentiment contraire, & auſſitôt il ſe vit arrêté dans ſes meſures. Ses actions imprudentes l'élevèrent, ſes vues ſages le perdirent; il fut disgracié pour avoir parlé de paix, & envoyé en exil dans l'évêché d'Aix. Mr de Choiſeul, Lorrain de Nation, Ambaſſadeur de France à la cour de Vienne, fils de Mr de Stainville, Ambaſſadeur de l'Empereur à Paris, devint Miniſtre des affaires étrangères à la place du Car-

dinal disgracié. Il signala son entrée dans le ministère par un nouveau traité d'alliance qu'il conclut avec la cour de Vienne, & dont nous donnons la copie à la fin de ce chapitre, pour ne point interrompre le tableau général que nous offrons au lecteur. En le parcourant vous vous appercevrez de l'ascendant que la cour de Vienne avoit pris sur celle de Versailles, & qui n'alla depuis qu'en augmentant. Mr de Choiseul, non content du traité désavantageux qu'il venoit de conclure avec l'Impératrice Reine, ordonna au nom du Roi à l'Académie des inscriptions de frapper une médaille qui éternisât la mémoire de cet événement. Ces deux cours ne s'en tinrent pas là; elles employèrent leur commun crédit à la cour de Pétersbourg pour ranimer la haine de l'Impératrice Élisabeth contre le Roi de Prusse; elle lui représentèrent qu'il convenoit de laver la tache que ses troupes avoient reçue à Zorndorf, en mettant le printemps prochain une armée plus nombreuse en campagne. Son favori ne cessoit de lui répéter que pour changer en terreur le mépris des Prussiens pour les Russes, il falloit ordonner aux généraux qui commanderoient ces trou-

pes, d'agir avec la plus grande vigueur, & de ſuivre en tout les impulſions qu'ils recevroient des puiſſances alliées. Toutes ces inſinuations menoient au but qu'avoit la cour de Vienne, de charger ſes alliés des hazards de la guerre, & de ſe ménager pour en retirer ſeule l'avantage.

Le Roi de Pologne étoit mêlé dans toutes ces intrigues; non ſeulement il aigriſſoit la cour de Pétersbourg contre celle de Berlin, mais voulant encore tirer de l'amitié de l'Impératrice Éliſabeth des avantages pour ſa famille, il la ſollicita de procurer par ſon aſſiſtance le duché de Courlande à ſon troiſième fils, le Prince Charles. L'Impératrice, favorable aux Saxons, conſentit à cet établiſſement, & Auguſte II inveſtit ſon fils de ce duché. Le nouveau Duc alla à Pétersbourg, pour remercier l'Impératrice de cette faveur. Ce prince inquiet & ardent prit part à toutes les intrigues de la cour; ſes procédés le brouillèrent avec le grand Duc & ſon épouſe; il s'attira leur inimitié, & cette haine le perdit dans la ſuite.

Tandis que l'Impératrice de Ruſſie donnoit des duchés & s'approprioit des royaumes, elle

n'étoit pas elle-même ſans appréhenſion; elle craignoit que les Anglois, alliés des Pruſſiens, & mécontens de la conduite des Ruſſes envers eux depuis le commencement de la guerre, n'envoyaſſent une flotte dans la Baltique, pour brûler le port de Cronſchlott. Pour prévenir de pareilles entrepriſes, ſes miniſtres négocièrent un traité d'aſſociation avec les couronnes de Suède & de Danemarck, afin d'interdire le paſſage du Sund aux flottes étrangères. Cette convention, où les Suédois trouvoient leur compte, & à laquelle les ſubſides de la France obligeoient les Danois de ſe conformer, fut promptement conclue entre ces trois puiſſances. L'Angleterre ne s'embarraſſoit guères des meſures que prenoient les puiſſances du Nord, pour défendre à ſes eſcadres l'entrée de la Baltique; elle dominoit ſur l'océan & ſur toutes les autres mers, ſans s'inquiéter de la Baltique, ni du Sund. Ses Amiraux Boſcawen & Amhorſt avoient pris Cap Breton: le Sr Keppel s'étoit rendu maître de l'île de Gorée ſur les côtes d'Afrique. Les Indes leur offroient des conquêtes; les côtes du Danemarck, de la Suède, de la Ruſſie ne leur en offroient aucune. Ces grands progrès des

Anglois

Anglois ne ſoulageoient point le Roi du fardeau qu'il portoit & des riſques que ſa couronne avoit à courir. Il avoit demandé en vain aux Anglois une eſcadre, pour couvrir ſes ports de la Baltique, menacés par les armemens des flottes ruſſes & ſuédoiſes. Le Sr de Rexin, Miniſtre du Roi à la Porte, fut ſans ceſſe traverſé dans ſa négociation par le Sr Porter, Miniſtre de la Grande Bretagne. D'ailleurs le nouvel Empereur des Turcs, ſans éducation, étoit ignorant dans les affaires, & d'une timidité extrême, tant par la crainte d'être détrôné que par celle du mauvais ſuccès de ſes armes, s'il s'engageoit dans une guerre avec la maiſon d'Autriche. Quelques grandes que fuſſent les ſommes qui paſſoient à cette cour, quelque voie de corruption qu'on tentât, les affaires n'en furent guères avancées, à cauſe que les Autrichiens & les François répandoient de l'argent & faiſoient des largeſſes avec la même profuſion, & que les Turcs trouvoient plus leur compte à recevoir des récompenſes pour ne rien faire que pour entrer en action. Les efforts inutiles que le Roi avoit faits à la Porte, le perſuadèrent de plus en plus que n'ayant

aucun ſecours étranger à attendre, il ne devoit recourir qu'à ſes propres reſſources. Son attention ſe tourna uniquement ſur ſon armée; on leva autant de monde que l'on put, on arma, on remonta, on approviſionna les troupes, afin de s'oppoſer dans la campagne prochaine avec une armée bien conditionnée & nombreuſe à la multitude d'ennemis que les Pruſſiens auroient à combattre.

Extrait du traité d'alliance conclu à Verſailles le 30 Décembre 1758 entre l'Impératrice Reine & le Roi de France,

Ce traité paroît avoir été conclu en oppoſition de la convention de ſubſides qui avoit été ſignée le 11 d'Avril de la même année entre les cours de Pruſſe & d'Angleterre. Il en eſt fait mention dans le préambule, & il y eſt dit en autant de termes: *Que comme on ne pouvoit eſpérer de rétablir la tranquillité de l'Allemagne que par l'affoibliſſement de la puiſſance pernicieuſe du Roi de Pruſſe, le Roi très-Chrétien & l'Impératrice Reine avoient jugé à propos de reſſerrer les nœuds de leur union par un traité*

confirmatif du traité de Verſailles du 1 de Mai 1756, & de convenir des moyens les plus propres pour forcer l'agreſſeur de donner ſatisfaction aux léſés & ſureté pour l'avenir, & pour établir ſolidement le repos de l'Allemagne, en réduiſant le Roi de Pruſſe dans des bornes qui ne lui permiſſent plus de troubler au gré de ſon ambition & de celle de l'Angleterre, la tranquillité générale & celle de ſes voiſins. On paſſe enſuite au traité même, qui contient les articles ſuivans:

Art. 1. Les deux parties confirment le traité de Verſailles du 1 Mai 1756 & le prennent pour baſe de la préſente convention.

2. Le Roi de France promet de fournir à l'Impératrice Reine, pendant tout le cours de la préſente guerre, un ſecours de 18,000 hommes d'infanterie & de 6,000 hommes de cavalerie, ſoit en troupes, ſoit en argent, au choix de l'Impératrice Reine.

3. Ce ſecours en argent eſt évalué à 3 millions 456,000 florins par an.

4. Le Roi de France ſe charge ſeul du ſubſide à payer à la Suède.

5. Il promet de ſoudoyer le corps des troupes ſaxonnes, & de le renvoyer à la diſpo-

ſition de l'Impératrice Reine, dès qu'elle le demandera.

6. Les deux parties s'engagent de procurer au Roi de Pologne, Électeur de Saxe, non ſeulement la reſtitution de ſes États, mais auſſi un dédommagement proportionné.

7. Le Roi de France promet d'employer cent mille hommes en Allemagne, pour couvrir les Pays-bas autrichiens & les États de l'Empire.

8. La ſureté des côtes de Flandres ayant exigé que les places d'Oſtende & de Nieuport fuſſent miſes à l'abri de toute inſulte, & le Roi très-Chrétien ayant voulu ſe charger de la défenſe de ces deux places, elles demeureront confiées à la garde de ſes troupes pendant tout le temps que durera la préſente guerre entre la France & l'Angleterre; mais cet arrangement, uniquement relatif à la ſureté desdites places, ne doit porter aucun préjudice au droit de ſouveraineté de l'Impératrice Reine.

9. Le Roi de France promet cependant de reſtituer les places de Nieuport & d'Oſtende même avant ſa paix avec l'Angleterre, ſi on en convenoit ultérieurement.

10. Les pays conquis sur le Roi de Prusse seront gouvernés & administrés au nom & par les commissaires de l'Impératrice Reine; mais les revenus publics appartiendront au Roi très-Chrétien, à l'exception de 40,000 florins prélevables pour les frais de l'administration.

11. Les deux parties s'engagent à terminer à l'amiable les discussions particulières qu'elles pourroient avoir.

12. Le Roi très-Chrétien promet de faire tous ses efforts pendant la guerre, & d'employer aux conférences pour la paix ses bons offices les plus efficaces, pour qu'au traité à conclure entre l'Impératrice Reine & le Roi de Prusse, le duché de Silésie & le comté de Glatz soient cédés & assurés à la maison d'Autriche, & il se charge d'avance de la garantie de tout ce qui sera stipulé à cet égard entre l'Impératrice Reine & le Roi de Prusse.

13. Les deux parties s'engagent à ne faire ni paix ni trève avec leurs ennemis communs, que d'un parfait concert. Le Roi de France promet de ne faire ni paix ni trève avec le Roi d'Angleterre, sans convenir avec lui qu'il fera tous ses efforts pour engager le Roi de Prusse

à accorder à Sa Majeſté impériale des conditions juſtes & honorables, ou du moins ſans obliger le Roi d'Angleterre à promettre qu'il ne donnera plus de ſecours au Roi de Pruſſe, & l'Impératrice Reine s'engage à ne faire ni paix ni trêve avec le Roi de Pruſſe qu'aux mêmes conditions.

14. Pour raſſurer les États proteſtans, on confirme le traité de Weſtphalie, & on s'accorde d'inviter la couronne de Suède d'accéder au préſent traité.

15. L'Impératrice Reine renonce à ſon droit de réverſion des duchés de Parme, de Plaiſance & de Guaſtalle, en faveur des deſcendans mâles de l'Infant Don Philippe.

16. Les deux parties s'engagent d'agir de concert avec le Duc de Parme auprès du Roi des deux Siciles, pour fixer l'ordre de ſucceſſion dans le royaume des deux Siciles.

17. En retour de la renonciation énoncée dans l'article 15, le Roi très-Chrétien promet d'employer ſes bons offices pour déterminer le Roi de Naples à céder à l'Empereur ſes prétentions ſur les biens allodiaux des maiſons de Médicis & de Farnèſe.

18. L'Infant Duc de Parme renonce à ſes prétentions ſur les biens allodiaux des maiſons de Médicis & de Farnéſe, auſſi bien que ſur les villes de Bozzolo & de Sabionetta.

19. Le Roi très-Chrétien promet de concourir par ſes bons offices pour que l'Archiduc Joſeph ſoit élu Roi des Romains, d'une manière conforme aux conſtitutions de l'Empire.

20. Les deux parties conviennent de ne prendre aucunes meſures par rapport à la future élection d'un Roi de Pologne, que d'un concert commun; & leur but n'étant que de maintenir la liberté de la nation polonoiſe, elles déclarent dès-à-préſent, que ſi le choix libre de la république venoit à tomber ſur un prince de la maiſon de Saxe, elles l'appuieront de leur mieux.

21. L'Impératrice Reine étant convenue avec le Duc de Modène du mariage de l'Archiduc Léopold avec la Princeſſe de Modène, & voulant demander à l'Empereur & à l'Empire l'expectative à la ſucceſſion féodale de Modène, en faveur de l'Archiduc Léopold, à condition que les États de Modène ne ſoient jamais unis à la maſſe des États de la maiſon d'Autriche,

le Roi de France promet d'y concourir par ſes bons offices.

22. On invitera d'accéder à ce traité, l'Empereur, l'Impératrice de Ruſſie, & les Rois de Suède & de Pologne.

Les deux derniers articles, ainſi que les trois articles ſéparés, ne roulent que ſur de ſimples formalités.

93-B10277

R. W. MEYER